Hermann Iline

La Mathématique, la Philosophie, le Monde

La Mathématique, la Philosophie, le Monde

Avant-Propos

Peu de mathématiciens brillent dans la vision de la place de leur discipline dans la constitution et l'interprétation du monde, aussi bien matériel que spirituel. Peu de non-mathématiciens sont capables d'apprécier la profondeur absolue des résultats mathématiques. Seuls les philosophes tentent de combler ces lacunes, mais les succès sont rares.

Rien d'absolu dans la matière ; toutes les constantes que l'homme y constate sont relatives. L'esprit peut traiter aussi bien le relatif provisoire que l'absolu éternel. Les lois logiques et le nombre sont les seuls concepts qui soient absolus, ne dépendant ni de la matière ni des méthodes de l'esprit. Au-dessus de ces concepts se dressent le langage et la mathématique. Le langage naturel dispose des composants grammaticaux (formalisables, logiques) et esthétiques (rhétoriques, artistiques). Tout ce qui est formalisable peut être vu comme support de l'information et, donc, peut être ramené à la mathématique. La mathématique part du concept de nombre et le généralise en s'appuyant sur la logique.

Pour former un discours, reflétant les rapports entre la profondeur mathématique, l'étendue philosophique et la hauteur mystique de la Création, le choix du genre littéraire est primordial. Développer en continu ou envelopper discrètement, réciter les paysages ou chanter les climats, faire appel aux yeux scrutateurs ou au regard créateur, maîtriser le discursif ou caresser l'aphoristique, prétendre à porter des lumières universelles ou se réjouir de ses propres ombres ? Je fis le deuxième choix, en avouant que le narcissisme m'est plus proche que le prométhéisme. Et ce n'est pas un paradoxe – l'introspection apporte une vision du monde plus objective que

la prospection des agglomérats minéraux, végétaux, animaux ou humains. Le Créateur avait déposé au fond de notre conscience une image fidèle du monde entier.

Donc, cet ouvrage n'est qu'une collection d'aphorismes. Pour éviter une obscurité abusive, ce genre exige que la posture de l'auteur soit claire : celui-ci doit se présenter en tant que soit un artiste (le valoir), soit un citoyen (le devoir), soit un rêveur (le vouloir), soit un maître (le pouvoir). D'où les quatre chapitres.

Ce préambule justifie, partiellement, la présence dans cet ouvrage du regard philosophique sur l'esprit, le langage, la noblesse, l'art, le sentiment, la cité, la morale.

Hermann Iline,

Provence,

septembre 2025

Valoir qualitatif

Pour donner à mon *oui* une belle stature, il ne suffit pas d'avoir réfuté les *non* du factuel banal, résidant dans la platitude. Les *non*, dignes d'être combattus, sont ancrés profondément dans le factuel savant ; les grands *oui* sont déracinés et sont hébergés dans la hauteur.

Il s'agit de se pénétrer de la musique du monde : la mathématique en est la représentation, et la poésie – l'interprétation. Ne pas devenir simple luthier ou photographe.

Tout ce qu'on atteint par une persévérance en continu, en se faisant guider par la suite dans les idées, même profondes, et la cohérence, même vaste, manquera de grandeur, qui ne se donne qu'à l'élan vers la hauteur. *L'esprit n'atteint au grand que par saillies* - Vauvenargues.

Sans un idéal bafoué ni monstres à vilipender, la fougue du rebelle n'a que trois issues : l'ampleur du fait divers, la profondeur de l'accumulation technico-scientifique, la hauteur inconfortable de l'abdication.

Commencements, parcours, fins : dans mon adolescence, un corps tourmenté et une âme naissante font de la hauteur poétique la quintessence de l'humanité ; ma jeunesse studieuse me rapproche de la profondeur savante et j'y place le sel de la terre ; ma maturité fait affleurer tout savoir vers la platitude mécanique et je me mets à apprécier l'ampleur philosophique. Heureux celui qui finit par un retour éternel vers ses sources, pour y retrouver son éternelle et infaillible jeunesse.

Cette vaine et niaise recherche de la vérité, de la justice et de la raison, *à l'intérieur de moi* ; ces choses froides se trouvent à l'intérieur des codes et langages ; le moi ne porte que de chaudes palpitations, traduisibles soit en musique soit en calcul. Même la bonne mathématique est plus près de la musique que du calcul, elle est l'art d'éviter le calcul - elle manipule les ombres plus magistralement que les nombres.

Ce livre fut écrit parmi les ruines du pays du *gai saber* (ou de la *gaya scienza* de Nietzsche), ce berceau de l'Europe poétique, où jadis s'entre-fécondaient le chantre, le chevalier et le libre esprit, une rencontre impensable aujourd'hui, et que j'essayai de reconstituer. À quelle hauteur l'apocalypse peut être gaie (*fröhliche Apokalypse* de H.Broch) ? À quelle hauteur la poésie n'a plus besoin de *science* ? - c'en est le vrai enjeu et non pas : *à quelle profondeur la science devint gaie* - Nietzsche - *aus welcher Tiefe heraus die Wissenschaft fröhlich geworden ist*. La métaphore troubadouresque serait le fameux masque musical, qu'aiment aussi bien la profondeur que la hauteur.

L'essence du monde se réduit au fond mathématique et à la forme musicale ; et, respectivement, il n'y a que ces deux seules sortes de génie humain, maîtrisant la mystique soit du nombre soit de la mélodie, de l'être ou du devenir ; dans d'autres domaines, il ne peut y avoir que des talents.

Deux beaux *profils* mythiques disparurent des parcours humains - les anges et les rois, les poètes fastueux et les philosophes majestueux. Les logorrhées fangeuses, où rien ne résonne et tout raisonne. Les voies royales ne mènent plus qu'aux ruines et deviennent impasses nostalgiques. *Il n'y a plus de voies royales en géométrie* - dirait Euclide, en songeant à la philosophie.

La plus haute création n'est pas celle qui peint ce qui aurait pu ou dû être, mais ce qui est ; le vouloir ou le devoir devraient se mettre au service du pouvoir, c'est à dire du talent, artistique ou scientifique, qui est l'interprète le plus fidèle du valoir intellectuel.

Il y a trois sortes de thèmes, abordables par un intellectuel : ceux, où 90% des hommes sont dans le vrai - on pratique le paradoxe, en s'y opposant, ou le conformisme, en y adhérant ; ceux, où 90% sont dans le faux - le conflit est entre la bêtise et l'intelligence, l'ignorance et le savoir, la platitude et la profondeur ; enfin, dans le troisième domaine, un homme de palinodies, un homme d'esprit et de virtuosité, trouvera toujours de bons arguments pour soutenir soit l'un soit l'autre des avis contraires - le choix serait question de goût, de passions, de hauteur du regard. Le premier domaine accueille la majorité des cerveaux et des plumes ; l'arbitre du deuxième est le scientifique ; tandis que le troisième est le seul, où devraient agir le cœur du poète ou l'âme du philosophe. Postures, positions, poses.

Pour garder l'enthousiasme dans la vie, on doit savoir entretenir l'équilibre, ou l'égale intensité, de la naïveté, de la maîtrise et de l'ironie. La simultanéité de ces stades, cette harmonie verticale est l'affirmation de l'éternel retour, ignoré aussi bien en musique qu'en mathématique : *Chaque branche mathématique traverse trois stades d'évolution : le naïf, le formel et le critique* - D.Hilbert - *Jede mathematische Disziplin läuft drei Perioden der Entwicklung durch : das naive, das formale und das kritische*.

Le ton grand-seigneur est impensable dans la science, intenable dans l'art et – indispensable – dans la philosophie, où le savoir et l'intelligence sont des éléments de second ordre ; il y suffit de chercher une entente grandiose entre le bon, le beau et le vrai – un travail de sacralisation et

d'adoubement, un travail de prêtre, dans un temple, une tour d'ivoire, une ruine.

Dans mon enfance, je me gavais de contes de fées et de framboises des bois, je goûtais les mystères mathématiques et les rythmes poétiques, je m'extasiais sur l'Histoire et méprisais l'astronomie. La saturation, puis quelques renversements : l'indifférence pour l'Histoire et la fascination pour la cosmogonie. Je finis par vouloir voir les choses du plus grand lointain, où le temps et l'espace ne font qu'un. Les étoiles me chantent l'éternité ; les batailles me narrent l'avant-hier. Mais je garde ma reconnaissance aux contes de fées : *Si vous voulez que vos enfants soient intelligents, lisez-leur des contes de fées* - Einstein - *Wenn Sie möchten, daß Ihre Kinder intelligent sind, lesen Sie ihnen Märchen vor*.

Sur la voie (la logique ou la dialectique) ou sur ses bretelles (les méthodes), que ma raison marchante compte, que mon étoile dansante conte !

L'univers du rêve a sa propre logique ; l'impossible y est plus présent que le possible, l'inexistant y a plus de place que le suffisant ou le nécessaire.

La sobriété – presque tout (le savoir) pour le scientifique, une moitié (le pouvoir) pour le penseur, presque rien (l'intelligence) pour le poète. L'ivresse - presque tout (le vouloir) pour le poète, une moitié (la noblesse) pour le penseur, presque rien (le devoir) pour le scientifique.

Vu du côté de la hauteur, être utile voudrait dire entretenir l'enthousiasme et l'élan, et Pascal : *La mathématique est inutile en sa profondeur* - aurait pu ajouter qu'en sa hauteur elle n'est pas seulement utile et certaine, mais peut servir de fond de toute réflexion stellaire.

Les yeux nourrissent ton savoir de la lumière du monde, le regard laisse sur le mystère du monde l'empreinte de ta personnalité, mais pour te révéler toi-même, donc pour rêver, tu as besoin de la nuit. *Ni la science ni l'art ne peuvent donner ce qu'apporte avec elle la nuit* - Chestov - *Никакая наука, ни одно искусство не может дать того, что приносит с собою тьма*.

Les petits Oui et Non naissent du comparatif, égoïste ou conformiste, social ou médical ; les grands – du superlatif, scientifique ou artistique. Le grand Non découle de la profondeur, où règne l'esprit, désespéré par le gouffre qui sépare l'absolue merveille du monde de l'horreur absolue de notre propre mort. Le grand Oui plane dans la hauteur, où s'arrête le temps et s'épanouit l'âme, contemplative ou créative, s'identifiant avec ce qui est éternel – le Bien, le Beau, le Vrai.

La vie hors science ridiculise ton savoir ; la vie sans talent artistique annihile ton valoir. Aucune trouvaille d'un fond ou d'une forme ne pourra pallier à ces carences irrécupérables. La vie, dans ce cas, ne se justifierait que par l'amour et l'humilité, qui sont une forme mystérieuse et un fond lumineux. *Si tu songes à bâtir une hauteur, prends pour fondement l'humilité* - St-Augustin - *Cogitas construere celsitudinis, de fundamento cogita humilitatis*.

La poésie est la porte d'entrée d'une haute philosophie et le point final d'une profonde mathématique.

La philosophie est un genre poétique au champ subtil de tropes et ayant pour centre l'homme seul. Ce qui rend ridicules les *prosateurs*-philosophes mettant au centre une (pseudo-)logique, que seul maîtrise le mathématicien, ou une (pseudo-)intelligence, que seul pratique sans

pédanterie le poète-né. Mais pires que les prosateurs sont les *logiciens* : *Les philosophes sont ceux qui proposent pour notre temps des énoncés identifiables* - Badiou - la peste sur votre temps et vos énoncés ! La philosophie devrait rechercher en tout de la musique intemporelle et mystérieuse !

Mets à tes Commencements l'élan ou la caresse. Ni des choses immanentes ni des savoirs transcendants, ces objets d'étude prosaïques des scientifiques. Le philosophe et le poète doivent s'occuper du chant du sujet.

Tant de bavardage autour de cette fiction stérile de *méthode* de penser (*more geometrico* ou *Wissenschaftslehre nova methodo*), tandis que seule une *manière* de penser (*more aestetico*) est probante, opératoire et bien réelle. La méthode est surtout utile en technique et en artisanat, et quand on tente de l'introduire en littérature ou en philosophie, on entend du croassement ou du grincement.

Les connaissances aprioriques sont surtout des méta-connaissances : les (pré-)notions de modèle et instance (les substances aristotéliciennes), leur structure hiérarchique ; les relations entre substances ; les propriétés des objets et relations. Le plus curieux, c'est que ces trois domaines couvrent assez précisément les trois branches mathématiques – la théorie des ensembles, l'analyse fonctionnelle, l'algèbre.

La science ne nous apprend rien sur l'homme spirituel : l'art ne nous apprend rien sur le monde matériel. Heureusement, il existe la philosophie, pour trouver dans le monde – de la spiritualité, et dans l'homme – de la fragilité.

Visiblement, le sensible et l'intelligible avaient des commencements différents ; si le premier s'y reposait sur la Caresse, le second, peut-être, découlait du Nombre Naturel.

Deux familles de philosophes : partant des sciences ou animés par l'art, charlatans ou poètes. Chez les premiers, deux sous-espèces : obnubilés par les sciences anecdotiques (Hegel, Marx) ou abusés par les sciences rigoureuses (Spinoza, Husserl). Chez les seconds : se tournant vers notre facette religieuse (Nietzsche), langagière (Valéry), stylistique (Cioran).

La dernière étape du raffinement conceptuel d'une représentation, pour la rapprocher au plus près de la réalité, s'appelle objet ou relation mathématiques. Et puisque la philosophie est une projection de nos réflexions sur la réalité, son ontologie doit se réduire à la mathématique. *La mathématique est pour la philosophie est ce que la musique est pour la poésie* - F.Schlegel - *Die Mathematik verhält sich zur Philosophie, wie die Musik zur Poesie*.

L'esprit expert et l'âme créatrice, tels sont deux éléments interpénétrants de notre intelligence ; le premier justifie le libre arbitre de nos représentations nouménales et le second anime la liberté de nos interprétations du monde phénoménal ; explorer le monde réel ou se réjouir du monde des apparences ; la transcendance la plus rigoureuse est compatible avec l'immanence la plus débridée.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé – l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de

la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

L'intelligence analytique d'unification se complète par l'intelligence synthétique d'imagination : se trouver avec des choses, des idées ou des états d'âme, qui ne s'étaient encore jamais croisés, et créer un arbre, dont ils seraient des branches : *Dans la poésie philosophique, le savoir scientifique et le savoir artistique deviennent ramages d'un même arbre* - H.Broch - *In philosophischer Dichtung werden wissenschaftliche und künstlerische Erkenntnisse zu Zweigen eines einzigen Stammes*.

Le comportement des atomes est plus près de la réalité que celui de nos fabrications, matérielles ou intellectuelles ; cependant, les lois des particules élémentaires ne ressemblent en rien à ce que nos sens nous communiquent ; que savons-nous, au juste, de la réalité ?

La science est ce qui n'a pas besoin d'intermédiaires entre le fait et la pensée. L'art est un monde, où le fait et la pensée ne sont que deux langages de plus, rien de plus.

Le questionné et le questionnement : la science est le primat du premier, l'art - celui du second, la philosophie - leur équilibre.

Il existent trois corporations, qui se méprisent mutuellement : celles qui voient l'essence de la vie dans, respectivement, l'esthétique, la mystique ou la mathématique. Mais à quelle fière et universelle humilité atteint-on, quand on accepte l'idée qu'elles soient la même et unique chose !

En fréquentant l'infini en miniature (mathématique), on se forme l'intuition de ce qui lui est propre et de ce qu'elle partage avec le fini. À l'échelle originelle, l'infini est objet de la philosophie, qui devrait nous

éloigner du fini des solutions et entretenir autant nos réflexions sur des problèmes, que nos enthousiasmes - devant des mystères. Mais dans cette tâche la logique n'apporte pas plus de secours à la philosophie qu'à la serrurerie. Le philosophe, brandissant sa rigueur et ses démonstrations, est toujours un charlatan.

La pensée : un fait de langage émettant des hypothèses sur des liens entre objets. Par un jeu de substitutions, on peut arriver à une adhésion ou à une preuve. Quand le démonstrateur suffisant est le goût, on est dans l'art ; quand l'adhésion logique est exigée, on tend vers la science.

Le philosophe pense, qu'en creusant les choses, il atteint une identité verbalisable de plus en plus respectable. Mais leur fond est aussi sans poésie que leur surface. La poésie, c'est la manière de s'éloigner des choses et de peindre la hauteur avec des couleurs empruntées aux choses. Les choses, c'est à dire la science, peuvent être exclues de la philosophie : *Tout ce que peut espérer le philosophe, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires* - Bachelard - apporter une *forme* poétique *maîtrisée* au *fond* scientifique *intuitif*, celui-ci ne servant que de garde-fous, pour ne pas proférer de trop grosses sottises.

Deux cas qui m'intriguent : Wittgenstein et Valéry. Tous les deux ne connaissent rien ni en linguistique ni en logique ; mais dans leurs avis respectifs la-dessus, le premier est complètement niais et le second – exceptionnellement brillant. Le premier est homme subtil et penseur nul ; le second est penseur subtil et homme nul.

Le penser en général n'a presque aucun sens ; il a trois sens différents dans les trois sphères irréductibles : la représentation, l'interprétation, la validation, où penser fait, respectivement, appel à la compétence, à la rigueur, à l'imagination, donc à nos facettes philosophique, scientifique ou

poétique. Pour prouver que *je suis*, il suffit de constater que *je pense*, mais pour savoir ce que je suis, je dois préciser que je pense *en tant que*.

Le terme d'existence s'applique aussi bien à la réalité qu'à la représentation, tandis que celui d'essence n'est pensable que dans les représentations. Il est pratiquement impossible de trouver deux humains, ayant des représentations identiques d'une même réalité ; l'usage des mêmes noms ne peut pas cacher la différence fondamentale des objets modélisés et, partant, de leurs essences. N'est donc possible aucune prétention des essences d'être des *structures universelles* ; Platon est trop obnubilé par le monde fantomatique des idées, et Husserl - par celui de la réalité.

L'homme est une étrange osmose d'un calculateur et d'un valseur, d'un interprète et d'un représentateur, l'un pouvant se passer, facilement, de l'autre. Ce dont est incapable l'intelligence artificielle : étant condamnée à passer par la représentation, elle ne mènera jamais la danse. Kant, pensant définir la vie, définit déjà le robot : *La capacité d'un être d'agir selon ses représentations s'appelle la vie* - *Das Vermögen eines Wesens, seinen Vorstellungen gemäß zu handeln, heißt das Leben*. La mathématique, en tant qu'interprète, ne vaut pas grand-chose, mais elle est le contenu même de toute représentation ; elle est donc la création la plus inhumaine, ou surhumaine, ou divine.

Les formules de la physique de Newton et d'Einstein traduisent le mouvement et l'énergie relatifs ; la formule d'Euler, $e^{\pi i} = -1$, exprime une beauté absolue et immobile, une stupéfiante rencontre de la géométrie, de l'analyse et de l'algèbre avec un monde docile ; il serait juste, que l'incapacité d'en être bouleversé soit rédhibitoire pour l'accès à la philosophie, comme jadis à l'Académie platonicienne.

Les meilleurs juges de la place de l'élan poétique, dans les affaires des hommes, sont les mathématiciens, qui pénètrent la réalité, sans la toucher, qui croient en existence par l'appel d'harmonie et croient en harmonie par une démonstration d'existence. On se débarrasse de beaucoup d'orgueil, lorsqu'on comprend, que les modèles mathématiques *nécessaires* ne sont pas des représentations *possibles* du réel, mais le réel même, et que l'imagination poétique y est plus importante que la rigueur et le savoir.

Trois modes de pénétration d'un objet, qu'il soit métaphysique, paysager ou scientifique : par l'étendue de mon savoir, par la profondeur de mon interprétation, par la hauteur de mon regard. Avec le dernier, aucun objet n'oppose aucune résistance ni opacité ; seule ma lame ou mes ombres déterminent le degré de pénétration. Les deux premiers sont banals, même si les nigauds s'imaginent en détenir l'exclusivité.

Rien de conceptuel ne peut être profond ou rigoureux, si sa seule expression et justification se réduit à la langue ; ce qui condamne et la dogmatique de l'être (les grammaires indo-européennes) et la sophistique du devenir (la poésie européenne). Et quoi qu'en pensent les *cartésiens*, en philosophie domine la dialectique osée et non pas la logique rusée.

Le fondement d'un nouveau regard philosophique ne peut être ni logique (Spinoza et sa *mathématique*), ni dialectique (Hegel et sa *synthèse*), ni métrique (Nietzsche et sa *transvaluation*), ni psychanalytique (Freud et sa *perversion*), mais presque exclusivement métaphorique (Derrida voit en philosophie : *une théorie de la métaphore* !). C'est pourquoi toute *création*, en philosophie, n'est que d'ordre poétique. Et le sujet en relève au même degré que l'objet : *L'homme est une métaphore de lui-même* - O.Paz - *El hombre es una metáfora de sí mismo*.

La chose : dans la réalité – chose en soi ; dans la représentation – concept surgissant de la réalité ; dans le langage – notion, munie de sons, d'images et d'intensités, notion surgissant de la représentation et renvoyant à la réalité. Les seuls domaines, qui échappent à cette triade, sont : la mathématique se passant de réalité et la musique se passant de représentation et de langage.

Tant que la rumination était l'occupation principale des savants, le meuglement résultant était ressenti comme nuisance naturelle et presque pittoresque. Mais, aujourd'hui, pour une oreille exigeante, la production de leurs héritiers est insonore comme le calcul des ordinateurs.

La logique, ce modèle-noyau intemporel, donnant lieu à trois super-structures spatiales : la profondeur scientifique, la hauteur philosophique, l'étendue langagière.

La science est ce qui pourra, tôt ou tard, être confié à la machine ; la science commence par une représentation et se termine par une attribution de sens aux requêtes et interprétations ; cette chronologie est à portée des algorithmes. Mais en dehors de la science, le plus grand mystère de la connaissance, ce sont nos représentations ne surgissant qu'a posteriori, ad hoc, pour ne faire qu'appuyer ce qui est déjà mûr dans une conscience interprétative. Tout est mystère chez l'homme : le libre arbitre des représentations, le caprice dans la formulation de requêtes, leur interprétation foudroyante, la méta-intelligence dans l'articulation du sens.

Si, à gauche et à droite de l'opérateur indo-européen *être*, se trouvent deux références respectives d'objets, et si la proposition associée s'évalue à *vrai*, on arrive, par unification d'arbres, à cette misérable identité, qui donnait tant de mal et faisait plisser tant de fronts, à commencer par celui

de Wittgenstein (*l'identité est le diable en personne, et la négation - l'enfer - die Identität ist der Teufel selbst und die Verneinung die Hölle*). C'est la portée des quantificateurs existentiels qui pose problème, mais c'est une tâche de représentation et non pas de logique. L'ahurissement des philosophes, face à l'existence ou à l'identité, à commencer par Wittgenstein lui-même, s'explique par leur incapacité de distinguer entre trois domaines, où ces notions ont un sens : la réalité, la représentation, la logique.

Toute caractéristique du contenu peut être complètement rendue par une forme, astucieusement imaginée ou inventée, par l'esprit ou par l'âme. Ainsi, une fois qu'on s'est débarrassé du contenu, on est exclusivement dans les arts des formes, c'est à dire soit dans la science, donc dans la mathématique, soit dans la poésie, donc dans la musique.

La philosophie ne devrait se dédier ni à l'explication du monde ni à sa description, mais à la défense de la musique, pour consoler l'homme ou pour faire aimer la vie, à travers un langage métaphorique. Deux tâches, la première a pour partenaires – la religion et l'art, et la seconde – la science. La science s'occupe de deux choses – du langage et du sens. *L'art n'a que deux thèmes : l'appel et la consolation* - Iskander - *У искусства всего две темы : призыв и утешение* - l'appel étant une consolation, il y aurait encore moins de thèmes.

Valéry dialoguait avec Einstein, d'égal à égal, dans tous les compartiments du jeu de l'esprit (tandis que Bergson y échouait) ; aujourd'hui, l'analyste-programmeur est plus spirituel que vos Prix Goncourt.

Connaît-on un seul penseur, que la logique aristotélicienne, la méthode cartésienne ou la dialectique hégélienne aurait aidé à bâtir son

propre édifice (différent de casernes) ? Ce n'est ni le cheminement, ni l'accès aux chemins, ni le choix de bifurcations qui détermine nos exploits, mais le don pour la danse, faisant mépriser la marche, la hauteur d'âme surclassant la profondeur d'esprit.

La science et l'art, regards allant des modèles vers la réalité ; la philosophie, tentative d'évaluer les modèles à partir de la réalité.

Tout événement a trois valeurs : la symbolique (nos langages), la scientifique (nos représentations), la mystique (nos intelligences et sensibilités). Chacune des trois peut ignorer les deux autres ; seule la philosophie en tente l'équilibre.

Pour énoncer quelque chose de sensé sur un objet *réel*, deux choses sont nécessaires : sa place (dans un modèle) et son nom (dans un discours), ce qui inévitablement crée trois contextes irréductibles : la réalité, le modèle et le discours. Le monde n'*est* la *représentation* ET la *volonté* (Maine de Biran, Novalis ou Schopenhauer) que pour ceux qui maîtrisent ET la *représentation* conceptuelle ET la *volonté* psycho-linguistique. La science et l'art sont des flagrants déséquilibres de cette triade.

L'*essence* a trois interprétations différentes : dans la réalité - matière ou vie ; dans le modèle - points d'attache et connaissances utilisables ; dans le discours - accès aux connaissances et aux objets (*Bemächtigung der Dinge* - Nietzsche). Mais entre ces trois *sujets* en nous - le *physique*, le *mathématique* et le *poétique* - il y a un mystérieux accord. La mécanique quantique et la théorie des nombres exhibent une troublante ressemblance de leurs modèles, nés des soucis totalement disjoints.

Des jalousies claniques les font hurler à la *défaite de la pensée* (dont la *décomposition* fut déjà annoncée par Maine de Biran). Les mornes

pensées, de toutes leurs tribus de *déclinologues* professionnels, triomphent partout de leur seul adversaire vivant - de l'émotion. Jamais on n'avait vu autant de géomètres algébriques ou de spécialistes d'Aristote et si peu de poètes.

La mathématique est la création permanente de nouveaux langages, et sa maîtrise des langages anciens perd vite de son prestige. *Les mathématiques sont la meilleure école d'humilité* - A.Connes. Les extra-terrestres, seront-ils poètes, plutôt que mathématiciens ? - grande question ! Si le langage poétique s'éteignait sur Terre, ces extra-terrestres, face à nos robots mathématisés, auraient la même réaction que Goethe : *Tout symbolisme mathématique est quelque chose de désincarné et triste à mourir* - *Alle Zahlensymbolik ist etwas Gestaltloses und Untröstliches*.

La création et la sagesse, ce sont deux sommets des deux univers, dans lesquels évoluent notre esprit et notre âme : le langagier et l'indicible, le haut devenir et l'être profond, l'art et la science, le beau et le vrai, d'un côté, la philosophie, le bien, - de l'autre, ce qui s'incruste dans le temps et ce qui explore l'intemporel. La rencontre des deux s'appelle génie.

Le philosophe est celui qui revient toujours, en dernière instance, à la réalité. Le scientifique peut l'oublier, plongé dans ses modèles. L'artiste en reconstruit une autre, au moyen des langages. Mais le philosophe parvient toujours à glisser de nouvelles variables dans tout modèle, pour le rapprocher de la réalité, et à imaginer de nouveaux objets de substitution dans un discours d'artiste.

À côté de l'inépuisable métaphore d'unification d'arbres (pressentie par Valéry à travers les concepts d'implexe, variable, substitution et outillée par des linguistes et cogniticiens sous forme de graphes acycliques), la logorrhée, antique, médiévale ou moderne, sur L'un et multiple, le même et

autre, est dérisoire. Les banales relations mathématiques d'équivalence et d'ordre sont déjà plus intéressantes.

En mathématique, le résultat n'est compris que si l'on est capable d'en reproduire le chemin. En philosophie, c'est le contraire : pour mieux apprécier le chemin, on doit oublier le résultat.

La meilleure preuve de l'existence de la pensée non-langagière : la performance (sélection et déclenchement de bonnes règles) se passant de compétence (justification du choix de règles) ou la précédant. À l'autre bout de la chaîne intellectuelle : la reconnaissance, que penser et exprimer sa pensée sont deux dons bien distincts. La mathématique en est marquée au même point que la poésie : *Exprimer une grande idée, c'est une chose aussi délicate que sa conception même* - Grothendieck, mais je sais, que tu vises, hélas, l'appartenance et non pas la factorisation.

Savoir raisonner en algèbre ou en philosophie paraît être deux dons incompatibles. Le don algébrique est pur, et le don métaphysique est impur ; l'imagination ne sert à rien pour ranger nos hontes, et l'écoute de notre moi ne produit aucun homomorphisme. Le raisonnement métaphysique ne vaut que par la qualité des errements, qu'il incorpore toujours.

Connaître un concept peut signifier trois choses : en connaître la définition (l'homme de bon sens), connaître les résultats déduits de sa définition (le scientifique), en connaître tout (le philosophe) ; c'est le philosophe qui y paraît le plus bête.

Ce n'est pas l'absence de musique, mais sa qualité enfantine, qui caractérise la métaphysique professorale : *Tout ce qui est métaphysique me semble ce qu'il y a de plus léger et devoir être traité à la Rossini* - Valéry. Que

le raseur pullule chez les barbiers - pourquoi s'en étonner ! Même chez les bûcherons, un traitement lourd, à la Wagner, n'apporte pas grand-chose à la science de l'impondérable. Et Schopenhauer et Nietzsche, préférant Rossini à Mozart, ne témoignent que de leurs vies inabouties.

La profondeur : la maîtrise du fond des phénomènes. La mathématique, qui s'occupe, exclusivement, des formes, ne peut pas en avoir ; elle se niche dans l'une des hauteurs ontologiques.

La science commence et finit dans la réalité, matérielle ou humaine. Au milieu - la mécanique universelle. La philosophie commence et finit dans la poésie. Au milieu - l'homme existentiel. *La poésie est le début et la fin de la philosophie* - Hölderlin - *Die Dichtung ist der Anfang und das Ende der Philosophie*. Mais la philosophie des débuts et des fins est plus réelle que la réalité.

La mathématique est la seule science divine, car elle est la seule à avoir, dans les fondements, une pure foi, une croyance n'ayant besoin ni des faits ni des preuves. *Au cœur de toute croyance bien fondée se trouve une croyance sans fondement* - Wittgenstein - *Am Grunde des begründeten Glaubens liegt der unbegründete Glaube*.

Je ne me suis jamais trouvé dans un espace quadri-dimensionnel ; je ne vois pas pourquoi il n'est pas rationnel de vouloir se déplacer plus vite que la lumière - mes objections à Hegel (*was ist vernünftig ist wirklich…*).

La pensée est concevable sans langage des mots (parmi *concevoir, affirmer, vouloir, imaginer, sentir*, ces types de pensée cartésiens, seul *affirmer* réclamerait, éventuellement, le mot), mais elle ne peut pas se passer d'images ; et ceux qui définissent l'*être* comme ce qui se pense sans images ne savent pas ce qu'ils disent. Même le douteux *synonyme* pseudo-

mathématique de l'être, l'ensemble vide, se présente à notre imagination comme équivalent d'un élément neutre pour l'opération d'union des ensembles (comme le zéro arithmétique), et la neutralité est une image parfaitement rationnelle.

La bonne philosophie s'attaque aux mystères pour les traduire en problèmes ; la science produit des solutions aux problèmes ; le poète, dans des solutions, découvre un nouveau mystère. C'est ainsi que le poète est le point zéro du bon philosophe. *Plonger au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau* - Baudelaire. Les autres se contentent de l'ancien, dans la platitude du connu.

Les échéphiles, humiliés par la machine, se consolent, en se mesurant les uns aux autres. Mais que vont devenir les mathématiciens, le jour, où la logique mathématique sera parfaitement modélisée par la machine, qui maîtrisera l'espace (géométrie), le temps (analyse) et leur représentation (algèbre) et qui saura formuler et démontrer des théorèmes ? Les médiocres se requalifierons en programmeurs ou comptables, et les meilleurs retourneront à la poésie, qui fut à l'origine de la science.

Le style naît surtout de l'élégance des représentations non-langagières ; c'est pourquoi, de toutes les sciences dures, il n'existe qu'en mathématique, où la puissance interprétative ne vaut que par la qualité représentative.

L'origine des concepts (objets ou relations) d'une représentation est triple : des espèces-constantes de la réalité, la langue, le libre arbitre. Trois clans, qui n'en reconnaissent qu'une seule, sont, respectivement : les platoniciens, les philosophes analytiques, les poètes. Avec leurs dominantes – la science, le bavardage, la musique. Vue sous cette angle, la philosophie ne peut être que de la poésie.

La mathématique est la représentation de la réalité ontologique, parce qu'elle part des concepts d'ordre et de mesure - pour refléter l'espace, et des concepts de transformation et de suite infinie - pour prendre en compte le temps. Deux choses, toutefois, posent problème : les trois dimensions spatiales (tandis que pour la mathématique il peut y en avoir autant qu'on veut) et l'irréversibilité du temps (tandis que pour la mathématique l'accès aux pré-images est tout naturel) - les questions à poser au Créateur !

Toute représentation prend, au début, une forme mathématique ; mais ensuite, on peut s'abstraire de l'original, approfondir l'aspect purement mathématique, pour se rendre compte que, miraculeusement, le modèle se met à représenter l'original avec davantage de rigueur. *La mathématique est l'alphabet, en lequel Dieu a écrit l'Univers* - Galilée - *La matematica è l'alfabeto su cui Dio ha scritto l'Universo*. C'est à se demander si Orphée, Pythagore, Badiou ou A.Connes n'auraient pas raison à voir en mathématique une vraie ontologie, car, sorti des *nécessaires* genres physiques, chimiques et biologiques, tout *possible* se réduit à la mathématique.

L'espace, le temps, le langage - à ces trois attributs de notre existence correspondent, très précisément, les trois branches de la mathématique : la géométrie, l'analyse, l'algèbre. Le parallèle est si profond, que je serais tenté de l'attribuer au Très Haut.

Oui, la mathématique est le meilleur candidat pour servir d'ontologie ; des synthèses philosophiques devraient davantage s'inspirer de l'analyse mathématique, qui, entre autres, fournit le concept d'infini (et même bâtit une hiérarchie de cardinalités infinies), tout à fait opératoire et élégant face aux puériles et bancales notions de l'être ou de l'Un, pour *affirmer la priorité*

de l'idée de l'infini par rapport à l'idée de l'être et par rapport à l'ontologie - Levinas.

Je ne connais pas un seul mathème, qui aurait été compris par un philosophe ; pourtant ils sont nombreux à le revendiquer ; en revanche, tous les schèmes philosophiques valables se réduisent aux poèmes. Le nombre, l'infini, la continuité, l'élément neutre ou nul, l'ouvert, l'équivalence, la mesure – aucun philosophe ne comprit jamais le sens de ces mathèmes.

Les fondements de la mathématique, aussi profonds soient-ils, ne jouent presque aucun rôle dans la beauté de l'édifice mathématique ; la métaphysique a la même place dans l'architecture philosophique. C'est l'appel de la hauteur qui les munit de forme et de contenu, les rend viables et habitables, les peuple ou hante. Et Descartes eut raison de croire en l'existence d'une métaphysique de la géométrie.

Toute activité intellectuelle se réduit à la chronologie que suivent son sujet, son objet et son projet. La mathématique : la définition-objet, l'hypothèse-projet, la démonstration-sujet ; la philosophie : le développement-projet, le vocabulaire-objet, l'école-sujet ; la poésie : le style-objet, le sentiment-projet, la noblesse-sujet. Avec leurs contraintes respectives pré-déterminantes : la logique, l'érudition, le talent.

Autant les relations spatio-temporelles s'imposent par la réalité même, autant la causalité n'est dictée que par les besoins de la représentation, et elle n'est donc pas apriorique. Une bonne logique ne fonctionne que dans un univers clos, sans événements, tandis que la causalité implique des événements, qui modifient l'univers et désarment la logique non-événementielle (la seule rigoureuse). Goethe le devine, subtilement : *Tout événement ouvre une théorie* - *Jede Tatsache ist schon Theorie*.

Kant a tort d'opposer les déterminations qualitatives de la philosophie aux déterminations quantitatives de la mathématique ; la mathématique procède par l'abstraction maximale de l'*objet* et par la rigueur la plus élégante de la *relation* ; si, incidemment, au bout de ce regard apparaît le *nombre* viril, et non pas l'*idée* sans corps, c'est que, peut-être, Pythagore fut meilleur philosophe que Platon.

La notion de *problème*, c'est à dire de requête formulée dans un langage rigoureux, permet de distinguer deux types de beauté : des mystères, c'est à dire des étonnements intraduisibles en problèmes, et des solutions des problèmes grandioses. Le monde est beau et par ses poèmes et par ses théorèmes ; on trouve de la beauté aussi bien chez Homère, Dante, Rilke que chez Diophante, Fibonacci, D.Hilbert.

Pour explorer le *quoi*, qu'on fasse appel à la technique la plus plate ou à l'ontologie la plus profonde, les résultats seront du même niveau. Les choses sont beaucoup plus subtiles avec le *pourquoi* et le *comment*, où la métaphysique artistique apporte des images autrement plus passionnantes que la science et l'art. Mais c'est avec la question du *qui*, que nous voyons le mieux, en quoi, comment et pourquoi le créateur est au-dessus de l'imitateur.

En philosophie, plus on est bête, plus on tient à la scientificité et plus on succombe au bavardage et au verbiage. Les phénoménologues – Husserl, Sartre, Derrida - présentent l'exemple le plus flagrant de cette dérive ahurissante. Et ils combattent les *crises*, défient le *néant*, appuient les *réductions*, dans une logorrhée irresponsable et incontrôlable.

La forme est un concept analytique, elle suppose la définition de frontières ; le fond est synthétique, il est question d'homogénéité, de

densité, de connectivité. L'espace et le temps y jouent le rôle de métaphores interchangeables.

Deux grands mérites doivent être reconnus à Descartes : n'avoir que le mépris pour le substantif *être* (qui fut pour lui synonyme de *perfection* et identique à *réalité*) et ne pas avoir mêlé sa culture mathématique au débat philosophique. L'*ontologie* est du pur verbalisme comme l'est l'appel à une pseudo-mathématique des ignares tels que Nicolas de Cuse, Spinoza, Badiou.

Les derniers secrets de la matière sont … spirituels ; les clameurs, senteurs, couleurs, saveurs se livrent aux nombres et aux déductions ; l'onde cohabite avec l'atome ; l'espace devient encore plus mystérieux que le temps. Aujourd'hui l'esprit puise l'essentiel de ses connaissances non plus dans l'expérience, mais dans le raisonnement.

Dans toutes nos représentations abstraites, même dans les plus immatérielles, comme les objets mathématiques, les expériences de nos sens sont omniprésentes. Donc, leur fichue *réduction phénoménologique* et l'existence d'un *moi transcendantal* sont des fumisteries gratuites, nées dans les cerveaux des bavards, enivrés de verbiages.

La mathématique externe aide à connaître le prix et le bruit des choses, la mathématique interne en apprend la valeur et la musique : *Dans le nombre et dans la figure - le chant et la caresse* - Novalis - *Zahlen und Figuren singen und küssen*.

Les musiciens sont les plus bêtes des artistes, et les mathématiciens - les plus bornés des scientifiques ; ce qui confirme, que les génies musical et mathématique sont les plus purs, irréductibles à la basse cervelle mécanique. Le regard, porteur d'une vraie intelligence, n'a pas grand-chose

à voir avec l'oreille ou le cerveau, il n'est ni scientifique ni rythmique : *Un scientifique jugeant des problèmes non-scientifiques est aussi niais que le premier venu* - R.Feynman - *A scientist looking at non-scientific problems is just as dumb as the next guy*.

Tout niveau d'abstraction a ses notions de racine, de feuille, de fruit et d'ombre ; toute forêt peut être vue comme un arbre ; tant que cette métamorphose reste féconde, il vaut mieux ne pas redescendre au niveau inférieur : *L'essentiel - un regard, qui embrasse une forêt, plutôt que de s'attarder sur des arbres* - Grothendieck.

Le mathématicien sait que les triangles n'existent pas dans la réalité, mais qu'ils sont des objets de ses représentations (Parménide, Platon ou Heidegger les auraient vus jusque dans l'être fantomatique), des créations de leur libre arbitre, qui, miraculeusement, ne sont jamais désavouées par la réalité. Mais l'homme de la rue, tel Voltaire, pense le contraire : *Il y a des carrés, mais il n'y a point d'être général, qui s'appelle ainsi*. Des objets mathématiques tapissent tout le fond de l'être.

L'intelligible, mystérieusement, suit le sensible et ne s'oppose à lui presque jamais ; même leurs hasards, sans parler de leurs lois, semblent être parallèles : *Le hasard de la pensée ne fait que traduire le hasard de l'être* - Marx - *Der Zufall des Seins ist nur in den Zufall des Denkens übersetzt*.

La métaphore ailée surclasse largement les syllogismes boiteux – en pertinence, en honnêteté, en noblesse. Et ceci pas tellement à cause des dons ou intelligences supérieurs des artistes, mais pour des raisons profondes et rationnelles : le soi inconnu, ce foyer de nos angoisses, de nos curiosités ou de nos créations, échappe à toutes les descriptions savantes et ne peut être abordé que par des métaphores poétiques. Toutefois, l'infâme relativisme moderne met les scientistes et les artistes sous la même

enseigne, celle de la platitude et de l'indifférence des colloques, manuels ou recueils critiques.

À première vue, le genre de réflexion, dit philosophique, paraît être ridicule et inutile ; mais, au fur et à mesure qu'on parcourt des niaiseries des mathématiciens, des musiciens ou des biologistes, sur le contenu même de leurs disciplines, on accorde à la philosophie la palme de profondeur et d'humanisme.

Le sujet, c'est l'union de trois créateurs : de représentations (Descartes), de requêtes (Valéry), d'interprétations (Nietzsche). Il doit donc offrir trois facettes : la scientifique, la philosophique, la poétique. L'esprit scientifique bâtit des modèles du monde, l'esprit philosophique les interroge, l'esprit poétique réinterprète le monde. Chacun des trois manque souvent de dons dans les deux autres sphères et croit pouvoir s'en passer, pour se dévouer exclusivement à la représentation, au questionnement sans fin, à la perpétuelle interprétation. C'est le poète qui en sort le moins ridicule. On finira par confier la science à la machine, ce qui enterrera définitivement le *cogito* (se réduisant à la représentation), pour ne laisser que l'homme de la nature, celui qui ne fait que réinterpréter.

La science colle de l'intelligible rationnel sur le visible complexe ; l'art, c'est la substitution à l'intelligible simple du lisible compliqué.

Les philosophes visitent l'édifice de la science en touristes ahuris et pensent en retirer de savantes synthèses, sous forme de graffiti, qu'ils laissent sur les murs, graffiti affublés de titre de *pensées*. *Des sciences à la pensée, il n'y a pas de pont, mais seulement le saut* - Heidegger - *Es gibt von den Wissenschaften her zum Denken keine Brücke, sondern nur den Sprung* - il n'y a pas plus de pensées en philosophie qu'en jardinerie, mais le souci

du saut est, en effet, un souci philosophique - le saut entre le désarroi de l'esprit et la joie de l'âme.

La machine logique est incrustée dans notre cerveau. À part la logique propositionnelle, cette machine contient plusieurs variations : la logique du sujet, la logique modale, la logique floue, la logique événementielle, la logique temporelle, qui relèvent, toutes, du paradigme interprétatif. Mais il est possible, que même les paradigmes représentatifs soient câblés en nous sous une forme logique, ce qui confirme le fait (ou crée l'illusion), que l'homme se passe de représentations, pour n'utiliser que des interprétations.

Une définition (détermination) n'est pas un traçage de frontières (*Grenzziehung* de Hegel), mais une règle, qui détermine si un objet relève ou pas (*negatio* de Spinoza) du concept. La notion de frontière n'apparaît qu'avec une topologie et une continuité (facultatives), qui distingueront, en passant, entre l'Ouvert et le Clos.

Le regard n'aurait pas de sens sans les choses vues - telle est l'aberration inaugurale de la phénoménologie. La plus haute essence humaine se manifeste en ce qui n'existe même pas : l'ascète aime son Dieu ou son idéal bien désincarnés, l'esthète palpite à l'évocation de ses fantômes de beauté, le nihiliste se passionne pour les idées ou sentiments, qui, pourtant, se réduisent au néant. Même en Intelligence Artificielle, l'essence idéaliste précède l'existence matérialiste.

La pensée philosophique, généralement, est très éloignée et de la magie lyrique et du savoir scientifique, ce qui la condamne à n'être que du galimatias. Hélas, en affrontant des sujets philosophiques, pour pallier à cette carence fatale, les scientifiques manquent de hauteur et les poètes – de profondeur.

Jadis, le scientifique avait l'ambition d'être philosophe ; aujourd'hui, le philosophe a la prétention d'être scientifique, tout en manquant et de savoir et d'intelligence, tandis que le scientifique voit la philosophie avec les yeux d'un garagiste. Science moutonnière et philosophie robotique.

La philosophie aurait dû être une réécriture en hauteur, à la verticale du *qui*, du *quoi*, du *pourquoi*, du *au nom de quoi*, que nous désignent les héros, les savants, les artistes. Au lieu de cela, elle fouille des profondeurs trop artificielles ou étale des platitudes trop réelles.

L'être, c'est ce fond de la réalité, matérielle ou mentale, qui joue trois rôles dans trois domaines disjoints : il guide la représentation, inspire les requêtes, sert de référence pour valider la représentation. Et son maître s'appellerait le *moi transcendantal*, celui qui défie toute science ; il est le complément intellectuel de son homologue artistique, du *moi inconnu*.

Le bon Dieu ayant fait de la mathématique le fond de la réalité, la liberté du mathématicien ne débouche pas sur un chaos surréaliste, mais sur une harmonie avec le réel docile. Au fond de la mathématique se trouve la liberté.

Ce qui est le plus navrant chez les philosophes scientistes, ce n'est pas tellement l'absence évidente de toute rigueur, ni même le ridicule de leurs prétentions d'en avoir, mais tout simplement l'absence de métaphores, cette absence étant le premier signe des intelligences de second ordre.

Deux manières de voir le monde : par l'empreinte fidèle ou par la métaphore déviante, une science définitive ou un art fugitif. L'éternité et l'absolu, contrairement à l'idée reçue, sont le lot des scientifiques et non pas des artistes ; tout ce qui est métaphorique est dans le commencement, le

passage, la chute, l'évanescence. Goethe inverse la cause et l'effet : *Tout ce qui est passager n'est que métaphore* - *Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis*. La musique chante l'instant où je vis ; la loi décrit l'éternité où je suis absent.

Connaître veut dire fixer, représenter dans un modèle. La qualité de cette connaissance dépend de la rigueur et de l'universalité du méta-modèle (un informaticien l'appellerait gestionnaire de bases de connaissances), qui assiste le modeleur, ainsi que de l'imagination, et non seulement de la compétence, de ce modeleur. Être fabricant d'outils, servant à fabriquer d'autres outils, - l'un des métiers qui auraient dû être confiés aux philosophes.

Dans la réalité, il n'y a pas de continuité ; il n'y a donc pas de points au sens mathématique ; l'espace et le temps réels possèdent des intervalles élémentaires, finis, indivisibles. La tortue ne pourra donc jamais défier Achille ; elle a tort de prétendre, que *notre course consiste en un nombre infini d'intervalles* - L.Carroll - *our race-course consists of an infinite series of distances*.

Dans la saisie des choses, est philosophe celui qui glisse sur la géométrie et donne la priorité à l'algèbre et à l'analyse : l'instrumentalité et les fonctions, avant ce qui *est là* ou ce qui est *donné*. Heidegger ne voit autour de lui que des géomètres, et il appelle cette calamité - l'*oubli de l'être* (une pique à l'*oubli de l'Idée* platonicien), et que Nietzsche attribuait à la *fatigue*.

Qui se souvient encore, que *l'objet du philosophe est le sentiment plutôt que le syllogisme* - Érasme - *philisophiae genus in affectibus situm verius quam in syllogismis* ? Depuis Kant, la philosophie devint collectiviste : *La façon solitaire de philosopher perdit tout crédit ; tout commencement*

philosophique s'élève jusqu'à devenir science - Hegel - *Das einzelne Philosophieren hat allen Kredit verloren ; jedes philosophische Beginnen erweitert sich zu einer Wissenschaft* - et qui croise-t-on dans ces hauteurs scientifiques ? - des moutons mimétiques, avant qu'ils ne soient rejoints par des robots programmés.

Le bon résultat d'une recherche est soit une découverte (aboutissement d'un chemin), soit une invention (renvoi aux nouveaux commencements). Selon leur objet, il y aurait trois sortes de recherches – la recherche de la réalité (les sciences dures), la recherche de la représentation (la mathématique), la recherche du langage (la poésie). Les découvertes se font surtout dans la première ; les deux dernières devraient viser surtout des inventions. La philosophie serait une tentative d'unifier ces trois regards sur la condition humaine.

La méthodologie mathématique en philosophie n'a jamais rien produit d'appréciable ; la consolation ou le langage ne se traitent bien que par des métaphores. Le témoignage - les trois profanations des démarches (pseudo-)mathématiques : l'analytique aristotélicienne, la géométrie spinoziste, l'algèbre kantienne.

Tant d'admiration pour la mathématique, chez ceux qui n'y comprennent goutte. Encenser la grammaire de la connaissance comme si elle était la langue de la vie - quelle idiotie ! Qui fit maintes victimes : *La vie supérieure, c'est la mathématique* - Novalis - *Das höchste Leben ist Mathematik*. Regarder par l'autre bout de la lorgnette n'est pas plus fameux : *la philosophie est l'algèbre de l'histoire* - Merleau-Ponty.

Le philosophe prend acte des réponses des scientifiques et des poètes, mais reformule leurs questions, trop étroites, avec les premiers, et trop vagues, avec les seconds ; la profondeur des objets interrogés et la

hauteur du regard interrogeant indiquent si la question est philosophique ; et l'ouverture des réponses esquissées en déterminera le degré d'intelligence.

Tracer des frontières entre les clans ou écoles philosophiques est une tâche délicate. On peut commencer par le regard, que les philosophes eux-mêmes portent sur leurs exercices, et alors la première ligne de démarcation séparerait les scientistes des artistes. Chez les premiers, il y a deux groupes : discours léger et prétention à la sagesse (Platon, Sénèque), ou discours lourd et prétention à la rigueur scientifique (Spinoza, Hegel, Husserl). Chez les seconds, il y a aussi deux groupes : verbalisme prosaïque (Heidegger) ou intensité poétique (Nietzsche).

Que je réfléchisse sur le désagrément d'une piqûre d'abeille, ou sur l'origine de mon angoisse, ou sur le fondement de mes connaissances, je mets en œuvre le même cerveau, je m'appuie sur les mêmes expériences et la même logique, la part de l'abstrait est la même. Terroriser les gens avec des *méditations transcendantales*, opposées aux méditations empiriques ou psychologiques, est une fumisterie des rats de chaires universitaires. Le moi transcendantal, le moi sensoriel, le moi psychique est le seul et le même personnage, qui, une fois passé à l'action, devient le moi connu ; resté au stade de puissance il s'incarne dans le moi inconnu.

Contrairement à l'Intelligence Artificielle symbolique, notre cerveau ne contient pas de représentations, câblées, une fois pour toutes, par la voie conceptuelle ou langagière ; il les reconstitue à chaque interprétation d'un discours ou d'un fait, pour en comprendre, justifier ou générer le sens. Que ce soit la mathématique ou la poésie, qui en est le contexte, cet effort suit la même démarche ; si l'arbre interprétatif ne diffère pratiquement pas de l'arbre affirmatif, on est plus près de la mathématique, et s'il est presque nouveau, on est en présence de la poésie.

Ce que l'Intelligence Artificielle symbolique cherche à imiter est non pas comment nous résolvons les problèmes, mais comment nous aurions pu expliciter ou reconstituer leur résolution, si l'on nous avait demandé de justifier nos résultats déjà obtenus. La vraie énigme est de savoir ce qui est, en nous, câblé, sans même effleurer notre conscience : des représentations ? des scénarios ? des interprétations ?

Comparé avec la rigueur, la cohérence et même l'élégance des solutions qu'apporte l'Intelligence Artificielle symbolique, pourtant la moins profonde de toutes les formes d'intelligence, le bavardage phénoménologique autour de *l'intuition catégoriale, de la conscience de soi et de la chose, de la réduction-époché, de l'essence, de la vérité* n'est que des balbutiements décousus, enfantins et prétentieux. L'ignorance des représentations (les philosophes analytiques) ou le pur verbiage autour de celles-ci (les phénoménologues) sont deux fléaux modernes.

L'Intelligence Artificielle symbolique est à l'intelligence tout court ce que le roman est à la vie : une reconnaissance profonde d'une haute et merveilleuse nature et une audacieuse tentative de la recréer, avec des moyens d'un cerveau admiratif ou d'un goût sélectif.

La représentation, associée à un sujet, offre trois facettes : la descriptive, la structurelle, la comportementale - l'essence ; l'interprétation, elle aussi associée à un sujet, se fait toujours dans le contexte des deux premières, avec les moyens de la troisième et avec les interprètes langagiers (syntaxique, sémantique, pragmatique) et logiques (déductions et gestions d'événements) – l'existence. On devine qui précède qui.

La philosophie de l'être ou du devenir : l'ontologie orientée-objets ou la phénoménologie orientée-opération – ce clivage est bien illustré par

l'Intelligence Artificielle (ou l'épistémologie appliquée), opposée à l'informatique traditionnelle, l'apparition de méta-outils, identiques pour toute substance, les paradigmes de théâtre et de scénario évinçant celui d'opération, tout sujet disposant de son propre modèle de l'univers, la coexistence de modèles incompatibles, la transcendance contrôlant l'immanence.

L'Intelligence Artificielle symbolique, comme la métaphysique, créent des outils, des *structures d'accueil* des connaissances. Mais en IA la rigueur des bases de connaissances s'applique à l'outil lui-même, elle est donc réflexive, tandis qu'en métaphysique toute intelligence n'est que discursive. En plus, l'outil doit s'appuyer sur la logique universelle apriorique (inaccessible aux métaphysiciens) et non pas sur le libre arbitre, réservé aux représentations.

L'Intelligence Artificielle (symbolique) : 1. bâtir une représentation (structures conceptuelles rigoureuses) d'un domaine réel (physique ou abstrait), 2. s'appuyer sur une logique formelle, pour interroger ou exploiter cette représentation, 3. au cours d'un dialogue (de préférence, en langage naturel), savoir répondre aux questions - *Qui, Quoi, Où, Quand, Pourquoi, Comment* – à la manière humaine.

Qu'est-ce qu'abstraire ? - savoir se passer d'opérandes pour se concentrer sur les opérateurs - la meilleure leçon de Descartes avec sa géométrie analytique.

On hurle à la mort du réel, étouffé par l'avancée des abstractions numériques. Mais la faute en est à vos abstractions *analogiques*, qui sont plus pâles que les nombres. Nombres incarnés, qui sont le réel. C'est le réel qui triomphe, aujourd'hui, plus que jamais, mais les vieillards, ne s'y reconnaissant plus, le prennent pour abstractions. D'ailleurs, le contraire du

réel n'est ni abstrait ni virtuel, mais le musical, dédié au rêve. L'abstrait sans rêve ne fait que conforter le réel.

Pour les connaissances, être unifiables signifie pouvoir s'égaler dans une forme commune de langage : le langage de l'individu est diffus, celui de la science - incisif, celui de la philosophie - global. *La connaissance de l'espèce la plus humble est le savoir non unifié ; la science, le savoir parfaitement unifié ; la philosophie, le savoir complètement unifié* - H.Spencer - *Knowledge of the lowest kind is ununified knowledge ; science is partially unified knowledge ; and philosophy is completely unified knowledge*.

Deux généralisations de la logique : la fidèle, la mathématique, et la sacrificielle, la langue.

L'élégance est omniprésente en mathématique ; la mathématique est, en tout point, un reflet de la Création ; donc, la réalité, partout, peut être rendue admirable, il suffit d'inventer de bonnes représentations, de bons axiomes, de bons interprètes. L'harmonie entre un contenu profond et une forme haute est le signe commun de la mathématique et de la poésie (y compris de la bonne philosophie).

La réflexion des logiciens *analytiques* est instructive pour écrire, dans un langage informatique, des grammaires exécutables. En revanche, je ne vois pour elle aucune place dans la réflexion philosophique.

Le savoir des mathématiciens ne les aide en rien dans leurs lourdes tentatives de jeter un coup d'œil philosophique sur leur propre discipline. L'ignorance des meilleurs philosophes ne les empêche pas d'avoir des intuitions profondes sur la mathématique. Mais les meilleurs mathématiciens avouent ne pas saisir le discours philosophique, tandis que les philosophes médiocres prétendent posséder de vastes savoirs. Les

métaphores de l'harmonie s'entendent rarement avec les métaphores de la mélodie.

Le philosophe avait sa place au milieu des visionnaires mythiques ou poétiques, mais les philosophes modernes s'apparentent davantage aux sous-préfets, journalistes ou entomologistes, jusqu'au cou soit dans leur logorrhée verbale, soit dans la morne réalité végétale ou sociale. La vision minable de Descartes : *la philosophie est un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont toutes les autres sciences* - s'imposa.

Nos pensées ont trois sources : la scientifique (les représentations), l'empirique (les réflexes appris ou innés), la poétique (le langage). La pensée est d'autant plus pure, qu'une seule source la détermine.

Qu'est-ce que la valeur d'une pensée ? Sa nouveauté ? Sa place dans l'édifice des systèmes ? Le poids dont on l'affecte ? La qualité de son enveloppe verbale ? Plus on se rapproche de la dernière réponse, plus, donc, on est superficiel, plus cette valeur est artistique, donc, la seule qui survivra aux péripéties temporelles de la science, pour s'inscrire dans l'intemporel des consciences.

Les principes : ni leur recherche (prérogative de la science) ni leur création (privilège de l'art) ne sont à portée de la philosophie. Son ambition devrait être – l'élévation des principes profonds et la justification des hautes métaphores.

Tous les nietzschéens ont une vision mécaniste de l'*éternel retour* ; pourtant, le père de cette jolie métaphore (et de cette misérable *pensée*), se désavoue lui-même, avec cette flagrante bêtise pseudo-mathématique : *Tout processus infini doit être périodique* - Nietzsche - *Ein unendlicher Prozess*

kann gar nicht anders gedacht werden als periodisch. Celui qui ignore la théorie des suites devrait être interdit de réévaluer les valeurs.

L'esprit philosophique est dans l'art des contraintes : sélectionner les sujets dignes d'approfondissement et d'y poser de bonnes questions ; le non-philosophe nage dans des questions secondaires. Le mathématicien ignore l'essence des concepts mathématiques, le malheureux est médiocre dans la peinture de sa souffrance, l'artiste se perd dans l'origine du beau et le saint ignore la source du bien. Malheureusement, au lieu de se concentrer sur la formulation des questions universelles, le philosophe professionnel nous ennuie avec ses réponses préfabriquées, destinées à un clan de jargonautes.

Vivre, c'est agir et narrer, et rêver, c'est chanter et s'étonner, ce sont deux antinomies. Et la philosophie n'a aucune chance d'être une science de vie – le bon sens s'en occupe mieux – elle peut, en revanche, rehausser le chant et approfondir l'étonnement. Il faut vivre une sagesse savante et terrienne, et rêver dans une ignorance étoilée.

Dans la triade réalité - représentation – langage, les philosophes stoïciens et analytiques veulent occulter la représentation ; en plus, les premiers ne comprennent pas le langage et les seconds négligent la réalité ; ils restent en compagnie d'une réalité indifférente ou d'un langage désincarné. Tu ne seras ni scientifique ni philosophe ni poète, si tu cherches à *ne pas te laisser subjuguer par la représentation* - Épictète.

Certaines têtes exaltées reprochent aux austères philosophes d'avoir abusé de trop de logique et de rigueur dans la vision du monde et de l'homme. Je n'en connais pas un seul nom ; chez tous ces bavards, avec sans doute une seule exception – Aristote, ce que d'autres appellent *more geometrico* n'est que verbiage et ennui. D'ailleurs, ces sages penseurs, eux-

mêmes, s'en doutaient bien ; leur réputation de scientificité est due aux commentateurs, de plus en plus farfelus et irresponsables.

Toute phrase peut être interprétée soit comme une requête (de l'être) soit comme une assertion (du devenir) – avènement ou événement, pensée en continu ou pensée de rupture. La science est dans le premier mouvement, et l'art – dans le second. *L'art suprême de la représentation ramène toute pensée au devenir* - Nietzsche - *Die vollendete Kunst der Darstellung weist alles Denken an das Werden ab*.

Pourquoi l'alchimie sensible et la métaphysique intelligible du verbe ? - parce qu'aucune chimie, aucune physique n'expliquent la source des sentiments et des idées.

Les ambitions intenables, qui expliquent l'éclipse prochaine programmée de la philosophie académique : être une science, explorer la vérité, élaborer les concepts fondamentaux de la vie, développer les pensées fondatrices en vastes systèmes cohérents. Le scientifique en rira, et le poète n'en gardera que les noms d'Héraclite et de Nietzsche. Toute philosophie, sortant du cadre poétique, est nulle.

Raisonner sur les «concepts», qu'ils sont incapables de définir, - tout Kant, tout Hegel, tout Husserl sont là ; la même incapacité n'est en rien gênante chez ceux qui cherchent à faire *résonner* ces concepts – Nietzsche ou Heidegger.

Toute philosophie aurait dû n'être que commencements, conceptions, enfantements ; mais ce sont des intermédiaires qui y dominent : *La philosophie commence toujours au milieu, comme un poème épique* - F.Schlegel - *Die Philosophie fängt immer in der Mitte an, wie das epische Gedicht*. Cette philosophie renia sa mère, la poésie ; et la marâtre, la

logique, resta mauvais pédagogue. Chez ceux qui pataugent au milieu des choses je ne vois ni héros ni dieux ni exploits, mais des avalanches de formules (pseudo-)logiques ; les yeux y règnent et pas le regard, ce créateur d'images épiques.

Quels objets manipulent-ils ? Au-dessus de quelle représentation ? Les scientifiques – les concepts, rigoureuse ; les philosophes académiques – les mots, intuitive ; les poètes – les métaphores, intuitive ; les philosophes-poètes – les métaphores, rigoureuse.

Dans la querelle des Universaux, entre la réalité, la représentation et le langage, il manquent deux éléments : l'interprétation linguo-logique des propositions à démontrer (vers la vérité) et l'interprétation intuitivo-réelle des propositions démontrées (vers le sens).

Avant de bondir, ce chaton de deux mois tient compte : de la résistance des matériaux, de leur porosité, de la gravitation, de la puissance de ses muscles et griffes, des chances de repli, de l'angle d'attaque ; aucun super-ordinateur, gavé à l'intelligence artificielle la plus évoluée, n'en est capable ! En plus, ce félin sera libre et ne cherchera à former des meutes – vive le chat !

Transformer des réponses plates en questions profondes et en chercher de hautes réponses – telle est la prérogative de la science. La philosophie ne peut l'imiter qu'avec deux *réponses* : *l'homme s'angoisse* et *le langage me fascine*.

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* – une banalité à bannir ; *être/devenir* – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple

serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinies logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* - aucun philosophe (sauf peut-être Leibniz) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* - aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cogniticiens et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

Les philosophes, dans le cycle – observation (réalité), expression (langage), signification (réalité) –, veulent partir de la réalité et la rejoindre, mais finissent, le plus souvent, par négliger le chaînon central, le poétique, tandis que c'est le contraire qu'il faudrait faire. La gratuité et l'absurdité guettent, avec la même probabilité, le contemplateur et le rêveur. Dans la naissance de questions profondes ou de réponses hautes, l'observation décrite et la signification imaginée jouent un rôle mineur et même sont des tâches superflues, puisque notre cerveau possède une merveilleuse capacité de congruence avec la réalité, nous évitant tout délire incompatible avec le monde observable et sensé.

La seule fonction logique et universelle du verbe indo-européen *être* consiste en opération de (tentative de) l'unification (entre deux arbres de références) – 'le maître de Platon *est* le mari de Xanthippe'. Le fait de signifier *avoir une valeur d'attribut* ('Socrate *est* sage' - copule) ou *se trouver*

à, dans le temps ('Socrate *était* avant Platon') ou dans l'espace ('Socrate *est* à Athènes'), n'est ni logique ni universel mais langagier. Le bavardage pseudo-philosophique autour de l'*être* se réduit à celui, technique, sur l'*identité*.

Les adeptes du tournant linguistique (les soi-disant *philosophes* analytiques) croient, que tout savoir résulte de l'analyse du langage. Or tout savoir se résume dans les deux seules tâches : la représentation (où le langage est quasi absent) et l'interprétation (où le langage disparaît dès la traduction des énoncés en propositions ; le reste appartient à la logique ou au bon sens : la démonstration, des substitutions puisées dans la représentation, la donation de sens). Jamais, depuis la nuit des temps, on n'entendit chez les sages une pareille aberration ; il fallut attendre les Américains.

La science, c'est de l'analyse fonctionnelle – trouver les opérations qui expliquent les transformations des opérandes, trouver la forme d'un contenu ; l'art, c'est de l'algèbre – derrière les propriétés des opérations ressentir l'essence des opérandes, prendre la forme comme un contenu ; la philosophie, c'est de la géométrie – ramener les opérations et les opérandes aux mêmes concepts ou principes traçables, rendre équivalents la forme et le contenu.

La merveille de l'intellect : il connaît absolument, c'est à dire sans aucun recours visible à une représentation. Et l'on ne sait pas si les connaissances câblées ou aprioriques font partie du savoir absolu. Aucune justification, et en particulier aucune démonstration, n'étant possibles sans une représentation, le savoir absolu reste opaque, inarticulable, mystérieux.

Le beau concept poético-mathématique d'*Ouvert* est très ambigu : ce qui, au sens de l'élan, est ouvert est souvent fermé, au sens de l'être. Par

exemple, je suis ouvert en verticalité, au sens de l'élan (je ne maîtrise pas, j'ignore la limite qui m'attire), mais j'y suis fermé, au sens de l'être (rien ni personne ne peut posséder ce qui me limite, j'en suis propriétaire inconscient).

Nous avons deux esprits : l'esprit câblé, en contact avec les perceptions du corps et exécutant instantanément des pré-traitements des données sensorielles, sans atteindre la surface de notre conscience, et l'esprit-interprète, en contact avec la conscience et s'appuyant sur la logique. Ce dernier ignore tout des perceptions ; face au monde, il n'est ni fenêtre ni miroir, mais constructeur ou architecte. La divinité du matériel et du spirituel, dans ces deux machines humaines, est du même ordre.

Une esthétique calculable et jetable, telle est la réplique du technicien à la grogne du poète : *Un monde par essence esthétique va cesser d'obéir à des prescriptions esthétiques, telle est la barbarie de la science* - M.Henry. Elle est au gouvernail d'un navire, à la navigation préprogrammée. Apprends à ne pas compter sur les voiles empruntées, mais sur ton propre souffle, même si tu étais condamné à garder ton immobilité au fond d'une cale, où t'ont abandonné tes ex-compagnons de route.

Les systèmes charlatanesques se reconnaissent par la domination des constantes, tandis qu'un modèle scientifique *réfutable* contient assez de variables, pour s'unifier avec d'autres modèles. Et le résultat de ses unifications correspond à notre connaissance de l'être : *L'unification et l'Être ont le même sens* - Hegel - *Vereinigung und Sein sind gleichbedeutend*.

Que les substances soient minéralogiques, métaphysiques ou sociales, leur modélisation fera appel aux mêmes concepts et s'appuiera sur la même logique ; la cognitique, plus que la mathématique, assure les

mêmes mécanismes ontologiques. Descartes le comprenait mieux qu'Aristote.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

Ce, qu'une bonne logique devrait savoir gérer :
- la cohérence des faits courants
- la prise en compte des événements qui brisent la monotonie logique
- la présence simultanée de plusieurs sujets (avec leurs *croyances*)
- les représentations hypothétiques incompatibles.

À ma connaissance, personne ne sait le faire rigoureusement. C'est, pourtant, l'avenir de l'Intelligence Artificielle.

Dans la métaphore, la représentation domine l'interprétation et le beau y précède le vrai ; dans le symbole, c'est l'inverse. La voix du talent et l'écoute du Bien auréolent la poésie et la science - de fantaisie et de conscience.

Le terme de *sens* s'emploie dans deux contextes très différents : le sens que la représentation associe, logiquement, à une référence langagière (on oublie la réalité), ou le sens que la réalité dicte à une vérité

représentationnelle (on oublie le langage). Le premier est rigoureux et le second – intuitif.

La mathématique épuise le champ du possible, mais la réalité, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, recèle tant de miracles, jugés impossibles par notre raison, qu'on est obligé de reconnaître que le possible humain est misérable à côté du réel divin. C'est une des raisons à dédier la création artistique – à l'impossible, c'est-à-dire au rêve.

L'essence appartient à la représentation (structures arbitraires : catégories, classes, relations) comme l'existence – à l'interprétation (logiques universelles). Dans les deux cas, il est possible d'ériger, par-dessus, un système, mais on a plus de chances de prouver son originalité en représentation qu'en interprétation.

Le discours (requête, idée, pensée articulées) a deux composants successifs : l'expression (parcours de chemins d'accès langagiers aux objets et relations d'une représentation) et le sens (le réseau conceptuel, post-langagier, construit à partir de cette représentation). La hauteur du parcours et la profondeur du réseau résument les parts du beau et du vrai, de l'art et de l'intelligence.

L'excitation, par la curiosité ou par l'angoisse, se trouve à la source des théories mathématiques ou philosophiques ; la mathématique bâtit un système par développement d'axiomes, et la philosophie – par l'enveloppement d'aphorismes. *Les doctrines viennent de blessures et d'aphorismes vitaux* - G.Deleuze.

En Intelligence Artificielle (symbolique), la prise en compte du temps conduit au polymorphisme dynamique – une instance peut changer de nom ou de modèles d'attache – limpide et opératoire. À comparer avec la

science de la logique des hégéliens : *Le bourgeon est réfuté par la fleur, dans celle-ci, le fruit voit un faux être de la plante* - *Die Knospe wird von der Blüte widerlegt, die Frucht erklärt, die Blüte sei ein falsches Dasein der Pflanze* - tout, dans cette *logique*, n'est qu'une souche stérile.

On *doit* définir la philosophie non pas sur un seul registre, mais sur trois : ses commencements – mon soi, universel et narcissique, non soumis à l'Histoire ; ses parcours – mon talent, mon savoir, mes goûts ; ses finalités – ma consolation, mon tribut au langage. Elle doit donc être haute (donc personnelle, noble, stylée) et profonde (donc ouverte, intelligente, exaltée). Aucune place à y accorder aux catégories des rats de bibliothèques - la vérité, l'être, la liberté, la science. La philosophie est un art poétique.

Les yeux parcourent le réel, le regard s'arrête sur la représentation. Toute bonne tête, qu'elle soit scientifique ou artistique, commence par le regard.

L'infini pénétra en mathématique presque au même moment qu'il quitta la philosophie, ce qui libéra celle-ci de tant de faux géomètres. De même, les élégantes structures algébriques ridiculisèrent l'ontologie. De deux seuls sujets d'une philosophie non-charlatanesque, consolation et langage, le premier attend ses algébristes d'interprétations et le second – ses analytiques de représentation. La partie est loin d'être gagnée.

Les charlatans du tournant linguistique (y compris Wittgenstein) et les bavards phénoménologiques (y compris Heidegger) méprisent la représentation, la réduisant à la vulgaire *technique*. Ils ne comprennent pas, que tout *souci de l'être* et tout langage sont impensables hors d'une représentation, et que le péquenaud ou le savant y font autant appel, seules la profondeur et la rigueur les distinguent. L'ontologie n'est qu'une partie modeste de la représentation, et le langage n'est qu'une grammaire créée

par-dessus une représentation. La vraie porteuse du sens et le vrai garant de l'interprétation est la représentation. Schopenhauer fut plus intelligent.

À part quelques nuances, provenant des constantes physiques universelles, l'espace-temps ne dépend pratiquement pas de représentations particulières, tandis que la causalité ne repose que sur celles-ci. Dans le domaine spatio-temporel, scientifique, la philosophie ne peut être que charlatanesque, et dans le domaine causal – que primitive, puisqu'elle ignore ce qu'est la représentation cognitive.

En philosophie, la raison ne joue pas un rôle plus important qu'en serrurerie ; les connaissances n'apportent pas plus de rigueur au discours philosophique qu'au discours amoureux ; la sagesse ne distingue pas plus un philosophe qu'un comptable. Le philosophe est un talent, né d'une liaison entre un style poétique et une intelligence caressante.

La philosophie n'a rien d'une science, puisqu'elle n'a ni objets ni méthodes ni outils consensuels ; toutes les sciences sont collectives, mais la philosophie, c'est la proclamation d'une personnalité, de ce Qui despotique et unique, maîtrisant le haut Comment du langage et le profond Pourquoi de la consolation.

La philosophie est possible, légitime et utile, car la consolation par le prêtre se profane par son ésotérisme, les théories du linguiste n'éclairent en rien le miracle du langage, les abstractions du scientifique ne s'élèvent pas jusqu'au miracle de la matière. Le philosophe est serviteur du miraculeux naturel et poétique.

Le monde n'est qu'esprits et atomes, et non pas volonté et représentation ; c'est la philosophie qui est soit cantate de la volonté (et donc nous dégageant, comme une religion, des griffes de la mort), soit

symphonie, langagière ou matérielle, artistique ou scientifique, autour de la représentation (nous élevant au-dessus de tout bruit partiel de la vie).

Seules les idées mathématiques apportent de la crédibilité au platonisme. *La réalité mathématique précède toute existence* - A.Connes. Pascal, par contre, n'y voit que de la coutume : *Notre âme est accoutumée à voir nombre, espace, mouvement*. Dommage que l'union sacrée du Logos et du nombre fût profané par ce mot-avorton qu'est *log-arithme* ! Le *logarithme*, lui aussi, ternit l'image du nombre.

La science est faite d'avis, qui ont l'ambition d'être universels, ou, au moins, susceptibles de former un large consensus. De plus, les objets de ces avis, ou les angles de vue sur ces objets, appartiennent aux catégories, réservées à une seule des sciences. Rien de comparable en philosophie, où l'avis ne traduit qu'une personnalité unique, mais ses objets sont communs à tous les hommes du bon sens. Aucune objectivité pérenne ; une subjectivité improuvable, des caprices de tempérament, de style, de lyrisme. *Jamais la philosophie ne pourra être évaluée à l'aune d'une science* - Heidegger - *Philosophie kann nie am Maßstab der Idee der Wissenschaft gemessen werden* Enfin, les connaissances, si capitales en science, ne jouent qu'un rôle secondaire en philosophie, qui est affaire d'audace intellectuelle et littéraire.

La métaphysique ne nous apporta rien de beau ou rigoureux, mais quand, en plus, Leibniz nous apprend, que *la vraie métaphysique n'est guère différente de la logique* - *die wahre Metaphysik sich kaum von der wahren Logik unterscheidet*, on comprend et pardonne la misère de la *logique sublime* de tels philosophes. Et qu'à la place de *métaphysique* on y mette *serrurerie, journalisme* ou *philosophie*, ce serait aussi sérieux, même B.Russell serait d'accord.

La géométrie – occulter le temps, l'analyse – occulter l'espace, la topologie – réussir leur cohabitation. Ce tableau comparatif est un parallèle des rapports philosophiques entre l'être et le devenir ; un processus créateur peut prendre l'intensité ontologique. La substantivation des verbes en est un autre parallèle.

Je décris tout objet soit par le chiffre soit par la mélodie - son immanence quantitative ou sa transcendance qualitative. Mais si le chiffre rend le véritable fond, indépendant de mes yeux ou lubies, la mélodie le munit d'une forme, et cette mélodie préexiste dans mon regard. *La musique, dans les choses sensibles, est créée par une musique qui leur est antérieure* - Plotin.

Aujourd'hui, un étudiant en première année d'études, apprend, en quelques semaines, ce que signifie raisonner *more geometrico*, ce qu'est la logique mathématique, quels sont les rapports entre celle-ci et la mathématique. Malheureusement, cet étudiant ne lira jamais Spinoza, Hegel, Badiou, pour dénoncer leurs monstrueuses impostures. Et malheureusement, dès que les mathématiciens, eux-mêmes, adoptent la pose philosophique, ils deviennent encore plus ridicules. Il n'y a plus ni Pascal ni Leibniz ni Einstein.

Je refuse de gaspiller le beau terme d'*Universaux* pour l'attacher aux vétilles telles que *blancheur*. Je le réserve à la triade divine – le Bien, le Beau, le Vrai, qui touche tout homme, mais doit servir de base pour une bonne philosophie, s'articulant autour de la consolation et du langage. La noblesse, dans l'élaboration de consolations, découle de l'axe, allant d'une mélancolie à la tragédie et créé par la fatalité du Bien, de plus en plus inaccessible, et du Beau, dont le vertige faiblit. L'intelligence du regard sur le Vrai est déterminée par le rôle qu'on y accorde au langage en tant

qu'intermédiaire logique entre la réalité et la représentation. Cette philosophie est donc rencontre d'une noblesse et d'une intelligence.

Dans la réflexion de Valéry, on trouve toutes les étapes de manifestation de la conscience (qu'il appelle états mentaux) : l'excitation, le désir, la volonté, le langage, la représentation, les formules logiques, les substitutions, la vérité, le sens – une admirable profondeur ! À comparer avec la vaste platitude des consciences cartésienne, hégélienne, husserlienne, où brillent par leur absence et le langage et la représentation et l'interprétation, où règnent le bavardage ou la banalité.

En philosophie, être littérairement nul ne signifie pas nécessairement être bête. L'intelligence kantienne est incontestable ; sa vision de la raison est exhaustive, lumineuse, nous rapprochant de l'œuvre divine dans sa totalité. Mais que penser des premières *certitudes* cartésiennes, de la méthode *géométrique* spinoziste, du savoir *absolu* hégélien ? La nouveauté de leurs vocabulaires séduisit les contemporains, inhabitués à tant de liberté, mais situant mal les signes d'intelligence et ignares en logique. Aujourd'hui, force est de constater que ces auteurs sont des ânes.

L'intelligence naturelle consiste en puissance démonstrative, établissant la vérité/fausseté des propositions, mais surtout en puissance abductive, associant à une proposition vraie/fausse les réponses aux questions *finales* suivantes : *pour qui, où, quand, comment, pourquoi*. L'Intelligence Artificielle (symbolique) *commence* par l'imitation de ce raisonnement abductif. Mais il ne faut pas exagérer : *Le comment de la vérité est précisément la vérité* - Kierkegaard.

Dans toute représentation respectable, il y a de la place pour une profondeur du réel et une hauteur du rêve ; les beaux tropes, comme les grandes théories, naissent dans des représentations et non pas dans le

langage. Ceux qui nagent dans les concepts et ne voient que les mots ou les choses sont condamnés au verbiage ; toute la philosophie académique y est.

Pour le scientifique, la syntaxe de son langage est rigoureuse, et la sémantique – plutôt intuitive ; pour le philosophe, c'est l'inverse : son vouloir est net, et son savoir – vague.

En mathématique, les définitions sont assez rigoureuses, pour les libérer de la nécessité d'une négation (*omnis determinatio negatio est*). Mais le fatras philosophique rend cette négation indispensable. C'est ainsi que la *représentation* éclaire la *réalité*, le *devenir* – l'*être*, l'*essence* – l'*existence*, le *mot* – le *concept* ou la *chose*.

Dans tous les domaines scientifiques ou artistiques, on structure leurs objets par les mêmes paradigmes cognitifs (employés par l'Intelligence Artificielle symbolique) et nullement linguistiques. Les structures langagières n'ont rien à voir avec les structures conceptuelles ; les structuralistes qui partent de celles-là, sans se rendre compte de la primauté de celles-ci, sont des charlatans.

Le raisonnement n'est élégant et conclusif qu'en mathématique ; dans toutes les sciences, y compris en mathématique, la profondeur des connaissances et la hauteur de l'intelligence sont atteintes surtout par la qualité des représentations. Ne portent aux nues le raisonnement que les charlatans philosophaux, s'inspirant du rustique Socrate.

En épistémologie, il y a deux courants – le scientifique et le philosophique. Le second sert à nourrir des bavardages infinis autour des *descriptions* et des *notions* ; le premier se focalise sur les *concepts*. Tout scientifique dispose de bases de connaissances, organisées autour des

concepts ; un concept est défini par les structures, dans lesquelles il s'inscrit, par des liens, des attributs, des propriétés, des valeurs, des règles déductives ou comportementales. Connaître une chose, c'est la représenter en tant que concept.

Pour échapper au blocage du trilemme d'Agrippa (ou de Münchhausen), on dispose, en Intelligence Artificielle symbolique, d'un méta-niveau conceptuel, où sont (pré-)modélisés les méta-concepts (de la future base de connaissances), garantissant la non-contradiction des connaissances à modéliser. Il y a donc deux types de justification des propositions vraies (y compris des faits) : la validation par le méta-niveau et la démonstration par les connaissances modélisées.

De l'usage de l'Intelligence Artificielle symbolique : on ne peut pas empêcher un polisson de déclarer, dans sa représentation fantaisiste, que *l'homme est immortel* (attribut booléen à valeur unique), mais alors le méta-niveau interdira d'affirmer que *Socrate est mortel* (Socrate étant un homme).

La science : une logique incontournable plus une méthode de validation objective. La philosophie n'offre aucun signe, qui lui permettrait de s'approcher de ce modèle ; elle est composée de discours poétiques sur des sujets, où aucun consensus n'est pensable. Si tu n'as pas le talent poétique ou si tu veux exposer tes *preuves*, tu ne peux pas être philosophe. Les *méthodes*, même la pascalienne, n'y apportent rien.

Avant Newton, la mathématique, et donc la physique, s'exprimaient en balbutiements, comme, d'ailleurs, la philosophie, qui reconnaissait sa parenté, justifiée, avec la mathématique. De la *notion*, vague et inutile, de l'infini, Newton forgea le *concept*, élégant et opératoire. La logique, restant dans les approximations aristotéliciennes, un ignare en logique, Spinoza, tenta, lamentablement, d'imiter cette logique, dans ses écrits pseudo-

philosophiques (où il n'y a ni logique ni géométrie). Mais les spinozistes continuent à chercher une mathématisation de la philosophie. La philosophie perdit ses hautes ailes poétiques et ne maîtrisa jamais les profondes racines mathématiques.

Sans la poésie, il n'y a pas de haute philosophie, exactement comme sans la mathématique, il n'y a pas de physique profonde.

Dans toutes les sciences, y compris en mathématique, il existent des affirmations, sur lesquelles il y aurait des avis divergents. Mais dans toutes les sciences existe un noyau, sur lequel tous les avis convergent. Et la philosophie n'est nullement une science non pas à cause de l'absence de la rigueur, mais puisqu'elle ne peut exhiber AUCUNE affirmation consensuelle. Et cette circonstance est plutôt positive, puisque, ainsi, la philosophie est une lice exceptionnelle, sur laquelle peuvent s'affronter, en même temps, les intelligences, les connaissances, les talents, les tempéraments, les ambitions, les libertés.

Les linguistes ne comprennent rien en cognitique et voient mal la place de la logique au sein du langage ; les logiciens ne comprennent rien dans la place du langage au sein d'une représentation ; les cogniticiens, les mieux placés de tous, restent blancs-becs en linguistique et en logique ; il faut un *généraliste*, fusion de ces trois métiers plus une vaste culture générale ; au bout – l'apothéose de l'Intelligence Artificielle (symbolique).

L'apport principal à l'Intelligence Artificielle symbolique provient de la philosophie et non pas de la logique, de l'informatique ou de la neuroscience. À son tour, l'IA apporta, ou rendit, à la philosophie l'importance de la représentation conceptuelle dans le savoir et dans le langage, que les logiciens, y compris B.Russell et G.Frege, oublièrent ou réduisirent aux humeurs, images fugitives, sensations.

L'étonnante, profonde et précise prémonition de Heidegger, jugeant bien l'avenir de l'Intelligence Artificielle symbolique : *Une science nouvelle, unifiant toutes les sciences, s'appelle Intelligence Artificielle. Elle ne se trouve qu'au commencement d'éclaircissement de ses représentations directrices* - *Eine neue, alle Wissenschaften einigende Wissenschaft, heißt Kybernetik. Sie steht, was die Klärung irer Leitvorstellungen angeht, noch in ihren Anfängen*.

Pour les scientifiques, un concept est un ensemble d'opérations, ce qui en exclut la psychologie. Métaphoriquement parlant, il y a des opérations syntaxiques (création, affectation d'attributs, établissement de liens) et des opérations sémantiques (scénarios, avec des scènes, acteurs, rôles, ressources, outils, produits). Il manquent à ce tableau des aspects logiques et linguistiques, pour que le domaine correspondant puisse être traité par l'Intelligence Artificielle symbolique.

Il n'y a que deux sortes de nécessité : la mécanique, dans un univers sans vie, et la logique, dans un univers artificiel des faits. Là où apparaît la vie, surgit la liberté. Et qu'il est bête, ce pédant de Spinoza, de définir la liberté comme l'intelligence de la nécessité…

Le penseur complet doit apprécier la représentation des concepts, voir la place du langage, comprendre la nature de l'interprète des propositions, oser la définition du sens de celles-ci. Je ne connais qu'un seul homme, ayant réussi cette gageure, c'est Valéry, qui n'est, pourtant, ni philosophe ni linguiste ni logicien ni cogniticien – une intuition diabolique !

Toute science part des principes, forge des concepts, formule des hypothèses et en prouve la véracité. En philosophie académique, qui prétend être une science, il n'y a ni principes ni concepts ni vérités, et ses misérables hypothèses ne sont que des galimatias purement langagiers.

Le philosophe par vocation est au courant de la solution, il en reformule le problème et perçoit le mystère dans celui-là ; il reste avec le mystère, laissant le problème aux scientifiques, et la solution – aux hommes de la rue. Le philosophe par métier commente des solutions ou des écrits des autres philosophes.

Le nombre, le mouvement, les lois logiques sont les seuls concepts objectifs, mais assez éloignés de la réalité. C'est la-dessus que la mathématique bâtit son édifice du nécessaire, auquel obéit, mystérieusement, la réalité.

Il est très fréquent qu'un enfant surdoué devienne un adulte médiocre. Mais un jeune niais n'a presque aucune chance de briller dans sa maturité. Et je viens de tomber sur une exception - une sottise du jeune Cioran : *L'Histoire est une tragédie, parce qu'elle est affaire de destin*. L'histoire est un ramassis de hasards et de hapax, sans aucune logique hégélienne ou marxienne (ou, peut-être, sans logique tout court, puisque ni Hegel ni Marx ne sont logiciens). L'obsession misérable par la causalité explique le prestige de cette notion creuse qu'est le destin. La tragédie n'est ni dans les batailles ni dans l'incompatibilité des civilisations, mais dans le refroidissement de notre étoile.

La philosophie se profana en tant qu'ancilla theologiae, se crétinisa en tant qu'ancilla sapientiae et éructe désormais ses insanités en tant qu'ancilla logorrheae etque gregi.

Le monde réel est une œuvre d'un Créateur génial, mystérieux, irrationnel (rationnel – est un qualificatif anthropomorphe et ne s'applique qu'aux productions de nos mains ou cerveaux). Le réel n'est pas rationnel, il est magique, parfait ; et puisque tout être vivant fait partie du monde réel,

s'attribuer une perfection n'est nullement prétentieux de sa part. D'autre part, tant de choses rationnelles ne sont point réelles ; les résultats mathématiques en sont un exemple suffisant.

Que devient un théorème prouvé ? - une loi ; le mathématicien légifère et l'esprit s'y soumet. Une maxime bien ciselée énonce une loi, adressée à quelques cœurs ou âmes, qui acceptent sa forme musicale, sans nécessairement, adhérer à son fond moral. Le contraire de légiférer, c'est proliférer l'arbitraire, le hasard, le bavardage.

En philosophie, on ne résout pas de problèmes ; cette tâche est transférée, de plus en plus, à la machine. Mais, comme le scientifique, le philosophe, lui aussi, bâtit un arbre, résumant un problème ; un arbre est d'autant plus scientifique qu'il contienne davantage de constantes (et donc de solutions) et d'autant plus philosophique, qu'il y supporte davantage de variables (et donc de chances d'unification).

Une bonne philosophie devrait mettre en relief l'essentiel d'une vie d'homme et s'articuler autour de l'axe réalité – rêve. Ne pas s'attarder sur l'aspect socialo-économique de la réalité ou futuro-idéologique du rêve. Donc, non au vitalisme de fond et au verbalisme de forme. Le réel prenant une coloration tragique, le premier souci de la philosophie devrait être d'y apporter de la consolation. Le rêve, englobant les extases et les connaissances, se matérialise dans des langages, offrant une hauteur d'expression ou une profondeur de compréhension, - l'art ou la science. La place du langage est le thème le plus occulte dans la philosophie académique aussi bien qu'en linguistique.

Le nombre est le seul concept objectif, c'est-à-dire pouvant se passer de représentations qui sont toujours subjectives. La seule pensée non-subjective est la pensée mathématique. Tous les autres concepts, qu'ils

s'appellent extases ou connaissances, se réduisent aux nombres, à travers des représentations.

Les causes premières sont une banalité, découlant du libre arbitre de nos représentations ; capitales pour la science, elles ne présentent aucun intérêt pour la philosophie. Les causes dernières, remontant aux mystères de la matière et de la liberté du vivant, méritent une franche admiration ; inaccessibles à la science, elles devraient intriguer la philosophie.

J'essaye d'imaginer ce que n'importe quelle civilisation extra-terrestre aurait pu découvrir en biologie, physique ou chimie, et je n'y vois rien. Je réfléchis sur nos sens, et je n'y trouve rien d'absolument nécessaire. En revanche les concepts de nombre naturel, de ligne droite ou de cercle me paraissent être les seuls qu'on partagerait avec n'importe quel être vivant muni d'un esprit, même le plus rudimentaire. Les Américains visèrent trop haut, en envoyant dans le Cosmos des informations sur l'atome d'hydrogène ou sur le mécanisme de la reproduction humaine.

Comme dans toutes les sciences, la mathématique démarre par la représentation d'objets (classes) et de liens entre objets (dont des transformations). La réalité souffle au mathématicien le nombre naturel et l'addition comme points de départ de ses réflexions. Les étapes suivantes : on traite les opérations comme des objets, en en répertoriant des propriétés et en créant des opérations nouvelles ; on constate que celles-ci génèrent des objets différents des objets-sources ; la possession de mêmes propriétés engendre des classes d'opérations, applicables aux objets autres que les nombres ; on finit par manipuler, avec les mêmes rigueur et élégance, des objets n'admettant aucun parallèle avec la réalité. Des réseaux abstraits se substituent aux objets palpables, comme, semble-t-il, c'est le cas dans la physique quantique - les structures finissent par dominer les quantités.

Ce qu'affirme le scientifique est de tous ; ce que crée l'artiste n'est que de lui ; ce que formule le philosophe est de lui, avec l'ambition d'être de tous.

Le mystère de la matière est le même dans tout l'Univers, même si la nécessité, et non pas la liberté, guide cette matière. La Terre est certainement le seul corps céleste à héberger la vie ; et le second mystère *actuel* (en occultant celui de l'Origine), c'est cette vie, cette liberté, éclipsant celui du monde matériel. *Nous sommes sur terre pour créer le mystère du monde ; c'est le grand œuvre de la science* - Valéry - nous, les porteurs du plus grand mystère de l'Univers et, en plus, - les créateurs !

La démarche mathématique est tout simple : inventer de nouvelles propriétés (dictées par la logique ou le bon sens), propriétés des objets ou des relations entre objets (ce qui peut aboutir à la naissance de nouveaux objets ou relations) ; ensuite, on en prospecte des conséquences, en avançant et en prouvant des hypothèses. C'est l'élégance de ces propriétés et de ces démonstrations qui distingue les meilleurs mathématiciens.

Le discours : ce qui est son contenu et ce qu'on appelle son fond peut, presque toujours, être exhaustivement spécifié par une forme ; c'est pourquoi les vrais artistes (comme les vrais scientifiques) ne se préoccupent guère du fond et se consacrent à la forme. Parmi les exceptions, je ne vois que les états d'âme, ces fonds inspirateurs, en provenance de notre soi inconnu, et pour lesquels on ne dispose d'aucune forme préexistante. C'est là que commence la vraie création.

En physique, on finit par chasser tout infini ; la vitesse de la lumière et la température de la matière en sont les victimes les plus célèbres, qui rendirent inaccessible et incompréhensible la belle image du Big-Bang. Et

sans l'infini – pas d'origine, pas de commencement transcendant – le mur de M.Planck est infranchissable pour la raison. La mathématique reste la seule science à bien s'entendre avec un infini docile, mais ses commencements sont, contrairement à la physique, triviaux. L'art, qui est la maîtrise des commencements passionnants, est donc plus près de la physique que de la mathématique.

L'esprit est, avant tout, un créateur de langages, et sachant naviguer entre eux, il n'a pas peur de contradictions, puisque celles-ci se réduisent, dans les cas intéressants, au changement de langage. La mathématique est, en permanence, sous la surveillance d'un méta-langage qui est la logique, et donc la contradiction lui est interdite. Le *mode géométrique* ne s'applique qu'à la mathématique, ce que ne comprend pas Spinoza, qui, dans ses élucubrations, vise la rigueur et *la même liberté d'esprit dont on use en mathématiques* - *eadem animi libertate, qua res Mathematicas*.

Techniquement, la philosophie (comme la vraie Intelligence Artificielle) s'articule autour des représentations et des logiques ; Kant et Aristote nous en fournirent des définitions acceptables. Mais ce sont des intelligences mécaniques, sans talent littéraire ; l'intelligence organique, écoutant ce qu'il y a de palpitant, de musical, de mystérieux, chez l'homme, on ne la trouve que chez Valéry. Ces trois-là sont les véritables pères de l'Intelligence Artificielle du futur.

Ni science ni religion ne sont rivaux de la philosophie ; elle n'en a qu'un – la poésie.

L'introduction de variables dans notre discours, que je prône aussi bien pour l'intelligence que pour la poésie, a une importance, comparable à l'introduction de la variable cosmologique dans la théorie relativiste : un univers figé qui s'avère être en expansion permanente, pour s'étendre aux

limites du concevable. Le poète et le philosophe, eux aussi, devraient penser davantage aux limites dynamiques qu'aux constats statiques.

La nature universelle, ontologique, de la mathématique, se confirme par tout ce que conçoit l'homme ; comme en mathématique, l'homme n'a besoin que d'axiomes (pour planter ses goûts irréfutables) et de logique (pour savoir prouver, en créant des langages adaptés).

Trois sortes d'érudition : la profonde – la maîtrise des *solutions* d'un métier ; la vaste – la curiosité pour les *problèmes* du savoir ; la haute – le regard sur le *mystère* de la vie. Dans l'Histoire, un seul personnage les possédait, toutes, – Einstein.

La profondeur calculée n'existe que chez les scientifiques ; chez les philosophes, elle ne peut être qu'intuitive, et toutes leurs prétentions à la rigueur philosophique – expression impossible - sont ridicules.

La perception du réel débouche sur la conception de l'idéel (sauf en mathématique, où l'idéel précède le réel) ; les concepts se trouvent déjà du côté de la représentation, qui est le fond de tout savoir ; la représentation et la connaissance se trouvent, donc, dans le même camp. Mais tous les philosophes confondent la représentation avec la perception et la séparent du savoir.

Partout où l'on *peut*, on enfante d'un arbre – spirituel, scientifique, poétique. La *volonté*, intelligente ou créatrice, arrive au même résultat : *Il y a des fleurs partout pour qui veut bien les voir* - Matisse.

Il fallut attendre la maturité de la cognitique, de l'Intelligence Artificielle, de la linguistique, pour qu'on cesse de voir dans la représentation un ramassis d'apparences et de sensations, et d'en faire une

épistémologie appliquée rigoureuse, un support de tout langage, complétant la grammaire de celui-ci.

Le concept de *vache* n'est nullement moins abstrait que celui d'une *algèbre de Lie*. Et peu importe que la vision, le toucher et l'usage précédèrent le premier, et que le second soit un cas particulier d'une algèbre sur un corps, cas invisible, intouchable, inutilisable en dehors de la mathématique.

La branche mathématique, que je pratiquai, et qui déclenche le mieux l'imagination et l'enchantement, c'est l'algèbre, puisqu'elle se libère de l'intuition spatio-temporelle. *Ce que l'algèbre exige le plus, ce sont l'esprit et l'enthousiasme* - F.Schlegel - *Die Algebra erfordert am meisten Witz und Enthusiasmus*.

Dans son travail de synthèse, l'homme dispose de son libre arbitre, pour préparer les futurs accès aux objets représentés ; dans l'analyse, l'homme-interprète est esclave de la logique et d'une représentation, héritée ou bâclée ad hoc. Mais, dans les deux cas, l'accès reste une notion-clé. Et Cioran, bien que par hasard, dit une chose admirable : *Je ne pense que par accès* !

Associer la philosophie avec la rigueur de ses analyses est puéril, puisqu'en plomberie ou en astrologie l'analyse n'est pas moins présente ni plus bancale qu'en philosophie.

Qu'est-ce qui me pousse à écrire ? - la musique ! - l'*harmonie* de la matière et la *mélodie* de la vie, réveillent tantôt mon esprit scientifique, tantôt mon âme poétique. Tant de choses ont été déjà dites la-dessus ; c'est pourquoi mon outil initial, même s'il n'est pas le plus créateur, ce sont les contraintes, me protégeant de la banalité et du plagiat.

Les plus rigoureuses théories scientifiques ne peuvent s'appuyer que sur les apparences, car les matières minérale, végétale ou animale contiennent d'infinis mystères qu'il s'agit d'élucider, sans l'espoir d'en toucher le fond. Les dénonciations des apparences comme sources d'erreurs ne peuvent être que sottises. Les seuls objets se passant d'apparences sont des objets mathématiques.

Toute représentation (conceptuelle) relève d'un sujet (une personne, une communauté consensuelle) ; cette dépendance est reflétée par la *volonté* schopenhauerienne. Mais à sa dyade manquent deux éléments – une méta-logique (assurant que la représentation, pour le même sujet, est non-contradictoire) et un langage (se plaquant sur la représentation). Quant au contenu d'une représentation, Schopenhauer, comme, avant lui, Aristote et Kant, reste dans le flou de la vague causalité, qui est une relation protéiforme et banale, sans rien d'universel. Quelles connaissances représente-t-on ? - les structurelles (classes/éléments, réseaux sémantiques, scènes d'acteurs), les descriptives (attributs, propriétés de concepts, dont des aspects langagiers, lexicaux et syntaxiques), les comportementales (règles déductives et événementielles, scénarios). C'est la démarche de l'IA symbolique.

L'intelligence s'éprouve dans les deux sphères – la représentation et l'interprétation. Dans les deux cas, on a à faire aux outils et aux usages d'outils. Les outils se valident par la logique ; c'est l'humanité entière qui en est porteuse ; les comprendre relève de l'intelligence commune, et leur usage (ou leur choix) - de l'intelligence individuelle, la seule où l'âme rejoint l'esprit. Dans la représentation, l'intelligence individuelle consiste à deviner les futures interrogations ; et dans l'interprétation – à reconstruire les commencements représentatifs. Elle consiste donc dans l'harmonie des passages d'une sphère à l'autre.

L'immanence dit que l'harmonie du monde est dans la réalité même et non pas dans des représentations abstraites. Mais cette harmonie, en remontant aux causes ultimes, étant incompréhensible pour un esprit logique, on est amené à reconnaître l'identité concrète entre transcendance et immanence.

Toute la *métaphysique* est une immense fumisterie. La définition kantienne : *La métaphysique est une science des lois de la raison humaine pure et donc subjective* - *Die Metaphysik ist eine Wissenschaft von den Gesetzen der reinen menschlichen Vernunft und also subjektiv* - est la plus éloquente : la science *subjective* n'existe pas, aucune *loi* de la raison pure (à ne pas confondre avec la logique) ne fut jamais formulée. Pour ne pas rejeter ce beau terme, je lui donnerais le sens de *l'art des commencements* (ce qui vaut mieux que les *principes*).

Comme dans toute démarche littéraire, la philosophie est un viatique, dans lequel doivent s'entendre et coopérer l'homme et l'auteur, c'est-à-dire une voix de noblesse et un style d'intelligence. La noblesse philosophique se réduit à une forme de confessions, dont les versants les plus éloquents sont la honte et la tragédie, avec un dénominateur commun appelé consolation. L'intelligence philosophique commence par la reconnaissance qu'entre le langage et la réalité il existe une sphère de l'esprit, réceptrice de nos originalités, de nos idées, de nos savoirs, de nos imaginations ; cette sphère n'est ni langagière ni réelle, elle s'appelle représentation, grâce à laquelle sont possibles aussi bien la science que la poésie.

La nature : les sciences appliquées s'occupent de ses problèmes ; la philosophie devrait ne s'intéresser qu'à ses mystères. Dans les sciences, la mathématique sert de fondement ontologique explicite, et en philosophie – implicite.

La science : formuler une vaste question, à laquelle on cherche des réponses rigoureuses et leurs interprétations. La philosophie (comme tout art) : formuler une haute réponse, pour laquelle on cherche des questions élégantes, s'appuyant sur une représentation profonde. Tôt ou tard, la première tâche sera prise en charge par des robots ; l'art est en train de dégénérer à cause du dépérissement des âmes ; il reste la philosophie, car son outil, l'esprit, a une bonne mémoire, capable de ressusciter l'âme et de redevenir ainsi un art à part entière. L'universalité de la recherche de solutions sera remplacée par la particularité de la recherche de mystères.

La vraie mathématique, la mathématique ontologique, commence par l'imagination d'objets et de leurs relations, imagination nullement dictée par des besoins en provenance de la réalité. Pour faire des ponts ou calculer les orbites des fusées – nul besoin de cette mathématique.

Le *rien* existe en tant qu'un ensemble vide ; le *quelque chose* existe en tant qu'une variable de la formule logique, à laquelle se réduit tout discours. L'existence logico-mathématique ou l'existence logico-langagière. Démocrite le pressentait.

À sa naissance, l'Intelligence Artificielle s'appelait Épistémologie Appliquée et se consacrait à deux tâches – représentation (l'ontologie) et interprétation (la logique, le langage) des connaissances. Il fallait être, à la fois, philosophe, cogniticien, linguiste, logicien, informaticien, pour exercer ce métier. Aujourd'hui, une immense et mécanique fumisterie autour des misérables réseaux de neurones usurpa ce champ humaniste, avec seuls informaticiens ignares qui l'occupèrent. Aucun rapport ni avec l'intelligence abductive (les *pourquoi* et les *comment*) ni avec la langue naturelle – un calcul sauvage, avec des *big data*, se réduisant à la reconnaissance des formes.

Avec les progrès de l'Intelligence Artificielle, la notion d'esprit (*res cogitans*), opposée à la matière inerte (*res extensa*), doit être scindée en deux : les vivants et les robots. Est vivant non seulement ce qui dispose de la liberté, c'est-à-dire de la faculté de s'écarter, dans son comportement, des lois physiques, mais, en plus, de ne pas suivre une démarche, découlant de l'application d'un modèle comportemental, conçu par un cogniticien et implémenté dans la mémoire. Cet ajout définit un robot. Celui-ci finira par simuler nos sens et nos sensations, par pratiquer l'apprentissage, par générer des choix aléatoires, par maîtriser les langues naturelles. La différence avec le vivant consistera en la demeure du *pourquoi* comportemental : la chair sensible ou les circuits intelligibles.

J'ai lu les définitions de l'intelligence, formulées par des mathématiciens, cogniticiens, philosophes, linguistes, et je constate que c'est un poète qui les surclasse, tous, – le grand Valéry ! Lui qui n'appartint à aucune de ces castes, mais dont l'intuition multipolaire dépasse en justesse les savoirs étriqués des professionnels.

C'est par le regard sur la vie ou sur le rêve que se prouve la plus estimable des intelligences, celle de la hauteur et de l'enthousiasme. Et c'est ainsi qu'on découvre l'un des contrastes les plus saisissants des temps modernes – l'insondable profondeur de la science et l'immense platitude des scientifiques.

J'apprécie l'intuition de Valéry pour juger du savoir, du langage, de l'intelligence ; mais quand je lis, que pour lui *la mathématique est la science de l'arbitraire*, je vois qu'il n'y comprend rien. Il y a des lois implicites, en mathématique, qui encouragent l'élégance et le laconisme des preuves d'une nouvelle assertion. Il est rare qu'on améliore la première version de preuve, mais c'est toujours au profit de ces deux critères qui excluent,

presque complètement, l'arbitraire. Même la création de nouveaux objets, en mathématique, bannit l'arbitraire ; c'est pourquoi la mathématique est la vraie ontologie pour tout cerveau rationnel. L'arbitraire des représentations est propre à toutes les sciences, sauf la mathématique.

L'opération langagière de donation de sens et l'opération mathématique de démonstration d'une assertion se ressemblent ; appliqué à ces deux domaines, le terme métaphorique d'*arbre* correspondrait aux structures infiniment plus complexes (avec des relations logiques, ensemblistes, combinatoires etc.). La formule abstraite commune, pour la formulation d'un problème, serait : A1 = A2, où l'opérateur '=' s'appellerait *unification* (généralisation de l'égalité et de l'identité) et A1, A2 seraient références des objets et des relations (références qu'on appellerait, par convention, - arbres). La représentation (base de faits ou de connaissances) servirait de support factuel de l'unification. C'est trivial, mais didactiquement utile.

La réflexion philosophique peut être atemporelle ou atopique, se focaliser sur l'être ou donner un sens au devenir, chercher l'universel ou exprimer le particulier, partir de la pensée ou tendre vers le rêve. La première attitude nous fait pencher sur l'immobile, sur l'abstraction, sur le langage ; la seconde – sur les commencements, sur l'énigme du passé et du présent, sur l'extinction de nos élans, sur la tragédie et la consolation.

Penser a trois domaines d'application et de définition : représenter, interroger, interpréter – la création conceptuelle, l'imagination langagière, la démonstration logique.

La science développe avec des yeux universels, l'art enveloppe avec un regard particulier. Mais la grande mathématique est présente dans les

deux, explicitement ou implicitement. *Tout dispositif poétique repose sur un fait mathématique enveloppé* - Valéry.

En le développant on banalise le fond ; en enveloppant de caresses la forme on l'élève. *Rien du fond n'a la suprématie* - Valéry. L'esprit géométrique ou l'esprit de finesse.

L'intelligence peut se passer du savoir ; l'esprit peut se passer de l'intelligence. L'esprit se reconnaît une fois que, dans un discours, on a éliminé les faits perçus et la logique conçue, ce patrimoine commun. L'arbitraire d'une représentation profonde et la liberté d'une haute interprétation – voilà ce qu'est l'esprit dans sa demeure, la verticalité.

Toute représentation, qu'elle soit savante ou rudimentaire, est composée de concepts ; ils sont soumis à la logique chez le scientifique ; ils ne sont que des matériaux de verbiage chez les discursifs – romanciers (madeleines ou boîtes d'allumettes) ou philosophes académiques (vérités ou connaissances) ; chez le plouc, ils sont indiscernables des mots. Le poète leur assigne le rôle d'un fond auxiliaire (un mythe que chacun reconstitue à sa guise), pour mieux ressortir une forme verbale – la pesanteur au service de la grâce.

Pour toute catégorie philosophique, il est toujours possible de remonter – ou de les inventer – aux espèces plus générales (c'est le phénomène *implexe* valéryen). Il n'y a donc pas de catégories premières comme il y a des nombres premiers en arithmétique.

La science est la profondeur des représentations, la hauteur des hypothèses, bâties ci-dessus, et l'étendue des liaisons logiques entre ses objets. L'Histoire a beau échafauder des représentations imposantes, formuler des hypothèses grandioses – elle est incapable, par définition, à

élaborer des suites logiques crédibles entre ses événements, un amas de hasards imprévisibles. À part la curiosité, elle ne peut réveiller aucune prémonition des faits à venir.

Puisque la réalité figure dans toute définition de représentations ou de langages, il faut en donner l'esquisse d'une (pseudo-)définition.
1. Cette définition est formulée par un Terrien du XXI-me siècle ; il l'appuie sur son bagage intellectuel, constitué par les phénomènes externes perçus et les noumènes internes conçus.
2. Ce Terrien se trouve sur la planète Terre, faisant partie du système Solaire, l'un des cent milliards de systèmes de la galaxie Voie Lactée, celle-ci figurant parmi les cent milliards d'autres galaxies.
3. Ces agglomérats de matière sont constitués à partir des mêmes éléments, énumérés par la table de Mendeleïev ; les particules élémentaires communes existent depuis des millions d'années, mais à l'origine de l'Univers la matière fut organisée autrement.
4. La vie dans l'Univers, fort probablement, n'existe que sur notre planète dans les domaines végétal, animal et humain. La liberté se manifeste dans les deux derniers (en dehors de notre planète règne la nécessité minérale), et l'esprit (attaché mystérieusement au corps et possédant la conscience et la créativité) est propre à l'homme.
5. En résumé, l'Univers, qui est un autre nom de la réalité, est constitué de la matière et des esprits – une banalité proclamée depuis l'Antiquité.
6. La matière est soumise au mouvement ; les étapes successives s'associent au Temps irréversible qui traverse l'Espace contenant la matière. Les esprits étant incorporés dans la matière vivante, ils accompagnent leurs corps dans leur dissolution et s'éteignent.
7. Il est certain qu'un jour toutes les étoiles s'éteindront, les esprits disparaîtront et une matière en décomposition remplira la nuit totale d'un Univers mort.

8. En retournant sur notre planète, nous y voyons quatre mondes : le minéral, le végétal, l'animal, l'humain. La minéralogie, la botanique, la zoologie s'occupent des trois premiers. Le domaine humain se décompose en quatre mondes : le social, le technique, le scientifique, l'artistique ; c'est la seule réalité dont s'occupe la philosophie.
9. À part la réalité, notre existence ne connaît qu'un seul autre objet de réflexion – le rêve. Ce domaine n'est pas éphémère à cause de deux sources d'étonnement, d'admiration et d'enthousiasme : le fait indéniable que le Créateur (de l'Univers ou de la vie ?) ait mis en nous trois sens merveilleux – le Vrai, le Bien, le Beau, et le besoin de créativité que tout homme évolué éprouve.

La vision intuitive de la réalité est largement consensuelle ; tout homme veut ramener cette vision aux connaissances individuelles, dont les entités élémentaires s'appelleraient concepts.
1. L'organisation (structurelle, descriptive, comportementale) de ces concepts constitue une représentation.
2. Un concept (dans une représentation) est un reflet incomplet des choses en soi (en réalité).
3. Cette démarche, intuitive aussi bien chez les concierges que chez les scientifiques, devint opératoire chez les cogniticiens (fondateurs de l'Intelligence Artificielle) : on y imite le comportement humain à travers la représentation et l'interprétation des connaissances.
4. Aucun philosophe n'accéda à ce sens de la représentation. Les tableaux catégoriels d'Aristote et de Kant amorçaient une bonne direction, mais leurs adeptes y virent une objectivité tandis qu'une subjectivité évidente est à leur origine.
5. Un malentendu, déplorable mais partagé par presque tous les philosophes, voit dans le langage le traducteur des connaissances, tandis

que la couche langagière ne fais que se superposer à la couche représentationnelle, la seule porteuse du savoir.

6. Deux activités - l'acquisition des connaissances (complétant la représentation) et leur interprétation (par l'intermédiaire du langage) – mettent en évidence le rôle capital de la logique : elle assure la cohérence de la représentation et elle fait partie intégrante de toute langue naturelle.

Aucun philosophe n'est capable de définir ce qu'est le savoir ; pourtant de vagues et volumineux traités académiques débordent d'évocations irresponsables à son sujet.

1. Il y a trois types de connaissances – les pragmatiques (des faits dogmatiques, proclamés vrais, sans preuve), les mathématiques (des faits abstraits, hors la réalité et prouvés à partir d'un système axiomatique non-contradictoire), les scientifiques (des faits concrets, confirmés par l'expérience réelle).

2. Puisque dans l'acceptation de faits rigoureux la réalité est le domaine de confirmation définitive, dans ce qui suit on n'évoquera plus ni les connaissances pragmatiques ni les connaissances mathématiques. Les premières relèvent d'un dogmatisme irresponsable, fondé sur la croyance ; les secondes partent d'un stricte sophisme, s'appuyant sur l'intuition du nombre.

3. Toutes les sciences se fondent sur des représentations conceptuelles. Mais il serait exagéré de dire que *la connaissance est la représentation* (Valéry). Toute représentation est finie, tandis que les connaissances, déductibles à partir des représentations, sont infinies. C'est pourquoi il serait plus précis de parler, comme en Intelligence Artificielle, de *Bases* de Connaissances.

4. Il est impossible d'énumérer toutes les connaissances découlant de la Base, mais elles résultent de deux mécanismes : le langage, dans lequel on

formule des hypothèses, et le démonstrateur logique, convertissant les phrases langagières en formules logiques.
5. Donc, le fournisseur de connaissances est le raisonnement hypothético-déductif, s'appuyant sur la véracité/fausseté prouvée des hypothèses.

Ni les philosophes ni les linguistes ne sont capables de désigner précisément la place du langage dans nos discours.
1. Les linguistes n'ont qu'une vision interne du langage, se limitant à en formaliser la grammaire (la phonétique, l'alphabet, la morphologie, le lexique, la syntaxe).
2. Les philosophes voient dans le langage l'émetteur et le récepteur des connaissances. Or ces fonctions relèvent de la représentation.
3. L'usage forme les concepts ; pour les besoins de communication, on attache aux concepts (des tournures) des mots.
4. Le sens d'un discours se réduit aux réseaux de concepts ; les sens des mots résultent de l'examen des concepts auxquels ces mots s'attachent. *Le* sens du mot n'existe pas.
5. Toute phrase peut être convertie en formule logique, et la logique (du premier ordre) fait partie de toutes les langues (y compris des langues indo-européennes). Le sens d'une phrase résulte des substitutions des mots de la formule logique par des concepts.
6. La logique, à l'intérieur d'une langue, est enrichie par des idiomes et des tropes, dont la modélisation peut faire partie de la représentation sous-jacente. Même le style peut être pris en compte par la représentation.
7. L'ambigüité ou la polysémie des mots est un phénomène modélisable dans des représentations rigoureuses.
8. Dans l'interprétation d'un discours, le cadre social ou psychologique du locuteur peut livrer certaines contraintes, réduisant le domaine du conflit.

Dans la philosophie académique, la palme du bavardage irresponsable appartient, sans doute, à la notion de *vérité*.

1. Seuls les cogniticiens (avec des connaissances suffisantes en logique et en linguistique) ont le droit d'en donner des définitions.

2. Chez les professeurs de philosophie, le seul cas d'un usage tolérable remonte à la notion antique d'*adaequatio*. Il s'agit d'un rapport satisfaisant entre l'état de notre représentation et la réalité modélisée. Le terme adéquat serait – *satisfaction*, bien que sa valeur diffère énormément chez un concierge ou chez un scientifique. En aucun cas, cette satisfaction ne peut être formalisée.

3. Pour aborder le sens de la vérité, la première interrogation à soulever est – vérité *de quoi* ? La vérité n'est pas un objet (à découvrir, à fabriquer, à dissimuler), mais une propriété d'une affirmation (ou d'une assertion, d'une hypothèse, d'un discours).

4. En dehors d'un langage (ou, dans les cas les plus rigoureux, – d'une logique), parler de vérité n'a aucun sens (sauf avec un glissement sémantique vers l'éthique ou la poésie).

5. La vérité surgit, suite au travail de preuve, appliqué à un discours par un interprète (démonstrateur). L'entité élémentaire d'un discours langagier est la phrase.

6. Pour traiter une phrase, l'interprète doit avoir accès : à la représentation du domaine réel, dans lequel il est plongé ; au vocabulaire langagier associé à la représentation ; à la grammaire de la langue naturelle utilisée.

7. Grâce à ces connaissances, l'interprète, par un jeu de substitutions de mots et de tournures de mots par des concepts, convertit la phrase en une formule logique, ne contenant que des concepts de la représentation. Tout homme effectue ce travail, même sans savoir le formuler dans les termes ci-dessus.

8. Cette formule logique contient : des références d'objets et de relations

entre objets (y compris par des variables) ; des qualificatifs d'objets ; des négations (syntaxiques ou sémantiques).
9. L'interprète, successivement, accède aux objets de représentation référencés. Tout échec (tenant compte d'éventuelles négations non-respectées) provoque l'arrêt immédiat de la démonstration, signifiant que la phrase en question est définitivement fausse.
10. Aucun sens ne peut être attaché à la phrase fausse. La raison de sa fausseté est dans l'échec d'accès aux objets référencés (ou l'accès réussi mais nié par une négation).
11. Le succès d'accès aux objets de la phrase peut être multiple (plusieurs solutions possibles). À chaque succès particulier correspond un réseau des objets liés – c'est le *sens* de la phrase *vraie*.

En mathématique on retrouve les notions, réelles mais vagues, d'espace-temps métamorphosées en concepts rigoureux : les espaces de dimension arbitraire (jusqu'à l'infini) et l'ordre et la grandeur unidimensionnels (ou bidimensionnels, si l'on ajoute l'imaginaire au réel).

Si fort, et même exceptionnel, dans sa vision du langage, du soi, de l'affectivité, Valéry est si impuissant, dans son incompréhension totale de la philosophie et de la mathématique. Là, surpassant les *docti*, et ici, se plaçant, hélas, parmi les *indocti*.

Dans un système de représentation des connaissances, à visées philosophiques, la *notion* d'ensemble et de ses éléments est une projection du *concept* correspondant mathématique, et cette notion y est centrale. L'ensemble porte l'essence, les éléments s'individualisent par leur existence. Les propriétés non-contradictoires de l'ensemble constituent son essence ; dans l'élément, ces propriétés prennent des valeurs légales qui résument son existence. C'est un abus de langage que de parler d'essence

de l'élément ou d'existence de l'ensemble. L'essence est figée, l'existence est évolutive.

Le fond de toute représentation est constitué de faits, câblés ou déductibles. C'est la domination du second type qui est signe d'une intelligence ou d'une compétence – peu de faits gratuits.

Tout créateur est porté à la philosophie, c'est-à-dire à remplir tous les horizons de l'intelligible, aussi bien à l'intérieur de son métier que les horizons communs des hommes. La mathématique et la musique (et peut-être aussi la religion) touchent tous les périmètres et rendent faibles ou superflus les efforts au-delà du cercle de leurs compétences, d'où la nullité philosophique des génies mathématique ou musical. Pour être bon philosophe, il faut être porteur d'immenses lacunes - des tragédies, des angoisses et des hontes.

Le raisonnement mathématique relève du calcul et non pas de la pensée ; l'intelligence artificielle rendra inutile le métier de mathématicien. La pensée est plus près de l'art, surtout de la poésie, que de la science : *Le caractère poétique de la pensée* - Heidegger - *Dichtungscharakter des Denkens*.

La mathématique absolutise (vers la profondeur) l'intelligible ; la musique relativise (vers la hauteur) le sensible. La philosophie aurait dû être métaphore de leur rapprochement.

Deux sortes de concepts sont manipulées par les créateurs : l'immobile (l'Être) et le mobile (le Devenir), ce qui trace une vague frontière entre deux clans – les platoniciens (Heidegger) ou les héraclitéens (Nietzsche), la géométrie ou la musique. *La mathématique assiste l'âme dans sa conversion du Devenir vers l'authentique Être* - Platon. Les plus belles

idées s'exprimant mieux par le Devenir (le *style*), Héraclite se réconcilie avec Platon.

L'intelligence, aussi bien scientifique que poétique, s'attarde sur les espèces plus que sur les genres, sur les ensembles plus que sur les éléments. C'est pourquoi les empiristes, utilitaristes, pragmatistes, existentialistes sont irrévocablement bêtes. L'existence, rationnelle et vitale, découle de l'essence ; l'inexistant rêvé est affaire de la poésie (qui se doit d'être un peu bête) ou de la solitude (qui fuit la raison grégaire).

La science – domination du représentatif ; la poésie – domination du formel ; la philosophie – équilibre entre les deux.

L'écroulement de l'Intelligence Artificielle symbolique, dans les années 90 du siècle dernier, est dû au conflit intellectuel entre les philosophes (focalisés sur la représentation) et les logiciens (misant sur l'interprétation). Les premiers manquaient de rigueur et les seconds – de profondeur. La réconciliation et l'essor, au XXI-me siècle, sont venus grâce à la conscience du rôle que joue la communication en langage naturel : les philosophes ont compris que la logique fait partie de tout langage naturel, et les logiciens ont compris que le langage naturel n'est qu'une projection de son vocabulaire et de sa grammaire sur des concepts bien structurés. Curieusement, cette entente fut réalisée par des informaticiens (avec leurs *big data*), qui nagent et en philosophie et en logique…

Les admirables *réponses* de ChatGPT et DeepSeek reposent sur une démarche bassement mécanique, qu'il est impossible d'associer à une vraie intelligence. Cette démarche consiste à : 1. accéder, sur l'Internet, aux archives électroniques de textes technico-scientifiques, dans toutes les langues principales, et les parcourir 2. s'appuyer sur un modèle méta-linguistique (qui ne dépend pas d'une langue particulière), permettant de

fixer des relations de *proximité* entre entités langagières (mots ou syntagmes) 3. classifier la relation de proximité en différentes structures pseudo-sémantiques et les mémoriser 4. appliquer le même modèle méta-linguistique à l'interprétation de requêtes, y reconnaître les mêmes types de proximité que ceux qui avaient été pré-mémorisés, en constituer un réseau 5. appliquer un modèle de génération de phrases en langue naturelle, en confrontant le réseau de la requête au réseau neuronal pré-mémorisé. C'est la domination du *quoi* sur les *qui, pourquoi, comment, où, quand*. Des calculs bruts, sans aucun raisonnement formel. Mais aucun système d'intelligence artificielle ne peut, pour le moment, rivaliser avec eux en qualité des *résultats* et en nombre de domaines modélisés. Ces résultats sont satisfaisants dans plus de 90% de questions posées.

En mathématique, contrairement aux autres sciences, on ne modélise pas les *choses* en soi, en créant des *objets* d'étude ; ceux-ci y sont identiques à celles-là. La mathématique est une rationalité objective, mais il se trouve que les rationalités subjectives, aussi bien dans la matière que dans les esprits, s'y plient, ce qui fait de la mathématique une véritable ontologie de l'Univers. C'est dans l'irrationnel – l'art ou l'émotion, l'âme ou le cœur – que l'homme se dégage de la nécessité et proclame sa liberté.

Tout homme, émerveillé par la vie (aussi bien organique que sentimentale) et qui veut en exprimer ses émotions ou ses réflexions, devient une espèce de philosophe. Le mathématicien et le musicien, absorbés par ce qui est au-delà de la vie, sont de piètres philosophes.

On a beau admirer la profonde épistémologie des systèmes d'une vraie Intelligence Artificielle : le graphe de la relation espèce/genre, le réseau sémantique, la fusion de bases des connaissances, la logique (y compris la négation), la communication en langue naturelle, la gestion de la synonymie, l'attention aux tropes, métonymies, le noyau cognitif universel,

indépendant des langues particulières, le concept de workflow, la différenciation entre assertions, hypothèses, suggestions. Ce ne sont que d'élégants outils, pour que les humains constituent leurs propres bases de connaissances ! Quant aux résultats, les misérables réseaux neuronaux, qui ne manipulent que les entités lexicales et une seule relation entre elles, la *proximité*, ils surclassent, aujourd'hui, tout ce que ces outils d'IA offrent, potentiellement. La croyance statistique de masses écrase le savoir scientifique de race.

Les connaissances, constituant une représentation, sont de trois genres : structurelles (syntaxiques, sémantiques ou pragmatiques), descriptives (attributs et propriétés), comportementales (règles déductives et événementielles). Les deux derniers s'attachent au premier. Les relations, formant les structures, peuvent être unaires, binaires ou n-aires : 1. l'objet O existe, 2. il existe la relation R entre les objets O1 et O2, 3. les objets O1, O2, …,On, en tant qu'acteurs (agents), constituent la scène Sci, pour le scénario Sco. La future IA aura ce format. Les big data, réseaux de neurones et les modèles du langage ne s'appuient que sur la statistique et la vague notion de proximité constatée, sans le raisonnement abductif (les *qui, quoi, pourquoi, comment, où, quand*), contenu dans la future IA.

Il n'y a, pratiquement, que des professionnels, auteurs, sur la Toile, des articles mathématiques ; en revanche, on y trouve beaucoup de parties d'échecs, joués par des joueurs médiocres. Cette évidence explique pourquoi l'IA statistique est si forte en mathématique et nulle aux échecs. La philosophie est un cas intermédiaire : l'IA neuronale dépasse tous les professeurs en résumés de toutes les écoles académiques, mais sa créativité et ses audaces sont lamentables.

Jadis, le philosophe et le scientifique avançaient, main dans la main. Le premier comprenait Euclide, Pythagore, Ptolémée, Copernic. Le

décalage irrécupérable naquit avec Newton et Leibniz, avec une démétaphorisation de l'infini. Le philosophe ahuri se mit à balbutier ses contreparties sur l'absolu, l'éternité, la vérité – le scientifique ricana, mais resta incapable de produire, lui-même, un discours philosophique, pourtant indispensable. Aujourd'hui, les lamentables critiques de l'IA, par des professeurs de philosophie, montrent un gouffre, jamais aussi insondable, entre la réflexion et la technique. Personne n'y gagne, tous y perdent.

Toute représentation se réfère à la réalité, c'est-à-dire à la matière (les lois universelles, les espèces minérales, végétales, animales, humaines, les sciences appliquées) ou à l'esprit (l'éthique, l'esthétique, les rêves, la mathématique).

C'est la mathématique qui illustre clairement les trois sortes d'intelligence : la définition d'objets intéressants (l'art des commencements), la formulation d'hypothèses sur les propriétés de ces objets (l'imagination des finalités), la démonstration d'hypothèses (la science des parcours logiques). Ce qui est clair, aujourd'hui, c'est que la meilleure maîtrise des deux dernières tâches passera bientôt à la machine, ce qui justifie le goût des commencements chez les meilleures têtes littéraires. Commencer par le commencement signifie deux choses : que le commencement n'est qu'à toi et que les parcours et les finalités sont affaire des manœuvres.

Différence entre pensée naissante et pensée née (la liberté a la même destinée). La seconde, la figée, s'exprime dans le langage de la logique et se confirme par la méthode mathématique ; la beauté n'y est qu'intellectuelle et la langue naturelle n'y apporte rien. La première est un effet, souvent inattendu, qu'une enveloppe langagière, la forme qu'on donne à ses états d'âme, laisse apparaître en tant que le contenu, le fond, d'un esprit indicible. La seconde sonde, en profondeur, l'œuvre du

Créateur ; la première tente, en hauteur, d'exprimer la créativité humaine. Les appareils de mesurage, pour la seconde ; la fontaine d'âme ou l'éponge d'esprit, le regard ou l'écoute, pour la première.

Le nombre et ses relations, ainsi que leurs propriétés, furent généralisés en tant de concepts abstraits et gardant le même degré d'harmonie, d'élégance et d'émerveillement que tout artiste devrait s'imprégner de ce seul savoir universel, même n'allant pas plus loin que l'arithmétique ou la géométrie.

Notre vision intuitive de la forme du monde (l'espace/temps) est omniprésente en mathématique ; en revanche – aucune trace de son contenu (la matière minérale ou le vivant végétal, animal ou humain).

La poésie est un va-et-vient entre la réalité et le rêve ; la mathématique les ignore, mais, miraculeusement, la réalité et le rêve se soumettent à elle.

Hegel : *Dem Ziele der Philosophie ihren Namen der Liebe zum Wissen ablegen zu können und wirklich das Wissen zu sein* - *Effacer ce nom d'amour de savoir, collé au but de la philosophie, pour y inscrire un savoir réel*. Que tu appelleras savoir absolu, où l'on chercherait en vain du savoir ou de l'absolu (comme dans la *Science de la Logique* - qui aurait dû s'intituler *Logos et Épistémè – Discours et Savoir – Von der Vernunft zum Verstand* - on ne trouve ni science ni logique). La philosophie n'a que deux buts : la consolation du mortel, et la démarcation de valeurs entre la réalité, le langage et la représentation. Le savoir est affaire des experts ; le philosophe n'a besoin que d'intelligence et de talent.

Novalis : *Jede Wissenschaft, Philosophie geworden, wird Poesie* - *Toute science devient poésie, une fois devenue philosophie*. Et toute philosophie

perd sa poésie substantielle en aspirant à devenir science formelle. La philosophie – l'art de voir au-delà des mots ; la poésie – l'art de traduire le regard en mots.

Schopenhauer : *Daß die niedrigste aller Tätigkeiten die arithmetische ist, wird dadurch belegt, daß sie die einzige ist, die auch durch eine Maschine ausgeführt werden kann. Danach bemesse man den mathematischen Tiefsinn* - *Que la plus basse des facultés est l'arithmétique, se confirme par le fait qu'elle soit la seule à être reproduite par la machine. Voilà la prétendue profondeur de la pensée mathématique*. Aucune matière, de versification à théologie, n'échappe plus à la machine, comme jadis à la plume. Il s'agit d'avoir une bonne hauteur de plume et de ne pas être terrorisé par la profondeur des porte-plumes. La mathématique a l'avantage de ne manipuler que des objets-fantômes, avec des outils divins.

Nietzsche : *Die Philosophie ist eine Kunst in ihren Zwecken und in ihrer Produktion. Aber das Mittel, die Darstellung in Begriffen, hat sie mit der Wissenschaft gemein* - *La philosophie est un art dans ses fins et sa production. Mais le moyen, la représentation en concepts, elle l'a en commun avec la science*. Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesses ; la science n'a aucun rapport avec la philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

Gide : *La science ne progresse qu'en remplaçant partout le pourquoi par le comment*. Le *quoi* inépuisable est chasse gardée de la philosophie, les *où* et *quand* imprévus - de l'art.

P.Claudel : *La faiblesse de la mathématique : elle manipule des entités abstraites et non pas réelles*. Mal t'en prit, toi, qui touchas à la plus grande des abstractions, Dieu ! Ne comprends-tu donc pas, que Dieu est ce principe, qui rend les abstractions possibles et étrangement cohérentes

avec la réalité ? Qu'on appellera réminiscences platoniciennes ou ressouvenirs cartésiens.

B.Russell : *Logic gives the method of research in philosophy, just as mathematics gives the method in physics* - *La logique donne une méthode de recherche à la philosophie, exactement comme la mathématique à la physique*. La mathématique est la seule représentation de la réalité à confirmation immédiate ; elle en est l'ontologie, son fond divin et sa forme humaine. La philosophie en est la forme poétique : traduire le bruit en musique. La logique y est pour peu, comme la grammaire - en poésie. Devant l'entrée de l'édifice philosophique, on devrait écrire : *interdit aux non-musiciens*.

B.Russell : *Mathematics possesses a beauty cold and austere, like that of a sculpture, sublimely pure, such as only the greatest art can show* - *La mathématique a cette beauté, froide et austère, telle une sculpture, d'une sublime pureté, que seul un grand art est capable de produire*. Pour animer ces Galatée, le cerveau doit déjà posséder de bons interprètes de mélodies et de bons prismes de couleurs.

B.Russell : *The sense of being more than Man is to be found in mathematics as surely as in poetry* - *La mathématique, avec autant de force que la poésie, donne la conscience d'être plus que l'homme*. C'est de ce côté-là que le surhomme aurait dû chercher son excellence ! L'intensité de l'harmonie extérieure rencontrant l'intensité de la conscience intérieure, dans le sentiment d'un grand retour du même : la recherche du vrai mathématique dans le réel coïncidant avec celle du beau poétique dans l'imaginaire.

Wittgenstein : *Die Philosophie läßt alles, wie es ist* - *La philosophie laisse toute chose comme elle est*. Fouiller les attributs des choses est, en

effet, le souci des sciences. Mais en manipuler des points d'attache, en les ramenant à l'homme, est une tâche philosophique. Tout attouchement est un événement avec onde de choc. Les structures et la logique se complètent merveilleusement : objectivité logique et structures anthropologiques.

L'art et la science, dans leurs racines et leurs aspirations vers le haut, sont chargés du doute, mais on ne les apprécie que pour la certitude de leurs fruits attirés vers le bas. Toute clarté, dans l'art, est de l'impuissance, de l'incapacité de s'ouvrir à d'autres langages ou d'atteindre une autre altitude, un arrêt au milieu de son temps.

La philosophie ne formula jamais rien de sérieux sur la logique ; en revanche, elle a son mot à dire sur la poésie, à commencer par reconnaître, que ses propres moyens, pour traiter ses seuls domaines légitimes - la consolation et le langage - ne peuvent être que de nature poétique. Et elle devrait faire taire la vieille antienne : *la Sorbonne n'a aucun droit sur le Parnasse - Sorbonnae nullum jus in Parnasso.*

Les sources du beau sont en nous, mais nos traductions n'étant pas en chaque occasion assez artistiques, devant le beau réussi des autres nous éprouvons l'envie de nous taire, d'arrêter notre discours sans grâce et, confus, de nous reconnaître, enfin, dans la production d'un autre. C'est, je crois, un sens possible du *le beau désespère* de Valéry. Un autre serait la sensation de chute de la trajectoire artistique : de la loi de l'être vers le hasard du devenir, à l'opposé de la science : du hasard de l'être vers la loi du devenir - le vrai rassure.

L'universalité et l'éternité se manifestent le mieux dans la poésie - qui l'a dit ? - un rimailleur en manque de lecteurs ? - non, le plus fort cerveau de tous les temps, paraît-il (*le maître de ceux qui savent* - Dante - *il maestro di color che sanno*, ce que d'autres contestent : *le pire des sophistes, exécrable*

jouet des mots - F.Bacon - *pessimus sophista, verborum vile ludibrium*) - Aristote ! Mais dès que le poète penche pour la preuve, au détriment de la musique, il devient aussi borné et impermanent que l'historien.

L'art de l'éternel est dans la musique, l'objet central d'une bonne philosophie, qui ne peut être que poétique : *Seul le philosophe est poète* - Nietzsche - *Nur der Philosoph ist Dichter*. Par un malentendu terminologique, pauvre Platon, cet authentique poète, n'entendant goutte à la mathématique, n'invitait à l'Académie que des géomètres, (ceux qui savent évaluer les choses terrestres). Lui, qui n'offrait aux hommes que des mythes, s'en prend à ses confrères : *Je mets au défi les passionnés de la poésie de montrer, qu'elle est non seulement réjouissante, mais aussi bénéfique à la vie humaine ordonnée* - Platon. Mais peut-être le chaos et le spleen sont les seuls éléments, dans lesquels la poésie ne se noie pas.

L'art devait sa floraison au mécénat des crapules. Confié aux très démocratiques marchands ou ministères, il dégringole au statut d'une brocante ou d'une science sociale. Les rupins s'en détournent - d'où la prospérité de la pseudo-littérature, issue du journalisme, cet enfant gâté des repus.

En philosophie, un maître doit être à l'aise dans la profondeur et dans la hauteur, dans le logos et dans le mythos, dans le rationnel et dans l'irrationnel. Dans la création, l'opposition principale est ailleurs : entre la grisaille et l'éclat, entre le bruit et la musique, entre l'indifférence et le bien.

La science : la nature comprise comme un hasard (le *Zufällig-Wirkliche* de Goethe) ; l'art : l'affabulation ressentie comme un destin.

L'art est ce qui *peut* être ; l'artiste - ce qui *veut* être ; la science - ce qui *doit* être ; la vie - ce qui *est*.

Dans les sciences, l'universel se forme dans la profondeur ; dans l'art, il choisit plus souvent la hauteur. *Chez certains poètes, l'universel est affaire de la hauteur intérieure* - G.Steiner - *In some poets, universality is a matter of intrinsic height*.

L'artiste sans intelligence, le scientifique sans horizon philosophique, le philosophe sans firmament poétique sont pitoyables. Mais le talent poétique n'a besoin d'aucun complément, pour être admiré.

L'art - produire des métaphores, une fois que je suis subjugué par un concept. Les piètres sciences, ce qui nous élargit et corrobore (l'art rétrécit et désespère !), c'est traduire en concepts les métaphores insaisissables. L'idole (verbe mental, représentation), le portrait (verbe intellectuel, propositions), l'état d'âme (verbe inspiré, discours). Il est de belles métaphores, devant lesquelles palissent les formules, les pinceaux et même les mots…

L'artiste, c'est la sensibilité plus l'imagination plus l'ironie. Il crée des vérités. Le scientifique cherche des vérités toutes prêtes. La plèbe accepte des vérités en fonction de ses besoins. La vérité d'artiste s'ouvre aux yeux sachant se fermer. La vérité scientifique se conquiert en se saisissant des vérités d'appoint, qui l'éclairent. Pour les vérités plébéiennes, on n'a besoin ni d'yeux ni de lumière.

Les *passages* entre la nature (réalité) et la liberté (jugement de valeur) : par le sacré, par le bien, par le beau, par le vrai. Le sacré est entièrement dans le conçu de mon âme, le bien - dans le perçu de mon cœur, le beau comme le vrai métaphorique sont des navettes entre le représenté et le réel. C'est pourquoi l'art et la science sont plus complets que la religion et l'éthique.

La différence entre l'art et la science : l'art *arrache*, à son contemplateur, des *oui* et des *non*, que la science *impose*. Mais les signes d'adhésion ou de rejet, en l'art, sont précédés d'interjections *ah*, *oh*, *eh*, sont suivis de prometteurs points de suspension et surtout, sont accompagnés de riches substitutions des variables implicites, profondes ou hautes.

La fleur et le fruit, dans la vie, ne se rencontrent jamais ; la science trace la voie de la fleur au fruit ; l'art, sur la voie du fruit, nous conduit à la fleur.

Le poète n'est pas enfant de l'harmonie, c'est l'harmonie qui naît du poète ! L'harmonie du scientifique a pour porteuse la perfection de la réalité, à laquelle il réussit à donner une interprétation ; l'harmonie du poète - l'appel de l'irréel, qu'il munit de musique.

Une contrainte de l'art : exclure le savoir réticent à la traduction libre en sentir ; une contrainte de la science : négliger le sentir, qui se traduit trop mot-à-mot en savoir.

Nos rapports avec la vie prennent forme en fonction des trois types de son interprétation : par le cerveau (la science), par les sens (l'instinct), par l'âme (l'art) - la comprendre, la subir, la jouer. La vie semble être un jeu, puisque seul l'art fait durer l'illusion d'une fidélité à la vie.

La science définit la nature d'une inconnue, qu'elle finit par affecter d'une valeur connue. Le poète fait l'inverse : *Le Poète devient le suprême Savant, car il arrive à l'inconnu* - Rimbaud.

Tout se réduit au nombre : le fond et la forme, l'intelligible et le sensible, ce qui doit être dit et ce qui doit rester indicible, la science et l'art :

L'art est interprète de l'indicible - Goethe - *Kunst ist eine Vermittlerin des Unaussprechlichen* - comme la science est interprète de l'intelligible pour le rendre lisible. *L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible* - Aristote.

La création scientifique produit des vérités et des lumières ; la création artistique – de la musique et des ombres. La prétention des philosophes de relever de la première catégorie (d'Aristote à Heidegger) est intenable ; la philosophie ne peut être que de l'art poétique.

Le langage du réel et un langage d'art renvoient aux objets incommensurables ; on ne copie jamais un objet réel, on ne peut copier que d'autres objets artificiels ; ces reproductions privent l'objet copié de statut d'objet d'art ; les métaphores meurent comme meurent les mots. Dans l'art, comme dans la science, on construit des chemins d'accès (artificiels) aux objets réels ; ces chemins sont l'origine des métaphores ; le regard, c'est un chemin d'accès au réel sans intermédiaires.

La mathématique part d'un but, dont la solution découle de l'harmonie et de l'élégance des définitions nouvelles, de ces contraintes initiatiques ; le commencement de la poésie et de la philosophie se trouve dans des contraintes, c'est à dire dans un sentiment ou dans un goût, pour lesquels un bon regard trouvera toujours des buts harmonieux et élégants. La maxime est un genre, qui cherche un compromis : elle n'est que définitions, mais ne véhicule que le sentiment et le goût.

Qu'on soit philosophe, scientifique ou artiste, la création est au-dessus de la volonté et de la connaissance ; l'artiste, qui le sent intuitivement, est toujours au-dessus des autres.

La maxime est au discours ce qu'un théorème mathématique est à son exposé aux ignares. Le sens de la métaphore distingue un bon poète et un

bon mathématicien. *Deux catégories d'hommes : ceux qui s'y connaissent en métaphores ou bien en formules* - Kleist - *Zwei Klassen Menschen : die sich auf eine Metapher und auf eine Formel verstehn* - un maximiste appartient aux deux.

Le soi connu et le soi inconnu forment nos frontières : le premier s'occupe de nos clôtures et le second - de nos ouvertures. Nos limites accessibles, critiques, sont dessinées par la science ; de ce côté-ci nous sommes clos. Mais tout le contenu de l'art est dans l'élan vers nos limites inaccessibles ; l'art est ce qui nous donne la sensation d'être Ouverts, puisque son élan naît aux sources même du beau, et ses limites sont hors de notre emprise et nous font rêver. *Une œuvre universelle : ayant montré les limites de ses lieu et époque, - montrer, sans limites, ce qui dépasse le lieu et l'époque* - Tsvétaeva - *Мировая вещь : предельно явив свой край и век - беспредельно являет всё, что не-край и не-век*.

Il faut reconnaître que l'artiste est aussi pitoyable dans ses tentatives de définir ce qu'est l'art, que le logicien - ce qu'est l'idée. Les philosophes sont légèrement plus pénétrants, quoique dans une mauvaise direction ; ils croient que l'esthétique apporte à l'œuvre d'art autant de lumière, que la logique - à la pensée (Heidegger) ; ils s'imaginent que cet apport est décisif, tandis qu'il est moins que furtif.

La poésie, comme l'arrière-plan de tout art et donc de l'âme, trouve dans la mathématique son homologue dans le domaine de l'esprit : la mathématique est la poésie des sciences.

Le poète, qui est chantre du déracinement, part d'un sentiment profond, pour en ériger l'image en hauteur ; le philosophe, qui doit être poète de l'enracinement, fait deux pas, en sens inverse, mais

complémentaires : de l'image au concept, et du concept à la réalité. Ce parcours est à l'opposé des scientifiques ou des techniciens.

On lit leurs Traités, estampillés par la Logique et non visités par la poésie, et à la fin on apprend, que *Il n'est permis de philosopher que poétiquement* - Wittgenstein - *Philosophie dürfte man eigentlich nur dichten*.

L'art : la transposition de ce qui se pense dans ce qui s'exprime ; la science, c'est presque le contraire : passage de ce qui s'observe à ce qui existe. D'après Platon, l'arithmétique doit *faciliter à l'âme sa conversion du devenir à l'être*.

La poésie ramène ses objets à la perception musicale, comme la philosophie – à la conception réelle ; la science n'y a aucune place. *Entre science et philosophie il y a quelque chose du rapport, que je vois entre musique et poésie* - Valéry – vous, qui voyiez dans la science un pouvoir et non pas un savoir, vous y déployez un regard d'artiste, au lieu d'employer les yeux de scientifique.

Surmonter les axes éthiques – bien-mal, ascension-déclin, force-faiblesse, fierté-humilité, acquiescement-négation, –, sur lesquels toutes valeurs sont *différentes*, en les *enveloppant* par un axe esthétique, qui réduit ces valeurs au *même* (ce qui traduit la volonté de puissance), - telle fut l'origine de la métaphore de l'éternel retour. Mais pauvre Nietzsche prit cette métaphore pour une pensée, qu'il chercha à *développer* par des chinoiseries lamentables autour des lois physiques ou des cycles, répétitions, anneaux.

Toute pensée est un accord entre la nécessité d'un fond et la liberté d'une forme, entre le cerveau et les ailes, entre la profondeur des yeux et la hauteur du regard. La philosophie étant un art et nullement une science,

Heidegger : *La parole du penseur est pauvre en images et sans attraits* - *Das Wort des Denkens ist bildarm und ohne Reiz* - y est étrangement unilatéral.

La philosophie n'est que de l'art. En plus, - de l'art poétique, où seule compte la musique. Quand est-ce qu'on verra le premier philosophe titulaire paraphraser ce musicien : *Il faut débarrasser la musique de tout appareil scientifique* ?

Décrire s'oppose à créer, la réalité – à la puissance : le scientifique décrit l'être, par son pouvoir d'interpréter ; l'artiste crée le devenir, par sa volonté de représenter.

Tous modifient et interprètent le monde, et si peu le chantent ou peignent. Les notes et les pinceaux sont plus rares que les formules ou les outils. Les hommes d'action ou les scientifiques *veulent* et *peuvent* rester dans l'objectivité ; le poète, et donc le philosophe, *doit* rester subjectif.

Les métaphores échouent à cause des rapprochements conceptuels trop vagues ; les pensées échouent du manque d'imagination verbale. *L'écrivain doit avoir la précision du poète et l'imagination du savant* - Nabokov - *A writer should have the precision of a poet and the imagination of a scientist*.

Dans tout travail créateur figureront des *cibles* ; pour le scientifique, elles seront *télos*, des buts-finalités, et pour l'artiste – *skopos*, des visées-regards.

Aucun rapport entre la science et la philosophie, puisque les meilleurs scientifiques sont nuls en philosophie, et les meilleurs philosophes sont nuls en sciences. Le seul, qui pourrait garder un équilibre métaphorique *entre* ces branches de la spiritualité, c'est l'artiste, surtout le

poète, puisque partout il cherchera de la musique – verbale, conceptuelle, éthique ou mystique. D'ailleurs, au lieu du *Logos* indéfinissable, on aurait dû parler de la musique, qui a un sens dans toute sphère de la conscience.

Dans l'art comme dans la science, le plaisir n'est pas le seul apport de la forme ; d'une manière charmante, inespérée, mystérieuse, même les pensées, provenant de la forme, finissent par dépasser, en profondeur comme en hauteur, celles qui sont dues au fond.

La nullité littéraire des musiciens et des mathématiciens s'explique par l'impossibilité de traduire la musique en autre chose que la danse ou d'interpréter la mathématique, en revenant au réel relatif et en sortant de l'idéel absolu. Danseur ou penseur, ces deux dons sont les seuls à faire de toi un écrivain. *J'aime la vie elle-même et non des au-delà quelconques ; je ne suis pas rêveur, je ne fouille pas mes états d'âme* - Prokofiev - *Я люблю самую жизнь, а не витания где-то, я не мечтатель, я не копаюсь в моих настроениях*.

Le scientifique approfondit le Vrai ; le moraliste rend plus vaste le Bien ; mais chez les meilleurs d'entre eux se manifeste la hauteur du Beau – ils se mettent au-delà du Vrai et du Bien, ils deviennent artistes.

Les temples du Beau s'érigent en hauteur ; mais lorsque ses idolâtres ont la chance ou le don d'atteindre la profondeur morale ou scientifique, ils sont tout étonnés et ravis de trouver du Beau et dans le Bien et dans le Vrai.

La littérature et la philosophie ont les mêmes exigences de forme – la virtuosité langagière – et de contenu – la consolation dans l'affaissement de nos rêves. Leur contraire, la science, codifie le langage et, dans la plupart des cas, elle est sans conscience morale.

La science rend de plus en plus intelligibles les problèmes du monde ; l'art, et donc la philosophie, devraient rendre encore plus inintelligibles les mystères du monde.

L'art fait verdoyer le rêve, pour se sauver de la sécheresse de la vie ; la science résume la vie dans un arbre, chargé d'inconnues vivantes. Quand on ignore la technique d'unification d'arbres, on s'horrifie pour rien : *L'art est l'arbre de la vie ; la science – l'arbre de la mort* - W.Blake - *Art is the Tree of Life, Science is the Tree of Death*.

Depuis que la science fit le tour complet de ses postulats initiaux et n'évolue que par l'inertie, le seul domaine intellectuel, où un commencement puisse compter plus que les chemins et les buts, reste l'art. Mais pour apprécier la hauteur des commencements il faut avoir maîtrisé la profondeur des finalités ou l'étendue des parcours de ses prédécesseurs.

L'âme est la maison de la verticalité – de la hauteur poétique à la profondeur philosophique. Nietzsche pensait l'avoir visitée, puisqu'il avait lu, à l'entrée, l'adresse – l'*Âme du monde*. Il l'a trouvée complètement vide, ce qui prouvait sa désertion par l'Habitant des Hauts Cieux, le Dieu. Et il proclama Celui-là – mort. Aujourd'hui, il n'y a plus d'âmes, puisque tout gît désormais dans la platitude, aussi bien le devoir du vouloir que le pouvoir du savoir. Il faut quitter la banalité du réel (les ruines) et se vouer à la créativité du rêve (rehaussée par le Créateur inventé).

Leibniz : *L'art est l'expression la plus haute de l'arithmétique intérieure*. La science est la compression de la haute beauté extérieure. De la rencontre entre le vrai et le beau naît le bien, l'objet de la philosophie. Leibniz avec d'Alembert furent peut-être les derniers véritables esprits universels, ceux qui savaient combiner l'analyse mathématique et la synthèse philosophique (Valéry les appelait *hommes des axes*) ; en général, *qui conçoit aisément les*

choses mathématiques n'est nullement propre à entendre les métaphysiques - Descartes.

Baudelaire : *Toute littérature, qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie, est une littérature homicide et suicide*. Les demi-frères s'entendent rarement (l'esprit volage fréquente la nécessité, la raison ou l'illusion - où commence la bâtardise ?). La science fait découvrir la beauté de tout ce qui conduit à l'homme ; la philosophie illumine la beauté de l'homme seul ; la littérature en sacre l'exil (ce siècle d'ennui ne s'intéresse qu'aux avortons : sciences, philosophie ou littérature - *sociales* !?). Le contraire du suicide en littérature s'appelle réification.

Einstein : *Das Schönste, was wir erfahren können, ist das Mysterium. Es ist die Quelle aller wahren Kunst und Wissenschaft* - *Le plus beau de ce que nous pouvons éprouver est le mystère, source de tout art ou science vrais*. Mais ce siècle se désintéressa des sources et des fins ; il est dans des réserves, retenues, résidus. L'art et la science accumulatifs. L'aspect inchoatif-terminatif du mystère devint désuet. On est dans l'intermédiaire des problèmes et dans la routine des solutions. L'esprit forma une telle couche des actes, que l'âme échoue à pénétrer, pour atteindre le rêve.

Nabokov : *In a work of art there is a kind of merging between the two things, between the precision of poetry and the excitement of pure science* - *Dans une œuvre d'art il y a une sorte de fusion entre deux choses : la précision de la poésie et la fièvre de la science pure*. D'où elle tient le mètre et l'intensité. On en intervertit les sources et l'on obtient du journalisme.

Sartre : *Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort d'arracher ma vie au hasard*. En se détournant du hasard, on se retrouve fatalement en tête-à-tête avec l'algorithme (le hasard, c'est tout ce qui n'entre pas dans un système logique fermé - Wittgenstein). Et s'arracher à celui-ci est une autre

paire de manches. L'attitude de poète grisé : se laisser pénétrer par l'insondable algorithme divin pour faire chanter ton hasard humain. L'attitude de sobre scientifique : modéliser le hasard, par une théorie des probabilités, et en faire un savoir de plus, le savoir du non-savoir.

Le nihilisme est impensable en sciences, stupide en économie, périlleux en politique. Il n'est à sa place que dans une âme solitaire, soucieuse de la surface du lac, dans lequel elle veut se refléter, et que ni les courants ni les pierres des autres ne doivent troubler.

La science et l'art n'ont de sens qu'en société ; c'est pourquoi on a besoin de la philosophie, qui ne peut satisfaire qu'un homme solitaire, par une caresse langagière ou sentimentale, où perceront les outils ou finalités des autres.

Avec des résultats mathématiques, il est capital de trouver quelqu'un qui te comprenne et partage ton enthousiasme. Mais dans l'art, l'adhésion ne peut être qu'un fugace état d'âme, sur lequel il serait idiot de compter, pour te donner du panache supplémentaire. Tout orgueil de l'artiste doit être solitaire.

La haute poésie, la profonde philosophie, la vaste science semblent aussi incompatibles que le rythme de Beethoven, l'harmonie de Wagner, la mélodie de Tchaïkovsky. Les sommets, les gouffres et les déserts favorisent l'isolement, la solitude.

A-t-on jamais vu quelqu'un qui serait, à la fois, poète, cogniticien, philosophe, logicien, linguiste ? Ce profil introuvable réduit à zéro le nombre de mes admirateurs potentiels. Est-ce que quelqu'un comprit la tragédie dans le sens que je lui donnai ? L'absence de cet angle de vue rend inaccessible aux autres mon culte de la consolation. A-t-on jamais entendu un philosophe qui aurait compris la place du langage dans l'expression des idées et dans leurs interprétations ? Pas la moindre trace ! Tous mes hymnes à la merveille

langagière tombent dans un désert sourd et muet, l'homme-robot sédentaire ayant choisi pour séjour la cité affairée.

Devoir objectif

Le monolithe de la raison robotique phagocyta la science et l'art ; il ne reste au souffle de Dieu, pour atteindre nos âmes, qu'un seul *trou* (S.Weil) - la souffrance humaine. L'amour et la beauté y mesurent leur profondeur. *Dans l'art, la souffrance est la bienvenue* - Rostropovitch - *Страдание, в искусстве, - необходимо* - mais pour que la palette d'artiste soit complète, la félicité y est indispensable au même degré, elle y apporte la hauteur.

Pascal fut peut-être le seul, de toute l'Histoire, à avoir à la fois de bons yeux et un bon regard, l'esprit de finesse et l'esprit géométrique, qui, généralement, s'excluent, et que n'admette qu'une rencontre inopinée entre une intelligence et une souffrance.

La liberté et l'égalité figurent désormais sur toutes les bannières politiques ; la base de la fraternité devint le seul critère, permettant de distinguer les partis. Le doctorat s'avéra être aussi médiocre que le pastorat : fonder la fraternité sur la connaissance ou sur la foi est également impitoyable ; elle devrait ne nous interpeller que sur nos malheurs communs.

On divise les philosophes en ceux qui nous apprennent soit à vivre (agir) soit à mourir (se suicider), la science d'Aristote ou l'art de Socrate. Ils devraient plutôt nous désapprendre toute notion de chaîne : que ce soit vers une vie accumulative (*carpe diem*) ou vers une vie ou une mort spéculatives (*purpose-driven life*, ou *American way of Death*). Pratiquer une culture de la pose et non l'inculture du résultat. Donner un sens au point zéro de la

pensée et de la douleur, commencer par une vie intranquille et finir par une mort tranquille. Ne pas oublier, que *la pensée de la mort aide à tout, sauf à mourir* - Cioran. Pourtant on y *pensa* tellement comme à un aboutissement (au lieu de la vivre comme une contrainte), que même la mort devint impersonnelle : *Oh Seigneur, fais à chaque homme le don de sa propre mort* - Rilke - *O Herr, gib jedem seinen eignen Tod*.

Mon enfance – famine et vermine ; mon adolescence – tangage et vagabondage ; ma jeunesse – étude et solitude. Et contes de fées, poèmes, pathèmes, mathèmes – en ornement et cadre.

À chaque facette de l'existence – sa science : la mathématique (et non pas la philosophie) de la vérité, l'histoire (et non pas la sociologie) de l'humilité, la géographie (et non pas la statistique) du désespoir, l'astronomie (et non pas la géologie) de l'ironie, la chimie (et non pas l'anatomie) de la douleur, les langages (et non pas la géographie) de la poésie.

L'étincelle paraît être la seule évocation artistique de la lumière : la hauteur de son éclat, le pathos de sa mort, la profondeur des ténèbres, qui l'accueillent et l'ensevelissent. Le scintillement devrait être réservé au regard qui s'émeut, plutôt qu'aux yeux qui contemplent. L'éclairage convient aux salons et laboratoires, mais dévalorise les ruines, lieu idéal de nos écritures et de nos lectures.

Les sots et les philosophes protestent : je souffre et j'exulte, tandis que le scientifique exclut de sa vision toute sensibilité et ne sait pas ce qu'il fait. Tout savoir enrichit les vocabulaires et les syntaxes, même ceux des braiments, mais le savoir scientifique apprend mieux que les autres à maîtriser la plus belle des intonations, l'intonation ironique. Ah, si, en plus, le savant s'intéressait, comme jadis, à la tonalité mystique, pour produire de

la musique tragique de la vie ! *Nous ne pouvons imaginer aujourd'hui, qu'un même homme soit un savant et un mystique* - S.Weil.

Rien de ce qui relève de l'intelligence ne résistera à la maîtrise par la machine : la logique, le langage, le style, la liberté, le hasard, l'invention. Certains états d'âme – la dignité, la résignation, la mélancolie, l'optimisme - pourront également être imités. Je ne vois qu'un seul type de plaisir, la caresse secrète, et un seul type de chagrin, la souffrance dans la joie, qui ne sauraient être machinisés.

Le commerce, la technique, la voirie, la médecine, la police, la science, la vanité interceptent et étouffent mille angoisses, qui travaillaient le sauvage et lui faisaient dresser les cheveux ou les griffes. Et je me mets à attendre ma propre mort comme date-limite d'un produit périssable. *Encore un peu, et une mort bien à toi sera aussi rare qu'une vie bien à toi* - Rilke - *Eine Weile noch, und ein eigener Tod wird ebenso selten sein wie ein eigenes Leben*.

Les seuls commencements, dignes d'un philosophe, sont : la souffrance (Dostoïevsky), la noblesse (Nietzsche), le langage (Valéry). Les commencements logique (Aristote), méthodologique (Descartes), dialectique (Hegel) ne sont que des pas intermédiaires et, donc, - insignifiants.

J'ai enterré les pousses fragiles de certains de mes dons, telles que la poésie ou la mathématique, ce qui m'évita le gémissement des ratés sur leurs talents mal employés. Celui, auquel je tiens, s'épanouit, sans honte.

La souffrance et le langage – les seuls sujets d'une philosophie noble (peut-il y en avoir d'autres ?). La sécheresse pseudo-savante d'Aristote, Kant, Hegel les rend indifférents à la hauteur du premier sujet ; leur

ignorance langagière leur cache la profondeur du second. D'où la grandeur de Dostoïevsky, de Nietzsche, de Valéry.

La biologie fait voir et admirer le miracle de la vie, mais aucune science ne nous console de l'horreur impensable de la mort. Seule la philosophie peut nous détacher de la vue du futur, nous enivrer de la merveille du présent, nous consoler par la revisitation exaltante d'un passé réinventé.

Aucun discours, ni scientifique ni poétique ni philosophique, n'apporte à ta conscience le moindre indice intelligible de l'immensité pétrifiante de ton passage au trépas. Tout ce que tu formules la-dessus ne peut être que du bavardage ; tu pleureras et immortaliseras la disparition de ceux que tu auras aimés, tu ne profaneras pas la tienne par des simulacres d'idée, d'image, de musique ou de sentiment. Les tentatives obsessionnelles de Heidegger et de Cioran de rapprocher la *mort* abstraite et les vagues notions de l'*être* (ou de l'*existence*) n'apportent ni lumières ni ténèbres crédibles.

G.Thibon : *Réduire mes souffrances à ce qu'elles ont d'universel, considérer celles des autres comme uniques*. Deux nobles perspectives : chercher le beau dans l'universel gémissant, trouver mon bien silencieux dans la pitié, particulière et gratuite ! Le bien est le point de rencontre entre la science et l'art : dans leurs finalités, la première est pessimiste et la seconde – optimiste ; mais dans leurs commencements – leurs tons s'inversent.

Le Russe voit dans l'intelligence un objet d'amour lustral, à la même enseigne que la musique ou le théâtre. Même la science est choisie en Russie à cause de son détachement du sol pourrisseur. L'intelligence, c'est

la possibilité de se réaliser ailleurs, d'atteindre ce qu'inventèrent les rêves. En Occident elle sert surtout pour nous débarrasser de toute ivresse.

Pour faire honneur à l'amour, il faut en devenir esclave ; pour s'adonner au savoir, la servitude ascétique est nécessaire ; pour peindre le vrai, il faut être esclave du bon - telle est l'attitude du Russe. Et même tous les exploits industriels soviétiques se réalisèrent grâce au travail des esclaves du Goulag.

En fouillant dans mes souvenirs russes, je trouve ceci : l'homme, qui me fit aimer Bach et Haendel, un académicien, qui avait connu Einstein et créé la topologie moderne ; l'homme, un Vénézuélien, qui m'apprit l'espagnol, devint terroriste, ennemi numéro un en Europe, embastillé, en perpétuité, depuis un quart de siècle ; l'homme du Parti, qui, pendant des années, me poursuivit de sa hargne, à cause de mes liens européens, est aujourd'hui recteur de l' Université Lomonossov, mon alma mater.

Ni la vérité ni la beauté – dans la science, la politique, les arts plastiques - ne furent jamais la première préoccupation du Russe, mais – le Bien, toujours dogmatique. *Le nihilisme, ici, est sans haine, et la science ressemble à de la religion* - A.Blok - *Здесь нигилизм - беззлобен, и дух наук - религии подобен*.

On comprend les néfastes aberrations de la révolution russe, si l'on se rappelle, que, pour Lénine, la misérable logique hégélienne fut proclamée algèbre de la Révolution ! De même le rejet de la *science bourgeoise* explique, que dans les *grands travaux* socialistes dominent les faucilles et les marteaux, au détriment des machines.

L'intellectuel européen écrit des romans, ses homologues américain et russe se vouent à la physique. *Cinq Européens sur dix sont des*

intellectuels. Ce genre d'intellectuels non intégré n'existe pas aux USA ni en URSS - Moravia - *Cinque Europei su dieci sono degli intellettuali. Questo genere di intellettuali non integrati non esiste negli Usa e nell'Urss*. Il est vrai qu'à la place de ce vaste troupeau, on trouve des cohortes de robots, en Amérique, et des hordes de falots, en Russie.

Les élites sont de trois types, selon ces trois critères : le prestige, le pouvoir, l'argent. En URSS, la première élite fut composée de scientifiques et d'artistes ; la deuxième – de despotes incultes ; la troisième n'exista pratiquement pas. Dans la Russie actuelle, la première et la troisième, fusionnées comme partout ailleurs, se vouent au commerce, et la deuxième n'exhibe que des voyous, plus incultes que jamais.

Les politiciens et les scientifiques sont tournés vers les problèmes ; les intellectuels se vautrent dans les mystères, et le badaud se contente des solutions. L'écrivain russe veut se mettre à côté des scientifiques ; ainsi, Dostoïevsky et Tolstoï sont obsédés par des problèmes, mais le premier les projette sur le mystère de l'homme, et le second – sur les solutions des hommes, le premier voit le ciel mystique dégringolant par terre, le second veut élever au ciel la terre des solutions.

En Russie, comme en Allemagne, le Vrai scientifique et le Beau artistique sont des buts en soi, ce qui explique la profondeur de la réflexion germanique et la hauteur de l'enthousiasme russe. Mais *en France, la science et la poésie sont des moyens et non pas des buts* - Pouchkine - *во Франции наука и поэзия – не цели, а средства*, ce qui en explique la légèreté et l'élégance.

Tout adulte russe subit une pression néfaste de l'État corrompu ; les lycéens et étudiants russes brillent aux compétitions dans toutes les branches scientifiques, mais, une fois adultes, ils se mettent au service des

voyous, dont ils adoptent le cynisme et le conformisme. Les plus désespérés émigrent. *Les étudiants sont honnêtes et valables, ils sont notre espoir ; mais, dès qu'ils sont adultes, on voit l'avenir de la Russie en ténèbres* - Tchékhov - *Студенты - это честный, хороший народ, это надежда наша, но стоит им стать взрослыми, как будущее России обращается в дым*.

En mathématique, à l'ordinateur, au piano, en tutus - la première jeunesse la plus souriante et la plus douée de la planète ; en politique et en économie – le règne arbitraire et moyenâgeux des crétins tataro-mongols, sombres et incultes. Tel est le contraste le plus saillant, dans la Russie du XXI-e siècle.

Les actions sont des effets, dont les mots sont des causes. L'attitude à rechercher : cause gagnée, effets perdus. Pour défendre une bonne cause suffit la conscience ; pour une mauvaise suffit la science ; réunir les deux pour chanter ou pleurer les effets.

Ils ne savent pas ce qu'ils font reproche-t-on même à ceux qui savent, que ce qu'ils font n'est pas ce qu'ils disent. Aujourd'hui, chacun sait ce qu'il fait - le pardon devint plus problématique. Le physicien n'a plus besoin de Bergson ou Heidegger, pour savoir ce qu'est le temps ; le logicien se rit de la logique hégélienne, comme le mathématicien - du néant de Sartre ou de Badiou. Le philosophe se retrouve quelque part entre l'instituteur et le journaliste.

L'action et la logique servent à chercher une solution, tandis que c'est surtout le langage qui aide à formuler le problème – deux milieux, deux démarches, deux outils difficilement compatibles. Comme les mystères ne se dissipent pas avec le même état d'âme, qui nous y a plongés. Les images, les mots, les concepts - dans chaque domaine nous avons un expert

indépendant : l'âme, le cœur, l'esprit. Choisir un mystère, énoncer un problème, inventer une solution.

Les lieux, où est encore possible l'audace du premier pas, ce sont l'art et la philosophie, et pratiquement jamais la science ou la technique. L'homme est le commencement, et le robot - l'enchaînement algorithmique ; on sait maintenant où nous conduirait la science.

Jadis, le monumental pouvait se manifester par le juste glaive, par l'art rebelle, par le génie scientifique passionné ; aujourd'hui, on ne peut opposer à la médiocrité ambiante que de l'action administrative, en l'associant, sans espoir de retour, à une grandeur dérisoire. Ne plus pouvoir agir poétiquement – tel est le verdict de cette modernité prosaïque.

Difficile d'imaginer l'être, qui serait hors l'espace et le temps. Pourtant, c'est ce que visent, sous des angles différents, le scientifique, le poète et le penseur. À l'instar des dieux, ils agissent dans l'être ; c'est l'homme banal qui n'agit que dans le devenir, que seul le créateur sait munir d'une consistance de l'être. À l'opposé se trouve l'action, ni savante ni poétique ni spirituelle. *Si les dieux sont parfaits, pourquoi ont-ils besoin d'agir ?* - Épicure.

L'action devient indiscernable de la théorie : la première est désormais calculable, et la seconde – rentable.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie – ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de

l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref, être plutôt rhétorique que didactique.

La vie est faite d'actions et de rêves. Les premières sont *interprétées* par l'esprit, à travers l'intérêt, la société, le savoir ; les seconds sont *représentés* par l'âme, à travers les dieux, la musique, la noblesse. L'ivresse, devant mon étoile, ne s'évente pas par l'astronomie. Et Épicure : *Il vaut mieux croire aux fables qu'on raconte sur les dieux, que de s'asservir à la nécessité des physiciens* - est bien bête.

Il serait bête de réduire notre valeur à la qualité de nos rêves et de nos idées, puisque, presque toujours, ils sont communs à toute l'humanité. C'est par l'acte de leur traduction artistique ou scientifique, donc par la création, que nous faisons entendre notre vraie voix. Le talent met la création au même niveau que les rêves et idées, le génie la porte même au-delà, et la noblesse l'élève au-dessus.

Tout a une fin ; s'y attarder est vain, puisque presque toute fin est banale, commune, inertielle – le temps dévore, égalise, aplatit. Seuls les commencements spatiaux méritent ton attention : l'inertie scientifique ou sociale, ou bien la création musicale – poétique ou philosophique.

Tu vaux par ce que tu es et par ce que tu fais. Ce que tu es se décompose en ton soi inconnu, l'inspirateur, le représentant de Dieu dans ton âme, et en ton soi connu, la volonté et le talent de ton esprit, avec tes connaissances et tes goûts. Ce que tu fais se divise en création, scientifique (l'esprit) ou artistique (l'âme), et en actions sociales, pour t'incruster dans la société et pour survivre. L'essence et l'existence, le virtuel et le réel.

Les essentielles de mes notes sont des tentatives de rendre l'élan vers des cibles nobles mais inaccessibles, puisqu'elles relèvent du rêve. Donc,

ce sont des appels au chant des commencements, sans chercher à réciter la prose des développements. Si l'on retourne à la réalité, c'est Einstein qui a raison : *Ne raconte à personne tes projets, n'exhibe que tes résultats* - *Erzähle niemanden deine Pläne, zeige ihnen nur deine Ergebnisse* - ce qui suppose des représentations et interprétations communes. La logique est une anti-musique.

La vie est infiniment plus énigmatique et vertigineuse que n'importe quel récit romanesque, pourtant on continue à se passionner pour les créations littéraires. La même chose est valable pour les recherches en Intelligence Artificielle, qui n'arriveront jamais à atteindre le niveau des plus subtiles pensées humaines, de celles qui s'écarteraient du calcul brut.

Aristote : *Ce qui est le meilleur n'a pas besoin d'action, étant à soi-même sa propre fin*. C'est la définition même de la maxime : être là non pas pour être mesuré, mais servant d'unité de mesure. Le meilleur échappe aux définitions, ces véritables actions de l'esprit, et Kant vouait la haute philosophie *ad melius esse* et non pas *ad esse*, comme la mathématique, cette profonde ontologie du monde. L'élégance d'une monstration aphoristique ou d'une démonstration mathématique rendent le mesurage superflu ou bien pâle.

Dans la réussite, les savants d'antan se retrouvaient en compagnie des poètes. Aujourd'hui, dans celle des managers et des sportifs. Aujourd'hui, la spéculation scientifique éloigne de la culture aussi sûrement que la spéculation immobilière.

Malgré les apparences, les civilisations, précédant la nôtre, étaient plus scientistes. La nôtre est totalement marchande, mais il se trouve, que la science apporte une réelle valeur ajoutée, d'où son actuel prestige, tandis qu'auparavant elle était parfois une valeur tout court.

La loi écrite est *vraie*, son application - *bonne*, pourtant aucune grande voix ne la rend *belle*. C'est à croire qu'Aristote ne plaisantait pas : *La philosophie est la défense contre la loi écrite*. Elle ne se vouerait qu'à l'inconnu, et Strabon avait de bonnes raisons pour dire : *La géographie est affaire de philosophe*, car, à l'époque, et la médecine et la géométrie y auraient également eu leur place.

Qui représentait la science, aux époques moins barbares ? - ceux qui scrutaient les astres, les manuscrits, la vie. Aujourd'hui, ce sont des ingénieurs ou des économistes. *Viendra le règne de l'intelligence scientifique, le plus arrogant et le plus élitiste de tous les régimes* - Bakounine - *Наступит власть ума научного, изо всех режимов самый хамский и избраннический*. Nous y sommes. Mais ce n'est pas un règne, mais une gestion. Pas l'intelligence, mais la performance. Pas scientifique, mais technique. Pas arrogant, mais méritocratique. Pas élitiste, mais populiste. Tout le reste est juste. Ce régime ignore la hauteur et le patriciat, et prône l'horizontalité et l'égalité des chances.

C'est la science, celle des Encyclopédistes ou des marxistes, et non pas la conscience, qui conduisait aux révolutions. Avec, au sommet des sciences, la science dite politique, aucune émeute ne menace plus nos rues. Et toutes les consciences nagent dans un apaisement douceâtre, - assoupies, baillantes. Au dîner, la révolution meublera la conversation, pour pimenter de bobards le palais des repus.

Depuis trois mille ans, un culte de la sagesse, poétique ou scientifique, s'opposait à la vulgaire domination de l'argent. Des idées, civiques, théologiques, philosophiques, politiques, exerçaient un pouvoir d'attraction, modérant la tyrannie mercantile. Mais la Cité céda à la Bourse, Dieu fut proclamé mort, la fraternité se limita à l'art culinaire. Le dernier

coup à l'humanisme fut porté par l'écroulement de l'URSS, enterrant l'idée communiste. Toute verticalité s'effondra ; une immense horizontalité règne sur les forums et dans les têtes.

Parmi les plus zélés de l'aspiration néfaste à devenir scientifique se trouvent les barbares. Jadis, la barbarie d'esprit conduisait à la barbarie du corps ; aujourd'hui, la barbarie d'âme engendre une civilisation de raison - le mouton du sentiment dégénérant en robot de la pensée.

Qui - la logique, l'art ou la science - doit s'offusquer le plus, en écoutant ces formules galvaudées et inacceptables : la politique est l'*art* du possible, la philosophie est la *science* du possible ? Plus la philosophie se prend pour une science, plus elle est ennuyeuse ; plus la politique veut imiter l'art, plus calamiteuses sont les conséquences. Pourtant, la philosophie devrait nous apporter de l'enthousiasme, et la politique - de la stabilité.

Ce n'est pas la portée ou la pertinence de leurs *descriptions* qui me fait ricaner des scientifiques, des journalistes ou des phénoménologues, mais la misère de leurs *expressions*. C'est comme les rapports entre la liberté et la justice : sans la justice fraternelle, la liberté fait partie de la mécanique.

On cherchait des poux au communisme dans ses aspects scientifique et politique, tandis qu'il fallait les prévoir du côté patibulaire et productif, des miradors et des vitrines.

La révolution ne peut avoir qu'une seule dimension noble – la hauteur. Dans l'étendue et dans la profondeur, l'évolution est plus performante, l'évolution marchande ou l'évolution savante. Mais l'illusion révolutionnaire de maîtrise et de savoir conduit vers la platitude de l'arbitraire et du

charlatanisme. Confinée à la seule hauteur, l'idée révolutionnaire n'enivrera que quelques cœurs ardents, rares et purs.

Voir la souffrance des pauvres et garder sa conscience sans trouble est trahir sa vocation au métier de bourreau. Pour ennoblir ces penchants patibulaires, on inventa des fumeuses théories des victimes prédestinées.

Le vrai patriotisme commence par l'éviction de l'État du cercle de nos engouements aveugles ; il s'adressera à la langue, aux paysages, aux sourires, aux châteaux, aux poètes, aux savants, à la fraternité. Seuls les lourdauds administratifs commencent leurs émois par l'État : *Le patriotisme se fonde sur la conscience de l'absolu de l'État* - Hegel - *Der Patriotismus gründet sich auf das Bewußtsein der Absolutheit des Staats*.

Pour des raisons diamétralement opposées, dans les démocraties et sous les dictatures, le métier le plus respecté est, aujourd'hui, celui de policier. Et dire que jadis cette place d'honneur revenait aux poètes, philosophes, scientifiques, musiciens, peintres…

Les philosophes modernes, auteurs interchangeables de plats commentaires de la *science* des Spinoza, Hegel, Husserl, n'ont qu'une seule ambition – rester en vue sur les écrans, où ils déversent des platitudes immondes sur les affaires judiciaires, les élections municipales, les soucis écologiques, l'investissement dans l'innovation, les ennuis budgétaires. Même un Sartre paraît, aujourd'hui, être un vrai philosophe.

Vouloir passionnel

Le besoin d'un lointain accompagna les hommes. Les dieux, l'amour, le rêve peuplaient leurs fantasmes, avant que la religion, la famille, la science ne s'y substituent et ne calment les fébrilités humaines. Tout ce que les hommes finissent par maîtriser leur devient proche, éventé de tout mystère et ne portant aucune espérance d'infini. Avec la sobriété des sens et du sens, l'âme devint atavique.

Le Big-Bang, les particules élémentaires, le temps, la lumière, la vie, le bon et le beau – quoi qu'on touche, dans la création divine, tout n'est qu'époustouflantes énigmes ! Rien de bêtement géométrique ou mécanique. Dieu répugnait à la simplicité, il Lui fallait notre consternation et perplexité perpétuelles. *Dieu n'a créé que des mystères* - Dostoïevsky - *Бог создал одни загадки*.

Plus profondément on pénètre dans le mystère de la matière, plus on la voit comme prolongement du mystère de l'esprit ; après *Au commencement était la particule* de Démocrite, on tombe sur *Au commencement était la symétrie* de Heisenberg ; l'esprit et la matière remontent à la musique et à l'algèbre.

L'infini des théologiens m'est hermétique ; celui des mathématiciens est beaucoup plus suggestif quant à la nature du divin : il n'est ni naturel ni rationnel ; quoi que je verse en lui, il reste inchangé ; il annihile toute quantité, qui veuille se diviser par lui ; tendre vers lui veut dire que, tôt ou tard, on doive tourner le dos à tout jalon fini.

Et si le prologue johannique devait se lire : *Au commencement était la Proportion* ? L'obscur Logos s'illuminant dans le nombre translucide ? La mathématique, de gardienne des entrées académiques, devenant gardienne de la demeure ontologique de l'être.

La science : rendre intelligible ce qui est visible ; l'art : rendre visible ce qui est crédible. La foi se rapproche de l'art : *La lumière de la foi fait voir ce qu'on croit* - Thomas d'Aquin - *Lumen fidei facit videre ea que creduntur*.

Il y a une raison profonde de la convergence inéluctable de tout vivant vers les seuls deux modèles équilibrés - le mouton et le robot ; le Verbe créateur est, en réalité, un programme divin d'apprentissage, fondé sur la répétition, l'habitude, l'adaptation, le réflexe et la résilience, et aboutissant à un algorithme. Tout, de l'algèbre à l'amour, obéit à ce génial stratagème, la différence relevant surtout de l'ordre d'(in)conscience accompagnant nos gestes.

Qu'il est beau ce miracle - du nombre naissent la mélodie, la couleur ou la saveur ! Un miracle encore plus grand - que nous ayons des récepteurs et des mesureurs de ces émanations du nombre ! Qu'est-ce qu'un miracle ? - la matière, qui suive la loi de l'esprit.

L'infini mathématique est une belle combinaison spatio-temporelle, dans laquelle un *voisinage* accueille une *succession* de termes ; par rapport au fini, seule la composante spatiale de l'infini est radicalement différente et même en est la négation ; l'infini serait-il une moitié du néant des philosophes (qui au lieu de non-existence y parlent de négation) ?

Dieu brille surtout par des constantes universelles, physiques, chimiques ou biologiques, et l'homme - par des variables, intellectuelles,

artistiques ou sentimentales, qu'il met dans ses requêtes, et qui sont prêtes à s'unifier avec l'arbre divin ou avec celui des autres humains.

Dieu se manifeste non pas dans ce que tout est métaphoriquement *possible* (Chestov), mais dans ce qu'il y ait quelque chose qui soit vraiment *nécessaire*.

Tout paléontologue, tout physicien, tout constructeur d'ordinateurs, tout biologiste, tout cogniticien, s'il est honnête, devrait reconnaître que l'homme - avec son anatomie, sa métaphysique, son métabolisme, son esprit - est impossible. L'impossible, est-ce la définition même de l'œuvre de Dieu ?

La volonté du Créateur est double : pour mesurer le visible, le compas suffit ; pour sonder l'invisible, le géomètre doit céder sa place au poète. Malheureusement, ceux qui pensent avoir cerné la volonté divine ne maîtrisent ni l'algorithme du géomètre, ni le rythme du poète.

Dieu est hérité par le sot, inventé par le théologien, soupçonné par le scientifique - le parcours, le commencement, la fin. *Pour un croyant, Dieu est le premier pas de ses méditations, pour un savant - le dernier* - Planck - *Für den gläubigen Menschen steht Gott am Anfang, für den Wissenschaftler am Ende aller seiner Überlegungen*. Soit Dieu agit dans la platitude ; soit Il veille dans la hauteur ; soit il se montre en profondeur.

Dieu est autant dans les opérations que dans les opérandes, et pour en apprécier des invariants et noyaux, c'est à dire la hauteur et la profondeur, on n'a pas besoin d'être un bon géomètre - un bon altimètre de l'âme ou une bonne sonde de l'esprit suffisent. Le chemin, qui mène à Dieu, est fait de métaphores et de théorèmes ; il est inaccessible aux non-poètes et aux non-mathématiciens. Et la mathématique ne serait que la poésie des

idées logiques (Einstein : *die Mathematik ist die Lyrik der logischen Gedanken*).

L'égale présence divine dans la merveille des choses, dans la vision que l'homme en a, dans le mécanisme des yeux. Mais, pour comprendre le dessein de Dieu, il faut se demander : quel savoir et quelle jouissance sont possibles sans recours aux yeux ? Et l'on constate que la seule science, pouvant se passer d'yeux, est la mathématique et la seule émotion, invitant même à fermer les yeux, réside dans la caresse. Aux commencements étaient le nombre et la caresse.

Plus que ma propre pose, la hauteur est la position de mon interlocuteur anonyme idéal, puisque la communication avec l'ampleur démocratique ou avec la profondeur scientifique dégénère rapidement en démagogie ou en technologie, tandis que je me sens plus près de la théologie. D'ailleurs, l'idée d'inventer Dieu et ses anges, pour peupler ma hauteur désertique, est un bon stratagème rhétorique.

Imagine que tout le baratin biblique est définitivement expurgé de toute trace de surnaturel. Quels nouveaux dieux, quels nouveaux miracles, quelle nouvelle théodicée se fabriquerait l'homme moderne ? En termes de champ, de polarité, d'antimatière… Quelle chance que nos dieux furent concoctés par des sauvages ! Tant de poètes, de musiciens et de peintres y répondirent. Aujourd'hui, les seules réactions viendraient des laboratoires d'astrophysique.

La modernité se singularise par la valeur grandissante du plombier, de l'ingénieur, du marchand et par la chute du prêtre et du scientifique, porteurs de consolations et créateurs de langages. Ceux qui s'adressent aux mêmes fibres, les poètes et les philosophes, sont victimes d'un effet collatéral et assistent à leur pitoyable extinction.

Tout le monde est conscient du mystère de la divinité méconnue, mais le scientifique l'abaisse au niveau d'un problème d'astrophysique, et le religieux le profane par sa solution de métaphysique.

Le mathématicien est particulièrement sensible au sacré, puisque les objets de ses réflexions n'existent pas dans la réalité ; il se trouve dans l'état, dans lequel devait être plongé le Créateur, avant que la première définition ne fuse de Son Verbe.

La vie, c'est la recherche de chemins : vers le savoir, la survie, la création, le plaisir. Et le bon Dieu se contenta de définir un méta-chemin, la logique, et de spécifier les objets de nos désirs, toujours à la manière d'un mathématicien ou d'un rêveur.

Le *virage vers le voisinage de l'être* (Heidegger) signifierait-il l'abandon du voisinage fini de l'étant pour le voisinage infini de l'être ? Se mettre au-delà d'une valeur, et non pas en-deçà d'un intervalle ? On s'approche de l'étant ; on tend vers l'être, sans s'en approcher.

Aucune intuition ne peut nous fournir la moindre image de la force divine, à l'origine de la vie. Mais la création artistique a certainement plus d'homologies avec la Création que la science, car le beau et le bien sont plus viscéralement chevillés à la vie que la vérité et le savoir.

La vague consolation est le premier volet d'une philosophie noble, là où la religion s'y prend avec des dogmes nets et définitifs. Le discours sur le langage, inséré entre la représentation et la réalité, tel est le second volet philosophique, où la science fournit des solides théories et l'art – des images inexplicables. Le philosophe n'a ni le fanatisme du prêtre ni la maîtrise du savant ni le don de l'artiste, il ne lui restent que des métaphores.

Au lieu de cette humble résolution, les philosophes médiocres s'accrochent aux *concepts*, domaine, où ils sont incompétents et ridicules.

La réalité matérielle n'a rien à envier à la réalité spirituelle en profondeur de sa magie : il n'existe aucune métrique qui quantifierait la distance entre les objets réels et leurs modèles théoriques, le bon sens valide le sens des modèles. Aucune théorie figée n'est pensable : *La seule théorie séduisante est celle dont les concepts reculent à l'infini* - Baudrillard. La nature reste la séduction absolue. On falsifie ou réfute les modèles, on ne falsifie ni ne réfute le monde.

La vraie foi surgit avec la magie du nombre, le regard initial ne naissant que dans la superstition de l'âme. *La mathématique nourrit la conversion du regard* - Platon. Mais mal digérée, la mathématique dévaste les âmes et les pousse à l'apostasie au profit des idoles désincarnées.

La volonté de puissance est une pulsion que n'éprouvent que les scientifiques et les artistes, puisque leur regard est tourné vers l'absolu, vers ce Dieu, Créateur de notre esprit curieux et de notre âme inapaisée ; la volonté divine sous-jacente serait l'asile de leur créativité, tandis que chez les autres, *la volonté de Dieu est l'asile de l'ignorance* - Spinoza - *Dei voluntatem, hoc est, ignorantiae asylum*.

On m'invite à *adorer Dieu en vérité et en esprit*. Ma première réaction – la perplexité, puisque n'adorent que le cœur ou l'âme, et, en plus, la vérité et l'esprit sont des attributs régaliens du logicien et non pas de l'artiste. Mais, en second lieu, j'admets que la merveille du Bien et du Beau ne pouvait être conçue que par un Esprit adorable.

Dire que Dieu *est* la Nature (Spinoza) est aussi idiot, que dire que l'horloger est l'horloge. Dieu créa cette nature merveilleuse, couronnée par

la vie ; Dieu mit dans l'homme trois sublimes facultés – le cœur, l'âme, l'esprit ; mais si le Bien reste une étincelle divine, réchauffant notre cœur mais intraduisible en actes, la Beauté et la Vérité (l'art et la science) sont des œuvres entièrement humaines. L'art est affaire de sensibilité et de génie ; la science est affaire de représentation et de langage. Dieu, apparemment, n'a pas besoin de ces attributs ; par ailleurs, tous les attributs, qu'on lui prête, sont anthropomorphes ; Dieu n'est pas seulement muet, mais nu et peut-être inexistant.

La proximité, dont je parle ici, ne se mesure pas en unités finies ; par mon émotion, elle témoigne de la présence bouleversante de limites inaccessibles. Mais en matière des termes ampoulés, je suis loin derrière Heidegger, pour qui : *la proximité est la vérité de l'être* - *die Nähe ist die Wahrheit des Seins*. Celui qui creuse l'*être de la vérité* a des chances de devenir logicien ; mais celui qui nage dans la *vérité de l'être* est certainement un bavard.

Toutes nos créations sont humaines, sauf la musique et la mathématique, qui sont divines. La mort de Dieu est annoncée par la dégénérescence de la musique et par l'évolution de l'Intelligence Artificielle, qui rendra superflu le métier de mathématicien. Et il paraît (G.Steiner) que Dieu s'adresse à Lui-même, en chantant en langage algébrique !

Dieu *existe* dans le monde physique au même titre que l'infini – dans le monde mathématique : on imagine un processus (une suite de valeurs) infini (cet infini est encore intuitivement clair) ; ensuite, pour la limite non-finie de cette suite on définit le concept de voisinage ; ce voisinage sera toujours infini (en tant que valeur) et ne laissera, en dehors de lui, qu'un nombre fini d'éléments de la suite ; si aucune frontière fini ne peut briser cette règle, on dira que la limite est infinie. En s'approchant de Dieu, on

laisse toujours derrière soi un nombre fini d'étapes de compréhension, et entre nous et Lui la distance sera toujours infinie. Ce qui distingue le fini de l'infini, c'est la notion de voisinage.

En réfléchissant sur la Création, Valéry ne voit dans les causes premières que la naïveté et la futilité ; on y reconnaît deux grands défauts de son éducation : ne voir de mystère ni dans la naissance et la constitution de la matière ni dans les nobles affects ; superficiel dans la science, froid dans les sentiments.

Cioran communique avec des écrivains et piétons, Valéry – avec des philosophes et scientifiques, Nietzsche – avec Dieu. Mais leurs discours sont si individués qu'on aurait pu interchanger leurs interlocuteurs, sans qu'on s'en aperçoive.

Savoir ou croire, la lumière ou les ombres, la science ou l'art – le premier membre de ces dyades contient, évidemment, infiniment plus d'intelligence, de rigueur, de sérieux. La seule lumière, dont se sert l'homme, créateur et artiste, provient de sa raison (même si celle-ci ne fait que refléter une lumière reçue d'ailleurs) ; son âme la projette sous la forme des belles ombres. Renoncer à la raison, comme le réclament les religions révélées, c'est nous condamner aux ténèbres.

Il est certain que la première bestiole monocellulaire contenait déjà l'algorithme qui menait au miracle de nos cinq sens physiologiques, d'épines des roses ou du hérisson, de coloration des fleurs et des papillons. Aucune théorie évolutionniste n'apporte la moindre explication de tous ces miracles. Aucun modèle statistico-biologique ne peut étaler l'évolution réelle sur l'échelle de ces quelques misérables milliards d'années. Et je ne parle même pas de nos trois facultés divines – le Bien, le Beau, le Vrai, vrillées dans notre conscience d'une façon fascinante et inexplicable.

Le dieu de Spinoza (que celui-ci, imperturbable, ne vénère même pas) est aussi loufoque que celui qui serait descendu, un jour, sur Terre, pour être entouré, ensuite, d'une vénération absurde et sincère. Le Dieu est dans le miracle réel de l'Univers et non pas dans la pseudo-logique ou dans la foi fanatique, toutes les deux imaginaires.

L'esprit divin introduit la perfection en pénétrant les univers minéral (les pierres précieuses), végétal (la rose), animal (le papillon). L'esprit mathématique humain (re)découvre cette grâce en formalisant l'universel ; l'esprit musical humain la (re)crée en se focalisant dans le particulier. Ces talents, conscients dans le premier cas et inconscients – dans le second, s'appellent génies.

Comprendre le monde (et mon soi qui en fait partie) est une tâche scientifique, rationnelle, l'intelligence des représentations ; comprendre que le monde et mon soi sont des merveilles inconcevables est un élan irrationnel de la Foi en Créateur-magicien. Aujourd'hui, les philosophes ignares (car toujours hors toute science) s'occupent de la première activité, sans posséder l'intelligence requise (le bavardage sur les connaissances et la vérité leur suffit). Les têtes sensibles aux mystères de l'Univers s'inclinent, humblement, devant ce Dieu inconnu.

Les plumes, qui déversent des flots de *réflexions* sur la connaissance, sont généralement celles qui n'avaient jamais trempé dans la cornue ni caressé le nombre.

Entre la nécessité, dans le monde matériel, et la liberté, dans le monde du vivant, - aucun objectif commun. Le plus grand miracle de la Création est que la demeure des esprits est matérielle. Le démiurge de la matière et l'Auteur de l'esprit ne se connurent jamais ; le gnosticisme part

du nombre, et le vitalisme – du Verbe, de l'Amour, de la Caresse, ces supports de la liberté.

Dans les affaires des religions officielles, le dernier mot aurait dû appartenir au savant : historien, biologiste, physicien, et non pas aux *enfants* ou poètes. C'est le savant qui touche au *rêve* divin, mais c'est pour l'*interpréter*, dans un modèle scientifique, et c'est le poète qui s'occupe de l'*activité* divine, mais c'est pour la *représenter*, dans un modèle artistique. Le plus grand mystère est la rencontre de la Beauté et de la Bonté, dans le dess(e)in divin.

Il fallait être un Artiste génial, pour créer les fleurs, les papillons ou les chats ; il fallait être un Logicien génial, pour rendre si profond notre chemin vers le Vrai ; il fallait être super-sensible à la pitié et à la honte, pour placer dans nos cœurs l'inexprimable sens du Bien. Celui-ci se réduit aux caresses, c'est pourquoi au Commencement était la Caresse.

Des illustrations *physico-mathématiques*, pour se méfier de la suite dans les idées rationnelles : le nombre réel n'a pas de voisin unique, tandis que dans le monde de la matière la continuité n'existe pas (la continuité est un principe métaphysique), le vide remplit l'espace entre particules élémentaires voisines ; si je choisis, au hasard, un point sur un intervalle de nombres réels (bien que tirer au hasard, dans un ensemble non-dénombrable, soit une chimère), la probabilité qu'il soit irrationnel vaut 1.

Aux outrages, que font subir les philosophes égarés aux notions mathématiques d'ensembles *ouverts* ou *vides*, ou d'*incomplétude* gödelienne, peut s'ajouter la logique du *second ordre*, que ces derniers dédaignent, en la traitant de *secondaire*. Parfois je pense que l'inscription, à l'entrée de l'Académie platonicienne, n'était pas si bête que ça, mais à *géomètre* il faudrait y ajouter – *linguiste* et *pleureuse*.

Quand on évalue l'ennui de ne trouver autour de soi que ce qui existe, ou, pire, l'horreur d'être cerné uniquement par ce qui cogite, on reconnaît à Descartes l'immense mérite d'un dualisme vivifiant, se moquant et de la logique et de l'Histoire. Avec lui, enfin, on peut penser l'inexistant et exister sans penser. Et en bon mathématicien, contrairement à Nicolas de Cuse ou à Spinoza, il n'abandonne pas l'homme aux seuls réalité ou langage, mais le force à passer par la représentation.

Le premier texte en français, que je lus en entier, s'intitulait : *Sur la détermination d'un système orthogonal complet dans un espace de Riemann symétrique clos*. Et tout naturellement, un premier écho fraternel, ma thèse, se pencha sur les *fonctions sphériques sur les espaces compacts*.

On est un Ouvert, lorsque son intérieur coïncide avec son soi - encore de l'ontologie mathématique.

Héros sans problème, mathématicien sans théorème, poète sans poème ? - on se met à y croire et se proclame philosophe.

Le jour le plus sinistre pour un invétéré rêveur sera celui, où l'on aura définitivement prouvé, que, déjà, dans la première cellule vivante était contenu l'algorithme, qui devait mener, inéluctablement à l'homme, qui rêve le beau et rougisse pour le bon. Le second, à l'échelle de la sinistrose, sera celui, où l'on fabriquera une cellule à partir d'une collision de cailloux.

L'analyse mathématique débute avec des suites – l'arbitraire du premier pas plus la règle du passage du pas n au pas $n + 1$ - le contraire d'une analyse intellectuelle, où une haute Loi dicte le premier pas et tout enchaînement est méprisé. Dans un groupe algébrique, on sait apprécier l'élément zéro et l'élément neutre, les bases d'une pensée associative,

comme en philosophie. *La vraie pensée est une pensée de gens, qui ont quitté la série pour être des groupes* - Sartre - à cette pensée des opérandes, il manqueraient des opérations, pour constituer un arbre.

Toute mise en place d'une représentation doit respecter la rigueur et la cohérence d'un méta-paradigme apriorique, contenant certaines notions de base, telles que : graphe orienté acyclique de concepts, réseau sémantique, scénario, sujet, essence, événement, et que tout informaticien moderne maîtrise sans peine. Mais quand les pédants ou les bavards, Aristote et Kant y compris, tâtonnent autour de ce sujet, cela donne un verbiage amphigourique, appelé métaphysique. Le cogniticien s'appuie sur une grammaire, et le métaphysicien – sur des vœux pieux.

Après avoir chanté les doigts de sa muse, la rose et les astres, le poète déclarerait que ce fut la maîtrise de l'anatomie, de la botanique et de l'astronomie, qui rendit son métier possible - c'est exactement ainsi que se présentent les philosophes, avec leurs pitoyables invocations de la logique, de la science, du savoir.

Le sérieux, c'est l'impossibilité de falsifier un fait ou un dogme ; il a sa place en sciences, en religion, en amour, en musique ; mais nos facettes, créatrices ou libres, brillent par le contraire du sérieux qui est l'ironie - l'invention de nouveaux langages, par de nouveaux soupirs, grimaces ou rires, qui redressent les valeurs installées dans l'habitude ou la platitude.

Très comique confusion entre le vide physique et le vide mathématique, chez les badiousiens : *mettez dans un ensemble vide deux ensembles, vous obtenez un ensemble différent de deux ensembles unis ; c'est la matrice formelle de l'addition algébrique*. Il a du mérite, cet ensemble *vide* subissant, sans aménité, une si brutale intrusion ! Et, rongée d'envie, la *matrice informelle* se réfugierait dans une *soustraction* topologique.

Toutefois, la mathématique de l'Ouvert, chez Badiou ou Sloterdijk n'est pas plus risible que la logique de Hegel - de vastes, indigestes et irresponsables logorrhées, où, par exemple, le *tiers exclu* désigne un intrus, dont l'arbitrage est refusé par deux idées en conflit, décidées à en découdre.

La géométrie en philosophie : un vecteur, c'est le sens d'un axe de valeurs plus l'unité de mesure. À comparer avec des *savants*, *non-géomètres* de Platon, campés dans une valeur donnée sur un axe, plus des mesures, que tout le monde pourrait prendre à leur place.

La mathématique à la rescousse de l'immobile ou de l'invariant : en algèbre - des éléments neutres, en analyse - la notion de convergence, en géométrie - l'égalité, ou la mêmeté, représentées le mieux par l'unification d'arbres.

On aurait dû réserver les mots *absolu* et *infini* - aux mathématiciens, pour définir la convergence, et les mots *immortel* et *purs* - aux curés, pasteurs, popes, gourous, imams, chamanes, rabbins, marabouts, manitous, pour souligner leurs divergences. Dès que des philosophes s'en servent, on n'entend que des preuves bancales ou des logorrhées cloacales.

L'ouvert physique et l'ouvert topologique - aucune ressemblance ; et l'on observe, chez les poètes et les philosophes, que les plus perspicaces, comme toujours, sont, inconsciemment, plus près du concept mathématique que de l'image mécanique. Pour les pauvres d'imagination, l'Ouvert est tout bêtement … pénétrable (même pour Heidegger : *L'Ouvert laisse se pénétrer* - *Das Offene läßt ein*) ; pour les subtils, il est la *condition tragique* (Nietzsche et Rilke) de l'intensité de nos irréductibles élans. L'Ouvert est ce qui est dans la limite inaccessible, ce qui ne peut ou ne doit pas se connaître : *Ce*

que Nietzsche est et fit, demeure ouvert - Jaspers - *Was Nietzsche ist und tat, bleibt offen*.

Qui comprend le phénomène ? - le physicien, le chimiste, le biologiste et certainement pas – le phénoménologue. Qui comprend le social ? - l'altruiste, le héros, le nihiliste et certainement pas – le sociologue. Qui comprend la psyché ? - le poète, le solitaire, le mystique et certainement pas – le psychologue.

Le scientifique raisonne sur les concepts, le philosophe bavarde sur les notions, le poète fait résonner les métaphores. Mais leurs représentations reflètent la même réalité ; elles sont validées chez le premier, invalides chez le deuxième, réévaluées chez le troisième. Les notions sont des concepts mort-nés ou des métaphores vulgarisées.

Un Ancien formule une banalité ; traduite en une langue moderne, elle devient énigmatique ou absurde ; le prestige de cet Ancien provoque une montagne de commentaires de cette absurdité (et non pas de la banalité) ; l'habitude de ce nouveau langage abscons, chez les universitaires, le rend respectable, savant, obligatoire ; au sein de ce jargon naissent d'autres absurdités – telle est la généalogie de la philosophie académique.

Les esprits chancelants tendent à s'appuyer sur un mur mirifique de la rigueur, tandis que *les esprits justes donnent naturellement dans la métaphore* - La Bruyère.

De temps en temps, je suis rattrapé par une honte d'avoir dénigré Hegel ou Husserl, canonisés par toutes les chaires de philosophie du monde. Et moi, ne trouvant dans *Science de la Logique* ou *Logique formelle* que des inanités pseudo-logiques et logorrhéiques. Mais j'ouvre au hasard

ces torchons et, immanquablement, je tombe sur des perles : *Tout jugement qui contredit un autre jugement est exclu* - Husserl - *Jedes widersprechende Urteil ist durch das Urteil, dem es widerspricht, ausgeschlossen* - et ma conscience trouble retrouve sa sérénité et ses ricanements.

La philosophie est de la poésie renversée : transformer les commencements poétiques en fins philosophiques ; on peut les confondre : *La philosophie est une science des origines voulues* - G.Bachelard – ce que le poète peut le philosophe le veut.

Implicitement, et peut-être inconsciemment, Schopenhauer voulut défendre le *rêve*, puisque tout en réduisant la *réalité* humaine à la volonté et à la représentation, il prône la non-volonté et montre son désintérêt pour toute représentation savante.

Tiré d'un panégyrique, qu'un phénoménologue (Husserl) adresse à un empiriste (Hume) : *compréhension de la façon dont l'objectivité se constitue dans la subjectivité, dans le cadre de la conscience*. Tous les noms y sont interchangeables, et, au lieu du verbe solitaire *se constitue*, vous pourrez y fourguer *se désagrège, accepte ou refuse, suit ou précède*, - tout garde le même niveau de scientificité. Ou d'idiotie.

Tout est discret et fini dans la réalité ; l'infini n'a de place qu'en mathématique ou dans la bêtise humaine (celle-ci serait équivalente à *l'éthique fondamentale : ouvrir la pensée à l'infini réel* - Badiou - puisque, dans cette brèche, se déferleraient des flots de bêtise).

Dans la *sagesse* antique, j'apprécie le culte de la position *couchée*, pour ripailles, débats ou écriture, ce qui occultait les horizons et ouvrait au ciel. En revanche, les fanfarons de la position *debout* finissaient en accaparements d'hyènes ou pugilats de moutons. Mais les pires, ce sont

mes contemporains, *assis* dans leurs bureaux, pour remplir, mécaniquement, la même fonction de robot interchangeable, en finance, littérature ou science.

Seule la maîtrise des métaphores ou de la logique peuvent justifier la logorrhée philosophesque sur la vérité, les connaissances, l'être. Si de la sagesse spinoziste ou hégélienne, on élimine ses trois sujets austères ou stériles, les misérables lambeaux restants ne seraient sauvés par aucune métaphore.

Le mathématicien maîtrise l'infini, le poète – la pureté, le savant – la pensée. Mais a-t-on jamais vu un seul philosophe, capable de définir ces trois concepts ? Pourtant, l'un des plus obtus d'eux, Hegel, proclame, parmi tant d'autres, cette ânerie, totalement creuse : *l'infini est la pensée pure* ! Et dire, que *la pensée est la pureté infinie*, n'est guère plus glorieux.

L'Idée couvre tous les champs expressifs, du borborygme à la formule logique ; la philosophie consiste à l'envelopper d'un style, qui, réduit nécessairement aux arrangements spatiaux de mots, ne peut être que *géométrique*. Chez Platon il est parabolique (les objets à la lumière mythique), chez Nietzsche – hyperbolique (les objets voués à la hauteur), chez Heidegger – elliptique (les objets n'ayant pas encore de nom). J'ai l'ambition de pratiquer un style conique : l'idée serait une corne d'abondance, un cône, avec l'humilité d'un angle de vue étroit, avec un flux du bien-être, avec l'élan vers l'infini ; la maxime émerge, suite au choix d'un plan, traversant le cône, pour créer une parabole, une hyperbole ou une ellipse.

Il est possible de bâtir une représentation cohérente pour l'alchimie ou l'astrologie, où des vérités déroutantes seraient démontrées avec une parfaite rigueur.

Les seuls mérites de Descartes : un affaiblissement du jésuitisme, la géométrie analytique, l'invention des symboles +, -, =…

Pauvre Nature, géométrisée par Descartes et déifiée par Spinoza ! Pauvre Nature, profanée par l'austère *Naturphilosophie* des rats de bibliothèques allemands ! La prose de Lucrèce, après ces bavards, semble bien relever de la poésie.

Aucun non-mathématicien n'a jamais formulé quelque chose de philosophiquement profond ou divinement haut sur la nature de la démarche mathématique (ni Spinoza ni Valéry ni Wittgenstein ni Badiou). Mais les mêmes tentatives des mathématiciens eux-mêmes débouchent dans de franches platitudes. Einstein, ni mathématicien ni philosophe, est le seul à avoir la-dessus des avis enthousiasmants.

Tout philosophe dispose de deux sortes de savoir : la maîtrise de l'histoire de la philosophie, dont l'unique intérêt consiste à éviter le plagiat ou l'épigonat, ce n'est donc qu'une pitoyable contrainte, et la maîtrise d'une science quelconque : l'optique des lentilles, le calcul différentiel ou l'empilage d'herbariums. Pour ton propre message philosophique, ces savoirs ne jouent, pratiquement, aucun rôle, et tout philosophe, donnant des titres majestueux au savoir est un charlatan.

Un mathématicien - comprendre sans voir ; un autre scientifique – voir pour comprendre ; un artiste – avoir un regard et une noblesse qui dispensent de comprendre et de voir. L'homme de la rue – voir sans comprendre.

La contrée philosophique, dominée par une horde de professeurs, dispose de deux frontières – celle avec la poésie, au régime semblable, et

franchie librement dans les deux sens, et celle avec la science, où tout échange diplomatique est impensable. La poésie marche, ironique, sur les plates-bandes de son enfant prodigue ; la science, curieuse, fait des incursions en terrains vagues de son voisin sauvage.

Dans une banalité – la différence entre l'apparence et la chose en soi – on voit le mérite principal de la philosophie kantienne. Mais sans le reconnaître, aucune science appliquée n'aurait été possible ; et l'objectif de ces sciences est de rapprocher, de plus en plus, les modèles-théories des apparences - de la chose en soi. La même ineptie frappe la *méthode transcendantale*, les *connaissances a priori*, l'*impératif catégorique* – c'est plat, commun, trivial. Le seul mérite de Kant est d'avoir répertorié et creusé les dons divins, dont est doté l'homme.

Chez les scientifiques, règne la jalousie, d'où leur propension au fratricide ; les artistes tiennent à leur absolue originalité, d'où leur penchant pour le parricide. Les plus honnêtes finissent par en avoir une honte inexpiable, comme Cioran, après ses pitoyables attaques de Nietzsche et de Valéry.

Selon Hegel est infini ce qui n'a pas de frontières. Le seul infini sérieux est le mathématique, et en mathématique, pour avoir des frontières, il faut de la continuité. Dans l'univers de la matière, la continuité n'existe pas ; tout y est discret ; l'ensemble des idées articulées est discret. Et selon Einstein, seule la bêtise peut y prétendre au grade d'infinie.

Contrairement aux idées scientifiques, toutes les élucubrations tarabiscotées philosophiques doivent être traduisibles en langage commun, accessibles au dernier des ploucs et n'en supprimant aucune image claire. Et, avec un certain ricanement, on découvre que les galimatias hermétiques de forme deviennent galimatias rustiques de fond, rien de plus.

L'algèbre fut mon métier ; l'ordinateur – mon outil ; l'argent – ma bouée de sauvetage. Je serais un triple monstre : *Argent, machinisme, algèbre ; les trois monstres de la civilisation actuelle* - S.Weil.

Mon orgueil d'algébriste est chatouillé par cet aveu de Valéry : *Ce qu'ont fait les hommes de plus admirable est peut-être l'algèbre*. Mais il gâche tout mon plaisir en en évoquant les aspects soi-disant les plus précieux – les nombres et l'observation de la nature – et je comprends que le compliment est irrecevable, puisque ni les nombres ni l'observation ni, encore moins, la nature n'y jouent un rôle quelconque. L'algèbre est la science qui, à la fois, est la plus éloignée de nos quantités et perceptions et traduit l'intelligence la plus universelle et pure, au-delà de l'humain.

Le sérieux a sa place en politique, en économie, en sciences ; partout ailleurs, surtout en philosophie ou en poésie, c'est la naïveté qui conduit aux discours détachés, joviaux, ironiques. La naïveté, adoubée par l'intelligence, est amie de la sagesse.

Les dons les plus exclusifs, et donc purs, sont le musical et le mathématique – une sidérante nullité des musiciens, cherchant à faire de l'esprit, ou des mathématiciens, dissertant sur l'âme.

La mathématique cherche à inclure tout arbre dans une forêt ; la vraie philosophie est toujours individualiste et ne s'intéresse qu'à l'arbre. Virant vers celle-ci, je ne pouvais pas m'entendre avec Grothendieck.

Je ne vois qu'un seul avantage de l'étude de l'histoire de la philosophie : confirmer qu'en philosophie seuls comptent les commencements ; les buts et les parcours sont communs et peuvent être effacés ou négligés. Et la plupart des commencements se réduit aux

métaphores. Aucun philosophe ne reconnut cette évidence. Les développements ne se justifient qu'en sciences ou chez les amuseurs d'enfants ou de foules.

Dans chaque *événement*, se produisant sur Terre, on peut distinguer une part de l'art et de la science, mais attribuer à l'Histoire des *actions* un sens théorique ou didactique est une blague, et connaître cette Histoire n'apporte rien à la sagesse ou à l'intelligence. Pour l'Histoire des *images*, *La Guerre de Troie* et *Guerre et Paix* sont plus excitants – et même plus véridiques ! - qu'Hérodote ou J.Michelet. De tous les temps, une expérience *séculaire* fut jetable, et l'espérance de vie d'une expérience *immédiate*, d'un algorithme donc, fut brève. La mémoire ne devrait servir qu'à l'entretien de rêves.

Chez les philosophes professionnels, tant de verbiages, ampoulés et creux, au sujet du *tout* et du *rien*, tandis que, en logique, les quantificateurs universel et existentiel réduisent ces vagues *notions* en *concepts* rigoureux et banals.

En dehors de la mathématique, l'infini est l'effet d'une perspective métaphorique réussie et la vérité – l'acquiescement d'une conscience critique endormie.

Les contraintes mathématiques ou érotiques, bien formulées en problèmes, promettent de l'élégance et dans les solutions algébriques et dans les mystères lubriques. La volupté y est davantage dans la séduction que dans la possession, non dans l'être-là, mais dans le naître des pas qui y mènent.

Toute rencontre de deux êtres peut se réduire à la métaphore de l'unification d'arbres : pour les esprits, l'entente se ferait par les racines,

pour les âmes – par les fleurs, pour les cœurs – par les cimes. Aux hommes de science on ne demandera pas *le degré d'amour, avec lequel ils regardent leurs arbres* - Dostoïevsky - *степени любви, с которою они смотрели на деревья*, puisque le scientifique lève rarement son regard, familier surtout des feuilles de ce jour.

Ce qu'on dit de l'amour : *L'âme est le lieu de ses mystères, le corps son Livre Révélé* - J.Donne - *Love mysteries in soules doe grow, but yet the body is his booke* - s'applique aussi à l'art et à la science, qui sondent les mystères du beau et du vrai, mais doivent se contenter de rendre lisible, c'est à dire charnel ou formel, ce qui, au fond, n'est qu'intelligible. Le corps de l'art et de la science s'appelle représentation. Ce que l'oreille entend dans l'Écriture, l'œil devrait graver dans la Table des Lois.

La vie gardait son sens grâce à deux vides, côté tête et côté cœur : la curiosité de l'esprit et la soif de l'âme, qui ne cherchaient qu'à se remplir. *Ne cherchez pas à remplir de science votre tête, car remplir d'amour votre cœur, c'est déjà suffisant* - Feynman - *Stop to fill your head with science - for to fill your heart with love is enough*. Le plus fascinant, c'est que, apparemment, la source, d'où coulent l'émotion ou l'intelligence, n'est ni dans la nature ni dans le hasard, - elle est en nous ! Comme une règle, qui ne demande qu'être *appelée*. Et peut-être, de surcroît, cette source est la même, pour ces deux courants qui s'ignorent.

Oui, la vie est un rêve, diurne ou nocturne, la raison ou l'érotisme, l'être ou le néant. Et comme toujours, c'est à travers leurs perversions que nous en touchons le fond : l'acte ou la possession, agir ou avoir. On jouit toujours à deux, et l'on jouit le mieux avec un partenaire vécu comme un mystère, et que ne voient pas ceux qui ne s'occupent que de problèmes visibles : *La physique est aux maths ce que faire l'amour est à se masturber* - R.Feynman - *Physics is to math what sex is to masturbation*.

Chez l'amoureux, la bête devient ange, comme toute profondeur devient hauteur. *Ni les anges, ni les forces des hauteurs, ni celles des profondeurs, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour* - St-Paul. L'amour - prescience créatrice de volumes infinis dédaignant la science des dimensions.

La passion de et pour l'inconnu entretient et la science et l'amour ; il faut introduire de nouvelles inconnues dans l'arbre de la connaissance voluptueuse et réveiller, ainsi, des unifications inespérées avec l'arbre de la vie. Stendhal appelle cette magie – cristallisation (des branches recouvertes de nouveaux cristaux) : *opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections*.

Le triomphe de l'*homo faber* sur l'*homo loquax*, de la *praxis* sur la *poïesis*, de la fabrication sur la création, est dû, hélas, à l'adoption volontaire par le poète de la mesure et du regard des ingénieurs. Les vainqueurs, avec un sérieux, qui fait froid dans le dos, proclament, doctes, qu'il faut *prendre acte de la fin d'un âge des poètes, convoquer les mathèmes, penser l'amour dans sa fonction de vérité* - Badiou - on dirait un robot crachant des conclusions d'un syllogisme ; aucune envie d'enterrer le poète, d'énigmatiser les mathèmes, de chercher du vrai, dans la folie amoureuse.

Pour que son amour dure, l'amoureux devrait prendre l'exemple du mathématicien – apprendre l'art de substitution de variables aux constantes, sacrifier le permanent par fidélité à l'intemporel. Par ailleurs, le poète le comprend déjà : *La poésie est l'inconstance dans la fidélité* - R.Char.

Le bien est paralytique, et l'amour est aveugle ; ils s'entraident, pour ne pas dépeupler notre facette sacrée, qu'ils sont les seuls à animer. L'homme se manifeste, vers l'extérieur, par la science et l'économie, mais sa

trinité intérieure complète est faite du philosophe, de l'artiste et du saint, et puisque Dieu seul est saint, le bien et l'amour sont les seuls témoins de notre origine divine. Si le soi connu se charge de notre intelligence et de notre création, le soi inconnu représente le sacré ou, au moins, le noble.

L'origine de ce qu'une femme inspire à l'amoureux est si insondable et inextricable, que rien que pour cela l'amour mériterait une place à côté non seulement des mystères de l'art mais aussi des énigmes de la science. *Certains hommes s'acharnent, toute leur vie, à comprendre le fond d'une femme. D'autres se consacrent aux choses plus faciles, comme, p.ex., la relativité* - Einstein - *Manche Männer bemühen sich lebenslang das Wesen einer Frau zu verstehen. Andere befassen sich mit weniger schwierigen Dingen z.B. der Relativitätstheorie*.

Dans la réalité, il n'y a rien d'éternel ou d'infini ; il faut les inventer, comme les invente le mathématicien, en tant que processus. Pour le poète, ce serait de l'élan. *Impossible de te détacher des choses passagères, si tu n'es pas épris des choses éternelles* - St-Augustin - *Amor rerum temporarium non expugnatur, nisi aliqua suavitate aeternorum*.

Tu n'es pas maître de la profondeur de tes pensées ni de la hauteur de tes sentiments ; l'objectivité logique et l'élan mystique, respectivement, y sont des guides. Donc tu devrais davantage songer à la hauteur de tes pensées et à la profondeur de tes sentiments, pour être un homme complet, c'est-à-dire un sage ou un amoureux.

Les domaines, touchant à nos racines les plus profondes, éthiques, esthétiques, métaphysiques, ne se prêtent à aucune investigation scientifique ; leur essence est mystérieuse, et seul un regard poétique peut en extraire une musique allusive. Les habitués des statistiques et des théorèmes ont beau se moquer du poète, incohérent ou balbutiant, eux-

mêmes émettent, dans ces domaines, des avis autrement moins signifiants et plus niais.

La mathématique, la musique et l'amour sont peut-être les seuls excitants qui nous laissent perplexes, désarmés, face à notre soi inconnu, immatériel. La mathématique – par la stupéfiante harmonie des grandeurs abstraites ; la musique – par l'émotion soudaine, émancipée de l'esprit inutile ; l'amour – par l'élan, naissant d'une attraction irrésistible, injustifiable.

Il y a beaucoup de sphères de la vie où l'amour ne devrait jamais mettre ses ailes (pour qu'elles ne se métamorphosent pas en pieds). Ces précautions valent pour tout ce qui est noble ; les contraintes apportent de la pureté à la poésie, à la mathématique, à la musique. L'amour a plus besoin de fermetures que d'ouvertures. Mais étant craintif, *que craint l'amour ? - des bornes* - Kierkegaard.

Ta liberté se prouve par son opposition à la nécessité logique ; la nécessité s'ensuit d'une vérité démontrable ; l'amour est dépassement de ce qui est démontrable ; l'amour est ta liberté qui défie ta vérité. Donc, méfie-toi de St-Jean : *N'aimons pas de langue, mais en actes et en vérité*.

Qu'on soit un renne, un crapaud, un rossignol, c'est la séduction qui donne un sens à leur musique. Et puisque ces chants supposent un cadre solitaire et une dose de mélancolie, si naturels à l'homme amoureux, la musique fut parmi les premiers outils des esprits naissants, encore si poétiques. Rien d'étonnant que dans l'Antiquité, elle figurait dans le quadrivium mathématique.

L'infini, qu'il soit sentimental, mathématique ou métaphysique, ne peut être imaginé qu'en tant que processus, et non pas comme état, point ou

repaire. Chronique et non pas topique. Il a sa propre notion de voisinage, de convergence, d'ouverture. C'est une métaphore, permettant de se faire traiter comme un concept. Maîtriser l'infini, c'est maîtriser le temps, ce second mystère du monde, s'incrustant dans celui de l'espace.

La philosophie n'est nullement une catharsis, tout au contraire : elle prend les évidences, ou les solutions, des prêtres, des linguistes, des logiciens et y (ré)introduit du mystère, pour faire renaître les consolations ou enthousiasmes évanescents.

On cherche le mieux ce qu'on est certain d'avoir déjà en puissance, on cherche la forme d'un contenu plus consistant que le mot, plus rigoureux que la réalité. Chercher ce qu'on n'a pas est pratiquer le coup de dés. La science et l'art opposés au hasard.

Que je feigne tout ignorer de l'*être* de la chose (*épochè*) ou bien que je m'arroge le droit de la connaître au fond, ma description de cette chose est question de mon intelligence et de mon talent et non pas de mon attitude phénoménologique ou dogmatique. La méthode philosophique n'existe pas, elle ne peut être que scientifique, et une philosophie scientifique est une invention des nigauds.

Les notions mathématiques de suite, de limite, de convergence donnent une vision assez nette de l'abstraction *temps* ; mais aucune intuition ne nous éclaire sur le sens du temps *concret*, dans l'espace réel et non pas imaginaire, - la perplexité augustinienne reste la nôtre.

Ce qu'on connaît est presque sans importance pour la qualité de notre écriture ; c'est dans la docte ignorance que se manifestent le mieux nos frissons et nos recherches : *Qui questionne et s'étonne a le sentiment de l'ignorance* - Aristote. Elle accompagne l'étonnement jusqu'à sa chute dans

une certitude passagère. La docte ignorance est l'aboutissement glorieux de la science (où elle s'appellera *savoir indocte*) et le début lamentable de la philosophie (où elle s'appellera fidélité à la *nature*).

Toute science a un versant artistique ; mais là où une question n'admet plus qu'une seule réponse, l'art est impossible. Comme, d'ailleurs, la philosophie : *Philosophie, somme de tous les sujets, sur lesquels il est possible de différer d'opinions* - Valéry. La chouette de Minerve, qui ne prenait son envol qu'à la tombée de la nuit, le savait.

La clarté est possible et souhaitable là où la langue et le sentiment humain peuvent ou doivent être occultés, - dans la science ou dans la technique, par exemple. Rendre claires les propositions (Wittgenstein) n'est pas une tâche philosophique ; la philosophie ne peut s'exercer que dans la réflexion sur les mystères du langage ou de la souffrance humaine. Réfléchir sur le monde, celui des phénomènes ou des noumènes, est une tâche, où le regard philosophique n'est plus d'aucun poids.

Les représentations conceptuelles ne sont jamais homomorphes ; une infinité de structures et d'opérations de la réalité échappera toujours à nos modèles humains. Mais puisque les seuls modèles parfaits sont des modèles mathématiques, le réel, c'est à dire la perfection même, serait une réalisation de la mathématique, celle-ci étant ainsi l'ontologie même. Au commencement et de la représentation et de l'objet est le Nombre, la seule raison de leur concordance.

Les badauds pensent que les philosophes *expliquent le monde*, en apportant de la *clarté*. Or, l'explication du monde est la prérogative des scientifiques, la clarté définitive et figée étant affaire des imbéciles. Il se trouve que les philosophes ne sont ni les uns ni les autres. Les philosophes devraient ne s'occuper que de nos soupirs ou de nos métaphores.

Dans la réalité il n'y a que matière et esprit ; les deux questions correspondantes, à l'origine des sciences et de l'art - pourquoi la pesanteur ? pourquoi la grâce ? - se rencontrent, curieusement, chez S.Weil.

Il y a des ombres, qui ne demandent que de l'éclaircissement ; la philosophie n'y sert à rien, la science y suffit ; on s'enferme dans une bibliothèque. Et il y a des ombres, dont le seul intérêt est le mystère de leur source et l'émoi de leurs danses ; aucun savoir n'y apporte rien ; c'est une haute tâche poétique ; exécutée avec profondeur et intelligence, elle devient philosophie ; on reste dans sa Caverne.

Le nihilisme est un contraire du scepticisme et de l'absurdisme. Pour ceux-ci, notre propre avis comme l'avis des autres ne valent rien. Pour le nihiliste, bâtir sur les avis des autres ne vaut rien ; seuls valent nos propres fondements, commencements, élans. Être nihiliste, c'est annihiler les avis des autres et ne compter que sur soi. Il va de soi, qu'il ne s'y agit pas de science, mais de poésie et de philosophie.

Le soi se loge quelque part sous la boîte crânienne, observe la conscience et déclenche des actes ; aucun oracle delphique, aucun cogito, aucun réseau ne neurones ne m'éclaire sur son mystère ; il est la flèche de Zénon, qui, visiblement, vole, mais, pour ma raison, - reste immobile. Aucune solution donc du problème grec de connaissance ni du problème égyptien de vérité (*personne ne souleva mon voile*), qui nous illuminerait sur le mystère du soi, où le connu et le vrai restent impuissants.

Le point commun entre la poésie et la mathématique : la forme engendre le contenu - un mystère de l'âme, un mystère de la raison ; la réalité se pliant, Dieu sait pourquoi, - devant la liberté. L'imagination est ascendante (vers l'intonation) en poésie et descendante (vers l'intuition) -

en mathématique, et D.Hilbert oublie d'en donner le sens : *Celui-là abandonna la mathématique et devint poète ; il manquait d'imagination pour être mathématicien* - *Der hat die Mathematik aufgegeben und ist Dichter geworden, für die Mathematik hatte er zu wenig Fantasie*.

Avoir lu les auteurs, avant de lire leurs critiques, permet de comprendre, qu'en philosophie tout ce qu'on désigne par preuves, réfutations, déductions n'est que d'humbles métaphores. Je ne connais aucune exception.

Les charlatans psychanalytiques appellent la mathématique *science sans conscience* (Lacan) et comparent leur inconscient avec l'essence de la mathématique ; cette analogie, paradoxalement, est assez juste, puisque le mathématicien crée sa matière sans aucune référence au réel et constate, a posteriori, que la réalité se plie à ses modèles à lui. La curiosité verbale consiste ici en lecture du mot de *conscience* au sens *non*-rabelaisien.

Le pur savoir se moque d'expériences et de vécus ; la mathématique s'en passe et ne s'appuie que sur l'esprit pur, comme notre Dieu ; elle a donc le droit de *prétendre à une proximité privilégiée avec Dieu* - Lichtenberg - *Anspruch auf eine nähere Verwandtschaft mit Gott machen* - et comme le bon Dieu cachottier elle laisse le souci du sens – aux philosophes !

Même à Kant un ciel étoilé semblait être ce qu'il y a de plus immuable ; quelle ne fût pas ma stupéfaction, quand j'appris que, dans l'Antiquité, on pouvait observer, depuis la Méditerranée, - la Croix du Sud ! Le phénomène de *précession* en est l'origine, phénomène connu des Égyptiens et des Grecs !

La valeur ontologique de la mathématique n'a rien à voir avec ses démonstrations ou preuves, c'est à dire des ramages, elle est dans ses

racines, des principes : avec l'algèbre - les propriétés des opérations, avec l'analyse - le processus comme voie d'accès à l'infini, avec la géométrie - la mesure, la distance ; ces trois volets couvrent complètement la réalité : ses invariants, ses mouvements, ses proximités.

Quelle autre démonstration d'une existence hors espace-temps que le moi, se révélant dans cette coordination miraculeuse entre les sens, le cerveau, les muscles, la conscience métaphysique ! Tous accessibles à tout moment et en toute circonstance, dans un parallélisme et une unité inconcevables !

Voir plus clair est utile dans les codes administratifs, dans les démonstrations de théorèmes, dans les contrats mercantiles. Partout où se faufile le rêve s'apprécient les voiles, les ombres, les suspensions. La vérité est toujours un fait indifférent aux élans, une lumière commune monocorde ; le mensonge est la promesse de langages et d'audaces.

La philosophie devrait ne traiter que deux questions : *comment* l'esprit atteint une profondeur du verbe et *pourquoi* l'âme aspire à la hauteur consolante. Pas de déductions, que des abductions. Plus près du dogmatisme que du sophisme. Des maximes tranchantes, non des discours flanchants.

Que valent les lumières fixes que nous apportèrent Euclide, Newton ou Einstein, à côté des ombres mouvantes, que nous admirons, depuis des siècles, dans les cavernes de Platon, de Bouddha ou de Zarathoustra !

Ce misérable schéma hégélien : le progrès de l'esprit, la dialectique comme moteur de ce progrès, la contradiction comme matière première de cette dialectique. Et que, à côté de cette grisaille (*la minable grisaille* - Nietzsche - *bei Hegel das nichtswürdigste Grau*), l'éternel retour nietzschéen

est beau ! - s'attacher à l'invariant vital, qui est le seul à être noble, atteindre sa hauteur artistique, finir par un acquiescement majestueux à cette vie divine, revue, repensée, tragique, unifiée avec l'art ! Une ridicule et orgueilleuse prétention à la scientificité et une fière et humble identification avec l'art.

Le scientifique calcule les longueurs d'ondes, l'artisan fabrique les cordes et les clapets, l'artiste compose la musique. Le premier parle de rigueur, le deuxième – de compétitivité, le troisième – de beauté. Les plus misérables sont : le premier exhibant sa formule du beau et le dernier se piquant de sa cohérence.

Avec la seule religion, comme fond spirituel, la vie fut pleine d'émouvantes obscurités ; la science et l'incrédulité la rendirent insupportablement transparente et insipide. *S'il n'y avait que l'obscurité tout serait clair* - S.Beckett. Le trop de lumière fit, qu'il n'y eut plus rien à voir.

Dans un carré, on peut voir un triangle, qui réussit dans la vie, ou bien un cercle, qui tourna mal aux virages vitaux. De même, une circonférence est un carré, qui sait arrondir les angles, ou une sphère, qui se dégonfla. De qui s'y moque-t-on ? *Dieu peut faire un âne à trois queues, mais non pas un triangle à quatre côtés* - Paracelse.

Le savoir, plus que l'ignorance, peut nous plonger dans une nuit sans espoir et mal lunée, si nos lumières artificielles nous remplacent et lune et étoiles. On a une petite chance de tomber sur l'esprit dans la nuit ; en trouver dans les *sciences de l'esprit* - on n'en a aucune.

Dans les écrits des sots, ce qui saute aux yeux, c'est leur obsession par les *mots*, portant sur le savoir, la rigueur, la profondeur ; de cette manie des mots guindés naît l'illusion d'un discours bien réfléchi. On vise ces pédants,

quand on dit, que *l'habitude d'un raisonnement logique tue l'imagination* - Chestov - *привычка к логическому мышлению убивает фантазию*. L'imagination, c'est un regard tourné vers la hauteur.

Si rien ne remplace l'oreille pour l'ouïe, une bonne vue peut se passer d'yeux, quand on possède une bonne cervelle. C'est pourquoi la musique est plus proche des dieux que la peinture. Le cœur complète le travail de l'oreille, le cerveau - celui de l'œil. La science et l'art sont ce qui permet aux aveugles de voir et aux sourds – d'entendre.

Voir les problèmes de la conscience, à travers les ombres de son mystère, ne nous fait pas progresser vers sa solution ; mais essayer de dissiper son mystère, avec la pitoyable lumière de sa solution, est une ambition encore plus dérisoire : *Le mystère de la conscience disparaîtra, lorsque nous résoudrons le problème biologique de la conscience* - Searle - *The mystery of consciousness will be removed when we solve the biological problem of consciousness* - voilà qu'après la physique, la chimie et l'informatique défaillantes on se met à tabler sur la biologie, comme *problem-solver*, au lieu de s'adonner aux *mystery-absolvers*.

L'inappartenance de l'artifice à l'ordre du naturel - l'un des plus beaux mystères de la création divine ! L'homme est condamné à la création d'apparences et de rêves, qui apportent autant à la perception du réel que les lois et la logique.

Oui, il n'y a, dans le monde, ni couleurs ni sons, mais seulement des ondes ; pourtant, nos récepteurs, captant ces ondes, nous bouleversent par des tableaux et des mélodies ; la réalité passive enjoint de la mimesis à notre idéalité active. Le besoin de couleurs, dans notre esprit, dans l'*homo faber* ou l'*homo pictor*, réveille le souci de l'être, au-delà de l'espace ; le besoin de sons provient de l'âme, du devenir intemporel, de l'*homo sacer* ou

l'*homo poeticus* ; l'art ou la science, dans le premier cas, la foi ou la philosophie - dans le second.

Pour que le tableau du monde soit complet, on a un besoin égal de lumière profonde du savant et de hautes ombres du poète. Ne pas les confondre : *La réalité ne se révèle qu'éclairée par un rayon poétique* - G.Braque.

La mathématique, tout en exhibant une forme parfaitement articulée, se met volontiers au service des contenus fantomatiques. Mais elle ne sera jamais mercenaire de l'arbitraire ou milice du populaire.

La *relativité*, même restreinte, ne servit jamais un artiste, bien qu'elle se formule en tant qu'une absoluité. Le principe d'*incertitude* n'engendra aucun doute fécond, restant au stade de la perplexité de Zénon. Chercher un écho dans les sciences, c'est réduire à la gravitation l'émoi d'un coucher de soleil. Aucun parallélisme entre les modèles scientifiques et poétiques.

La demeure des certitudes est la représentation (scientifique ou pragmatique) ; la croyance s'ancre dans la réalité (physique ou métaphysique). Ne croire en rien est donc une pose dogmatique, à l'opposé du nihilisme, bien que Nietzsche même en fasse le mode de penser de l'homme créateur. Pourtant, philosopher, c'est réduire toute espérance et tout savoir - au croire.

Il y a autant d'idées de l'être que d'idées du devenir, exprimées dans un langage de monotonie logique ou dans un langage événementiel, de rupture. Une cohérence ou une déshérence. Décrire, par un libre arbitre, un univers ou en créer, en liberté, un nouveau. Une intelligence ou une audace. L'universalité ou l'exception. Mais la seconde tâche est impensable sans la première. Le meilleur mouvement naît de la maîtrise de l'immobile.

La clarté *doit accompagner* les règles scientifiques ou juridiques, elle *ne peut pas orner* la pensée (Vauvenargues). Qui réclame la clarté de la musique ? - et la pensée, c'est de la musique verbale que n'ornent que la mélodie, le rythme et l'harmonie.

Pour Goethe, Husserl, Heidegger, derrière les phénomènes il n'y a rien à chercher. Mais où s'imprime le phénomène ? Sur la rétine ? Dans la conscience ? Au sein d'une représentation ? Dans une réaction réelle ? Toutes ces versions sont envisageables, et leur examen vous fera vite oublier ce misérable phénomène, pour rester avec une loi scientifique, une maîtrise technique, une musique mystique. Le regard surclasse le souci.

Celui qui ne comprend pas le concept de l'infini mathématique est incapable de raisonner sur la notion de l'infini philosophique ou sentimental. Platon ne comprenait ni Zénon ni Pythagore, comme Hegel ne comprenait ni Newton ni Leibniz, d'où leurs délires sur la limite et l'illimité (*péras* et *apeiron*).

Connaître ses contraintes, c'est savoir ce qui est important et ce qui l'est moins. Comme dans une position échiquéenne : même un joueur médiocre trouvera facilement le meilleur coup, si l'on lui signale quel est l'aspect le plus important dans la position courante. Le scientifique ou l'artiste est celui qui sait ne pas patauger dans l'inessentiel, pour s'attaquer tout de suite à l'essentiel, avec des coups conceptuels, verbaux ou musicaux.

Tout bel enfant, en philosophie, se réclame d'une naissance miraculeuse ; ce qui les distingue, c'est le métier présumé de leur père – un scientifique (Hegel) ou un poète (Nietzsche). Des *enfants de la vierge réflexion* (*Jungfraukinder der Speculation* – J.G.Hamann) ou des enfants de

l'avenir (*Kinder der Zukunft* – Nietzsche). Des arbres, à généalogie établie ou à établir.

Valéry n'a aucune ambition pour la rigueur d'un système, et pourtant ses phrases sont rigoureuses, et derrière elles on peut reconstituer facilement un système complet, profond et subtil, qui l'inspire. Tout, chez Nietzsche, n'est que rhapsodique, mais on y entend une symphonie, grandiose et harmonieuse. Spinoza, Kant, Hegel brandissent leur prétention à la rigueur scientifique, mais chacune de leurs phrases est un fatras anti-conceptuel, anti-logique, anti-poétique, où tout n'est que verbiage, hasard, irresponsabilité, arbitraire, que même le sens commun réfute sans peine, retourne ou s'en moque.

La mathématique est rationnelle et nullement – réelle ; nos sens du beau et du bon sont bien réels et nullement – rationnels. Comment peut-on être hégélien ?

La liberté d'esprit a pour origine la facilité, avec laquelle le monde peut être vu comme un vilain hasard, qui écrase, ou comme une belle harmonie, qui soulève. Le bon sens terrestre, opposé au sens céleste, c'est à dire scientifique ou artistique. D'où l'air abattu ou aigre de ceux qui sont étrangers et à la science et à l'art. Le regard d'artiste ou de savant crée son oreille, qui redécouvre un univers qui résonne. L'oreille du sot l'empêche d'avoir un bon regard, elle est soudée à la cervelle difforme, qui raisonne, dans un brouhaha inharmonieux.

Aucun philosophe ne s'éleva jamais au-dessus de l'intuition discursive. La rigueur, c'est l'art de spécifier des objets, de créer des axiomes non-contradictoires sur les relations entre les objets, de maîtriser les rapports entre le langage et la logique formelle, de formuler des requêtes ou des hypothèses, d'enchaîner des déductions. Cet art resta inaccessible à tous les

philosophes, qui ne sont, par définition, que des sophistes. Leur seule issue honorable aurait dû être l'alliance avec la poésie, mais pour cette reconversion l'intelligence ne suffit pas, il faut du talent.

L'œil et l'oreille maîtrisent l'image et le bruit, avant que la première lumière ou le premier son ne les atteignent ; de même, la logique est parfaitement opératoire, avant qu'une représentation lui soit soumise. Wittgenstein : *La logique précède le comment et non le quoi* - *Die Logik ist vor dem Wie, nicht vor dem Was* - ne va pas assez loin. Le *pourquoi*, le *au nom de quoi*, est aussi pris en compte par la logique, avant que le désir du *qui* soit connu. L'emploi de la logique est subordonné au *qui*, puisque celui-ci dispose de son propre *quoi*. De même le sens, qui est le *à quoi bon*.

Ce qu'on pourrait qualifier de pensée rigoureuse représente une partie infinitésimale de nos positions ou poses ; c'est la croyance qui est omniprésente, aussi bien chez le bouseux que chez le savant. S'appuyer sur la croyance vitale ne peut donc pas être une calamité qui conduirait l'homme à l'animalité (R.Debray), mais c'est bien la croyance mécanique qui en fait un robot. *Le retour de l'Homme à l'animalité apparaît comme une certitude déjà présente* - Kojève – ce n'est pas un retour mais une conversion, pas à l'animalité mais à la robotique, pas une certitude mais une métaphore.

Montrer, c'est faire appel aux contraintes ; démontrer, c'est suivre un parcours. Le parcours, c'est presque tout en mathématique ; les contraintes, c'est presque tout en poésie. Garde celui-là à ton esprit ; impose les secondes à ton âme. L'esprit sait ce qu'il peut narrer ; l'âme se doute bien de ce qu'elle doit chanter.

Le scientifique explore le nécessaire, le philosophe narre le possible, le poète chante l'impossible.

Philosopher, ce n'est pas opposer une pensée rigoureuse à une vague doxa, mais savoir réduire, rigoureusement, toute pensée endormissante à l'état de doxa enthousiasmante.

Avec qui associe-t-on sa meilleure espérance ? La mienne ne connut, dans le temps, aucune évolution et ne quitta jamais le poète. Sa chronologie, chez les sots insensibles : le politicien, le journaliste, l'homme d'affaires ; chez le sot sensible : le poète, le savant, le philosophe ; chez le sage insensible : le philosophe, le savant, l'homme tout court ; chez le sage sensible : l'homme tout court, le savant, le poète.

La science crée des représentations objectives et fidèles de la réalité ; la vie pratique déclare droits et vrais les plus courts chemins entre le représenté et le réel ; l'art introduit ses métriques subjectives. *Lorsqu'on vise ce qui est important, les détours sont nécessaires* - Platon – dans l'art, c'est la qualité des détours qui détermine l'importance de la visée.

Le savoir a deux stades : la représentation (le libre arbitre d'une synthèse) et le sens (la liberté de donation de sens à l'analyse de la représentation). Platon ne respecte pas la règle ockhamienne : de ses quatre *facteurs* – le nom, la définition, la représentation, la science – le premier n'est qu'une étiquette, collée à une représentation, et la définition fait partie de la représentation.

Face au mystère du monde, le scientifique lui trouve du sens profond et le poète – de la haute beauté. Quand on n'est ni l'un ni l'autre, on n'y perçoit que de la platitude, de la fadeur, sans sel ni sens.

Si, dans le fatras hégélien, la logique reste introuvable, rappelez-vous que, pour ce bavard, elle fut *un royaume des ombres, une image de Dieu, un*

royaume de la pensée pure. Dans ce domaine immaculé et majestueux, sans contraintes des négations, connecteurs, quantificateurs, toute élucubration est régalienne, normative.

La partie créative de la vie est dans les va-et-vient entre la réalité et ses représentations ; l'esprit scientifique est dans la recherche d'une adéquation entre ces séjours, et plus convaincante est celle-ci, plus grand est le talent. L'âme d'artiste est dans l'affirmation d'autonomie des représentations, et la distance, ainsi créée, maintenue, maîtrisée, reflète le *même* talent ; c'est celui-ci qui est le *même*, dans l'éternel retour nietzschéen, il est le contenu créatif du devenir – la répétition de la différence, plutôt que celle de l'identité.

Le rêve est un chant, né de l'attirance de mon âme pour l'inaccessible ; ce qui est accessible à mes sens constitue la réalité. La représentation du rêve s'appelle l'art ; la représentation de la réalité s'appelle le savoir, dont le contenu le plus rigoureux s'appelle la science. Dans tous les cas, la représentation relève entièrement de l'intelligible et non pas du sensible comme le pensent Aristote et Kant : *Un jeu aveugle des représentations, c'est-à-dire moins qu'un rêve* - *Ein blindes Spiel der Vorstellungen, d. h. weniger als ein Traum*.

Kant trouve, que les certitudes philosophiques valent celles de la mathématique ; m'est avis, qu'en plomberie et en menuiserie il y en a de beaucoup plus solides qu'en philosophie ; d'ailleurs je n'en connais pas une seule certitude philosophique.

Pour notre bon sens, et même pour notre imagination aussi bien de la matière que de l'esprit, les dernières certitudes atomiques ou cosmogoniques restent totalement incompréhensibles, mystiques. Seule l'implacable mathématique nous conduit à ces stupéfiantes et

incontournables conclusions. L'esprit de l'intelligible s'incline, mais l'esprit du sensible garde toute sa perplexité. La Création, ce devenir divin, commence et se termine dans infinitésimal, où se confondent le continu et le discret.

Il y a un devenir naturel, fatal et dévastateur, et un devenir humain, créateur et intense. Le scientifique perçoit dans le premier des manifestations de l'Être quasi-éternel, qu'il modélise, objectivement, - la science est ontologique. L'artiste poétise, subjectivement, cet Être, pour constituer le flux de son devenir esthétique – l'art est poétique. Et puisque toute ontologie se réduit aux nombres, *pour faciliter la conversion de l'âme du Devenir au vrai Être, rien ne vaut la contemplation de la nature des nombres* - Platon. L'âme ainsi convertie s'appellera esprit.

La qualité des yeux détermine la maîtrise et la profondeur ; la qualité du regard résume le talent et la hauteur. La rigueur d'une lumière ou la vigueur des ombres. La réalité se moque de la seconde démarche, mais le rêve la salue. Nietzsche est impuissant en technique poétique ou musicale, mais aucun poète ou musicien n'émit de métaphores aussi séduisantes là-dessus que les siennes ; Valéry ignore les théories linguistiques ou logiques, mais aucun linguiste ou logicien n'émit d'avis aussi pénétrants là-dessus que les siens.

Les phénoménologues (et les existentialistes) pensent que l'*essence* de l'amour, de la vérité et du goût pour le Beau ne se forme qu'au contact avec un visage charmant, un paysage ou un puzzle logique. C'est le contraire qui est plus plausible : l'*existence* de ces manifestations n'est possible que grâce à une *essence* innée. *C'est la Nature elle-même qui imprime dans l'âme les vérités intellectuelles, qui, bien que stimulées par les objets, n'en sont pas guidées* - Chomsky - *Intellectual truths are imprinted on*

the soul by the dictates of Nature itself and, though stimulated by objects, are not conveyed by them. Mais que deviendrait l'œil en absence de lumière ?

Sans posséder un seul *concept* rigoureux, la philosophie académique, comme d'ailleurs toute autre, ne peut formuler aucune *conception* du monde ; celle-ci résulte de la réflexion et contemplation naïves de ce que la cosmogonie, la biologie ou la poésie exhibent de la matière minérale, animale ou viscérale. Mais la philosophie peut rehausser le regard sur le monde, ce que pratiquent les Allemands et les Russes, avec leurs *Anschauung/воззрение* – regard.

Une logique complète tiendrait compte de la temporalité, et donc toute référence d'objet devrait s'y munir d'un index de temps. Et l'identité A = A, qui est absolue et a priori pour Kant et Frege, n'y serait ni l'un ni l'autre.

La logique, déduisant des vérités mathématiques, ou le langage, évaluant les vagues certitudes jugementales, n'ont rien en commun. Mais même d'excellents géomètres les confondent : *Il est aisé de montrer que l'athée-géomètre ne peut rien savoir avec certitude* - Descartes - mais il omit d'en exhiber la démonstration.

La certitude traverse trois étapes : le libre arbitre de la représentation (dans le contexte de la réalité à modéliser), la logique de l'interprétation (au sein du modèle), la liberté de la validation intuitive (par la confrontation des résultats logiques avec la réalité modélisée). Créer un arbre artificiel, le parcourir, l'insérer dans une forêt existante, à la frontière entre l'idéel et le réel.

Toutes les vérités, que la connaissance objective, c'est-à-dire la science, t'apporte, appartiennent à l'espèce et ne contribue presque en rien

au contenu de ta personnalité. On ne forge celle-ci qu'avec nos goûts et notre foi indémontrables. *L'homme est ce qu'il croit* - Tchékhov - *Человек — это то, во что он верит*.

Il n'y a rien à réfuter chez un Spinoza - c'est du verbiage gratuit, prétentieux et creux ; mais essayez de réfuter Nietzsche ! - c'est toujours passionnant et exige une grande rigueur ; pourtant, c'est lui qui se moquait le plus des rigoristes, comme Platon - des poètes ; mais c'est bien chez ces deux-là qu'on trouve de la rigueur et de la poésie.

Les fantômes peuplent aussi bien le passé que l'avenir, mais ils sont vivants au passé et morts dans l'avenir. La mémoire est une matière malléable, matière première, que ton amour ou ton imagination peuvent munir de nouvelles intensités ou de nouveaux sens. Mais toute projection vers l'avenir ne peut être que minérale, mécanique, logique – bref, sans vie.

En mathématique, on part du défini ; en musique, on vise l'infini. En mathématique, on prouve ; en musique, on éprouve. En mathématique, on est universel ; en musique, on est individuel.

Rendre l'inconnu – connu = la preuve (interprétation interne) ; trouver la place du connu dans le réel = le sens (interprétation externe).

Le contraire du doute s'appelle proclamation des valeurs absolues. Je colle à celles-ci l'étiquette d'*Universaux*, terme médiéval, dont le sens originel est sans intérêt. Ces Universaux sont connus depuis Aristote et sont bien sondés par Kant – le Bien, Le Beau, le Vrai. Douter de l'existence de ces trois *hautes* hypostases divines dans l'homme est de la niaiserie ; on ne peut *profondément* douter que du secondaire, du moins signifiant, du passager. C'est pourquoi on trouve chez les douteurs systématiques surtout des personnages médiocres, ennuyeux, esclaves du présent, prenant leurs

cloaques verbeux pour des profondeurs savantes. S'exprimer sur les Universaux, c'est montrer sa sensibilité, ses goûts, son intelligence.

Ce qui nous renseigne sur l'infini, ce n'est certainement pas la perspective ; le scientifique se contentera du concept de voisinage, et le poète – de l'élan qui l'y porte.

La plus profonde admiration d'un effet s'ensuit de l'ignorance de la cause originaire, divine et inconnaissable ; la connaissance des causes naturelles intermédiaires n'y change rien, bien que celle-ci soit le contenu même de toute science. Mais s'arrêter à ces causes et ne pas les projeter aux sources divines ne peut conduire qu'à une admiration banale, à la maîtrise d'un modèle humain.

Les mystères ne sont pas des signes de l'insuffisance de l'esprit ; l'esprit tout-puissant constate l'impossibilité, logique, intellectuelle ou matérielle, de l'harmonie du réel. Là est le mystère, puisque l'harmonie est bien là, sans que la raison l'explique ou la conçoive.

Se connaître - mon scepticisme, face à ce but, n'ayant ni fond ni forme, ni début ni sens, s'explique par l'analogie avec le principe d'indétermination de la physique quantique : mieux je perçois mon soi connu, moins bien je conçois grâce à mon soi inconnu.

Le mystère est une réalité du scientifique, un rêve du philosophe, une étoile du poète. *L'âme du poète est orientée vers le mystère* - Machado - *El alma del poeta se orienta hacia el misterio*.

Ce qui constitue le véritable mystère du vivant (comme, d'ailleurs, de la matière tout entière), ce n'est pas la difficulté d'explication, mais l'évidence de l'impossibilité de cet ordre des choses, impossibilité, dictée

par la pure statistique ou par d'autres constructions mathématiques, à partir des électrons, molécules, cellules, codes génétiques ; c'est ce qui justifie la majuscule dans le mot *Création*. L'œil est impossible, l'oreille est impossible, le désir est impossible – et pourtant ils sont là, dans l'indifférence des robots que devinrent les hommes.

Dans tout discours, il y a une part dogmatique – des assertions sans preuve – et une part sophistique – des inconnues, insérées, afin qu'elles invitent des unifications avec des regards ou requêtes des autres. *Il y a un flair mathématique, qui subodore dans une question les bonnes variables* - Valéry. Je dirais que c'est un flair intellectuel, propre et aux poètes et aux philosophes, c'est-à-dire aux tenants de la forme, tandis que la logique des variables n'est liée qu'au fond, à la représentation.

La science émet des lumières, et l'intelligence les reçoit ; ce sont des fonctions rationnelles de l'esprit. Mais le cœur reçoit une lumière intérieure, irrationnelle, le mystère y est plus profond, car il atteint l'amour ; l'âme émet des ombres, irrationnelles, le mystère y est plus haut, car il s'y agit d'une création humano-divine.

Cette terrible image : le jour où la dernière trace de vie s'éteindra sur Terre, l'Univers restera sans sujet, sans hasard, sans liberté. Quelques bribes de lois physiques et chimiques, cessant, elles aussi, d'agir – l'espace décomposé et le temps arrêté.

L'apparence est ce qui obsède les rhapsodistes de formes, le rien est ce qui agite les absurdistes de fond. Inaptes de représentations et de logiques, ses outils qui se moquent de riens et d'apparences.

Les connaissances rendent plus profond le regard d'un savant, plus vastes – les horizons d'un curieux, mais n'élèvent point les paroles d'un

poète. Étrange bêtise de Pétrarque : *Ne m'est donné qu'un seul délice - apprendre* - *Altro diletto che 'mparar non provo*. La jouissance d'un poète est dans la proximité avec des étoiles qui *dansent*.

En mathématique, on approfondit la connaissance en inventant (en généralisant) de nouvelles espèces d'objets, de relations ou de valeurs. L'arrêt de cet approfondissement, surtout dans d'autres sciences, s'appelle résignation ou clarté ; la clarté est ennemi du progrès de la connaissance.

Une vision du monde s'appuie sur le connu, l'inconnu, l'inconnaissable. Chez l'homme de la rue, elle se réduit à l'inconnu ; chez le scientifique, démuni d'âme, - au connu. Mais tout ce qui est universellement connu, fixe, est commun ; et la vision du monde ne vaut que par sa facette personnelle. La part de l'inconnu ne traduit que notre ignorance, tandis que l'inconnaissable, reconnu comme tel même par les scientifiques, est le seul support valable d'une vision, à la fois poétique et philosophique.

On n'atteindra jamais la *chose en soi* ; l'existence d'une faille entre elle et l'état de nos connaissances entretient notre sens ou notre goût du mystère. C'est comme la convergence certaine d'une suite, en mathématique, vers une valeur fini, mais – en infini nombre d'étapes. L'élément fractal élémentaire, visiblement, n'existerait pas. Et ceci est aussi vrai pour les particules élémentaires, que pour nos pensées ou nos extases, afin que vivent notre admiration et notre enthousiasme face à cette œuvre divine.

Pour apprécier la réponse, il faut avoir bien interprété la question : délimiter le domaine représenté par le locuteur, comprendre son langage, réduire son discours aux formules logiques, appliquer une bonne logique du répondeur. Et puisque le locuteur, le plus souvent, est absent, c'est par tes réponses qu'on jugera de ton intelligence.

Le fanatique du doute place ses adversaires dans des cloaques des certitudes. Douter est la preuve de la paresse, de la stérilité. Le séjour des doutes, c'est la platitude ; les vraies certitudes se trouvent dans la profondeur (la science) ou dans la hauteur (la poésie).

Toutes les théories scientifiques (comme les charlatanesques), étant toujours partielles, peuvent être réfutées par la réalité. Ce n'est pas le cas de la mathématique, dont les objets ne doivent rien au réel humain.

En fermant les yeux sur le mystère de la vie, le monde spatio-temporel réel semble être un cas particulier du paradigme mathématique et donc lui obéir, en tout point. Mais, en mathématique, la métaphore spatio-temporelle admet des interprétations vraiment universelles, puisque l'espace n'y est pas forcément tridimensionnel et le temps peut y être réversible ! Le temps réel est-il discret ou continu ? Peut-on parler de continuité et donc d'infini dans le monde réel ?

En paléontologie, on remonterait à la première apparition de tous les organes biologiques - des archétypes (holotypes, paratypes). Je me demande si l'on connaît les époques où apparurent le doigt, l'œil, l'oreille, le cerveau. Je me convertis, tout de suite, au matérialisme vulgaire si les biologistes le savent.

La démarche mathématique part non pas du sensible, mais de l'intelligible, ce qui produit un royaume de vérités idéelles mais objectives ; le sensible du réel, miraculeusement, s'y plie.

Tout écrivain est graveur de mots, mais l'aphoriste ne s'occupe que de l'aspect esthétique des médailles, la frappe finale appartenant au lecteur. L'aphoriste, sur des axes abstraits – enthousiasme-mélancolie,

espérance-désespoir, musique-silence -, ne formule que des réponses, auxquelles le lecteur associe ses questions pragmatiques, apportant des dates, des lieux et des mesures. Les bavards nous assomment de questions, facilement développables en myriades de réponses. *Les bonnes questions n'ont aucune réponse* - G.Bateson - *Good questions do not have answers at all* - la question est bonne si elle ne se réduit pas à la logique.

À l'évidence de l'espace correspond l'énigme du temps. Ce que St-Augustin dit du temps : *si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore* - *Si nemo ex me quaerat, scio ; si quaerenti explicare velim, nescio* est vrai pour la matière, comme, pour l'esprit, est énigmatique ce qui se déroule en nous. *Avant Kant nous étions dans le temps, depuis Kant le temps est en nous* - Schopenhauer - *Vor Kant waren wir in der Zeit, seit Kant ist die Zeit in uns*. Et l'espace, lui, n'a-t-il vraiment que trois dimensions, tandis que notre imagination géométrique pourrait facilement en ajouter tant qu'on veut ? Le temps-qui-passe et l'espace ouvert – deux énigmes du réel, défiant le temps-qui-dure et l'espace fermé.

Le scientifique passe le plus clair de sont temps au milieu des questions (auxquelles on associera, tôt ou tard, des réponses uniques, communes) ; l'artiste exhibe surtout des réponses (auxquelles chacun cherchera à associer sa propre question).

Aucune logique n'explique les valeurs des constantes universelles, ce sont des caprices impénétrables du Créateur. Ne sont divins que Ses caprices avec les trois universaux – le Bien, le Beau, le Vrai – la honte, l'émotion, l'intelligence.

On approfondit sa vue, grâce au savoir des scientifiques et à l'intelligence des philosophes ; on rehausse son regard, grâce à

l'imagination et la musique des poètes. Ne pas confondre ces deux dimensions incompatibles ; même axe, deux extrémités opposées. Une vue plus juste ; un regard plus intense.

Une lumière est émise et, au bout d'un certain temps *t*, sa vitesse canonique, *c*, est mesurée. Mais quelle était sa vitesse à l'instant *t/2* ? On peut continuer de poser cette question, en divisant par *2* la distance, - est-ce que cette question a toujours un sens ? A-t-on jamais mesuré la lumière se déplacer à la vitesse *c/2* ? Bref, comment la lumière passe-t-elle de la vitesse *0* à la vitesse *c* ?

Pour un esprit géométrique il n'y a rien d'indéfinissable ; l'esprit poétique s'en nourrit, le défini n'ayant pour lui aucun goût.

La représentation de connaissances nouvelles réside en assertions à inscrire dans la représentation déjà existante ; la non-contradiction en est la seule contrainte. L'interprétation de connaissances existantes consiste à formuler une requête et à tenter de la démontrer ; la grammaire (logique, syntaxe, sémantique, substitutions) y est le guide. L'*Être* surgit de la première activité (concepts et relations) ; le *Néant* est un fait collatéral de la seconde (absence d'objets vérifiant certaines conditions). Aucun parallélisme, aucune identité, aucune comparaison ne sont possibles entre ces deux vagues notions. *Qu'est-ce qu'un bonbon ?* ou *Combien de bonbons dans ce vase vide ?* - il est insensé de chercher quelque chose de comparable entre ces deux formules.

Tout ou *parties* – tel est le choix qui se présente à ton regard sur toi-même (ou même sur tout homme). C'est aussi un test de ta liberté, ou, plus précisément, de ta capacité de distinguer entre la liberté d'un *tout* statique et celle des *parties* créatrices. Presque tous – romanciers, philosophes, scientifiques – penchent pour *tout* (totalité, unité, bloc, conglomérat,

ensemble). Les rares – des poètes ! - restent sceptiques face aux parcours préprogrammés et monolithiques et vouent un culte aux seuls commencements (*parties* indépendantes !), provenant des sources imprévisibles, où surgissent soudain des états d'âme, des mots, des mélodies. Voici pourquoi tout aphoriste doit être poète.

La sagesse est la faculté de maintenir l'étonnement, pieux et éclairé, devant le mystère qu'on entrevoit dans la matière et dans les esprits. Le mot même de *philosophie* (et non pas *caté-sophie*) désigne l'élan, vers la sagesse, plutôt que sa possession, - l'exacte contraire de la science. La philosophie, sans abandonner la vénération du mystère, le réduit à l'état d'un admirable problème ; la science part déjà du problème et se contente de sa solution. La philosophie vise l'inconnaissable, et la science – l'inconnu. La qualité philosophique se mesure par la hauteur de sa poésie ; la qualité scientifique – par l'adéquation des représentations avec la réalité. La (bonne) philosophie est l'expression des états d'âme personnels ; la science cherche un consensus universel.

Le cerveau est séparé des muscles ; comment leur envoie-t-il des ordres ? Par quels canaux ? Avec quelle vitesse ? Les muscles, ont-ils des récepteurs et des interprètes de ces ordres ? Y a-t-il ici un langage à déchiffrer ? Les biologistes ont peut-être des réponses rigoureuses à y apporter, mais aux naïfs comme moi la chose paraît être mystérieuse. De même, le maintien inconscient de la position debout ; y a-t-il des ordres ? Des émissions, réceptions, interprétations, exécutions ? Et chez une grenouille le mystère est le même.

Comment peut-on ne pas s'émerveiller devant le fait que la gravitation s'exerce en proportion inverse au *carré* de la distance et non pas au *cube* ? Ou bien à la puissance 2,5 ? Dans le domaine microscopique, les valeurs *fixes* des orbites des électrons (et l'indétermination autour de leur

position ou de leur quantité de mouvement ?) nous plongent dans une perplexité encore plus grande.

L'idéel surgit du réel comme l'âme – du corps. Toute idée d'une identité, d'une fusion, d'une unité entre les deux n'a aucun sens intéressant. La seule exception, c'est la mathématique, dont le réel et l'idéel sont identiques.

Un mathématicien, qui découvre des écrits philosophiques, n'y trouve que du verbiage et du délire ; et un non-mathématicien – que des concepts et des convictions. Le premier finit par n'en apprécier que l'expressivité poétique, et le second – que la didactique.

L'exposé de mes images, de mes idées, de mes états d'âme, les actes auxquels se décide mon esprit ou mon intuition n'admettent aucun déterminisme. Le libre arbitre est irréductible à une logique quelconque. Penser le contraire, c'est justifier le règne des robots dans le monde des vivants. Pourtant, nous nous dirigeons vers cette funeste réalité.

Croire peut correspondre à une grande indigence mentale ainsi qu'à une grande lucidité intellectuelle. Il est lamentable de croire à tout ce qui est surnaturel – aux dates, aux lieux et au sens d'événements dont l'authenticité est douteuse. Il est sage de croire à la différence entre ce qui est inconnu et ce qui est inconnaissable ; un jour on pensera, peut-être, ce qu'on ne faisait que croire, mais l'inconnaissable restera toujours inconnu, cru, tout en restant compatible avec le dernier degré de nos connaissances.

L'homme, qui doit être le premier à reconnaître le miracle de l'esprit humain, est le chercheur en (vraie) Intelligence Artificielle qui aurait compris l'énormité des tâches de représentation (structures, qualificatifs, comportement) et d'interprétation (langage naturel, logique, tropismes) de

connaissances. En attendant, la mouche est infiniment plus intelligente que n'importe quel système de gestion des connaissances.

Dans notre cerveau, certaines notions cognitives sont innées : spatio-temporelles, logiques, ensemblistes, numériques, algébriques, mais on n'y trouve aucune trace de nos connaissances grammaticales. La grammaire se forme par l'usage, partant des méthodes de référence d'objets et de relations entre ceux-ci. D'infinies subtilités phonétiques et gestuelles précèdent la naissance de ces méthodes.

En dehors de la mathématique, l'immense majorité de nos affirmations sont crues (le libre arbitre des représentations subjectives) et non pas pensées (prouvées grâce aux représentations objectives). Wittgenstein est étrangement bête : *On ne peut pas dire ce qu'on ne peut pas penser* - *Wir können nicht sagen, was wir nicht denken können*.

On trouve des merveilles non seulement partout dans la matière et dans les esprits, mais aussi dans les lois qui régissent leur fonctionnement et l'évolution. L'intuition du poète partage cette vue avec le savoir du scientifique ; le fruit de cette fusion aurait dû s'appeler philosophie. N'étant ni poètes ni scientifiques, les professeurs de philosophie marmonnent des inepties sur le vital ou sur le rigoureux.

Les merveilles émergent de la mathématique ; les mystères se livrent à la physique ; la magie gît en biologie – Dieu illuminant les hommes. Les hommes-artistes, à leur tour, adressent à Dieu le tribut d'une faculté divine - la beauté modeste et nue.

Dans son travail, tout scientifique s'appuie sur ses prédécesseurs ; mais tout bon philosophe, même celui qui se présente comme héritier d'un autre, part des points zéros de la création, et tout développement

philosophique aboutit à d'autres points zéro, ce qui rend le développement inutile et vain. Et l'on a raison de réduire tout ouvrage philosophique à ses métaphores ; il peut se résumer en tant qu'un recueil d'aphorismes.

Devant le même tableau du monde, le regard pragmatique (le plus terre-à-terre) implémente des solutions, le regard scientifique (le plus profond) formule des problèmes, le regard poétique (le plus haut) discerne des mystères.

Les états (de la matière) et les productions (des esprits), avec leurs coordonnées spatio-temporelles, sont la seule réalité. Hors de la réalité, hors-temps et hors-espace, se trouvent des rêves inexprimés (états d'âme) et des vérités éternelles (productions mathématiques).

La philosophie naît des énigmes nées ou naissantes ; elle clôt les dernières réponses des sciences et inaugure les premières questions de l'art.

Qu'y avait-t-il avant la création du monde ? Ou quelles idées guidaient le Créateur ? La seule réponse qui me vient à l'esprit, c'est – la mathématique. Et la matière et l'esprit s'y soumettent. C.Villani : *Les mathématiques sont le squelette du monde, la physique en est la chair* - sous-estime la mathématique et surestime la physique.

Science des faits, science des mots, science des concepts – c'est dans ces trois domaines que se résument toutes les sciences, sauf la mathématique, dans laquelle ils se fusionnent.

O.Wilde : *For where actual life is surrendered to chaos one might nevertheless forge a certain logic of imagination* - *Si la vie réelle s'adonne au chaos, tentons, au moins, de munir d'une certaine logique notre imagination*.

La logique s'incruste tout seule dans les théorèmes et dans les poèmes ; elle est la grammaire de la vie, dont ne se soucie guère le sage. C'est le bon usage du chaos qui désigne l'artiste. Extraire du bruit – la musique. Faire du fait imposé - une libre contrainte. La logique la plus élégante procède par résolution de contraintes.

Pouvoir instrumental

Dans la hiérarchie des mots, domine le mot poétique. Le mot intelligent lui envie l'obscur éclat des sources et le mot ironique - la fascination du dernier pas non fait. Le mot savant sert d'interprète, pour communiquer avec la plèbe des idées. La bêtise aide à savourer les triomphes. Sans l'intelligence, jamais le mot n'aurait atteint de telles profondeurs de la résignation.

La représentation, elle aussi, dispose de son propre langage, mais qui a, vis-à-vis de la langue naturelle, à peu près le même statut qu'un langage de programmation, surtout lorsque celui-ci est fondé sur la logique et est *orienté-objets*. Les requêtes, formulées dans ce langage artificiel, seraient l'équivalent des idées platoniciennes, indépendantes des mots et classées par type de fonction, de prédicat, d'événement, de substance.

L'étude des passions s'appellerait *patho-logie*, celle de l'amour - *philo-logie*, celle de la proximité - *topo-logie* et celle de l'art - *techno-logie*. La technique, la mathématique, les lettres, la santé venant au secours d'un Logos défaillant.

Personne ne rit chez Homère ; l'amour, chez Platon, n'est que charnel ; l'enfer de Dante n'est pas plus effrayant qu'un musée minéralogique (où Dante se serait promené en *touriste* – Péguy ; *les formes et couleurs de la poésie de Dante sont de nature géologique* - Mandelstam - *Стихи Данта сформированы и расцвечены геологически*) - et l'on en garde le rire homérique, la passion platonique, la vision dantesque. Se méfier des adjectifs, cette cinquième colonne du hasard antonomastique. La traîtrise

des noms est moins déroutante, quoique vous chercheriez en vain l'âme dans *De l'âme* d'Aristote (que, bizarrement, vous trouverez dans *Cité* de Platon), ou la nature dans *Sur la nature* de Parménide ou dans *De natura* de Lucrèce, ou la logique dans la *Science de la Logique* de Hegel.

Une langue se réduit à un vocabulaire et à une grammaire (l'écriture, la phonétique, la morphologie étant de nature presque mécanique). Le vocabulaire comprend deux types de références : celles des constructions logiques et celles des objets et des relations. La grammaire est une projection de la logique orientée-objets sur une représentation.

Dans l'émergence d'un nouveau concept, les mots ne sont presque pour rien. Le concept doit sa détermination à la place dans un arbre (graphe) conceptuel, à ses liens sémantiques avec d'autres concepts, à ses attributs, aux rôles qu'il pourrait jouer dans des scénarios impliquant d'autres concepts. Magnifique prémonition de Valéry : *Au lieu de concept, on peut former une Scène*, réalisée en Intelligence Artificielle ! Les mots ne servent que de mode d'accès plus ou moins paraphrastique aux objets. Dire que les concepts proviennent du langage et non pas de la science (Benjamin) est une pitoyable ânerie !

Pour faire avaler leur charabia cacographique, les philosophes évoquent la science, les théories, le langage, tandis que je soupçonne l'essentiel de ces choses indigestes être dû aux mauvaises traductions du grec en latin. Que l'aphasie pyrrhonienne nous manque, pour nous moquer du mot *être* flexible à volonté !

La mathématique est la seule science, où le conceptuel coïncide presque d'avec le langagier et où les modèles ne *représentent* pas la réalité, mais sont des produits de notre esprit. Et les *représentations* algébriques

sont beaucoup plus élégantes que les représentations empiriques. Hélas, la beauté des constructions mathématiques ne peut pas être rendue dans une langue naturelle.

Trois vues du langage, à partir : de la réalité, du modèle, de la langue. La première, pragmatique (sciences humaines) - la plus vaste et vague ; la deuxième, conceptuelle (mathématique) - la plus haute et ouverte ; la troisième, fonctionnelle (linguistique) - la plus profonde et fermée.

Les hommes pensent, que les objets sont définis par des mots, tandis que c'est le contraire qui est vrai, aussi bien en poésie qu'en mathématique : les mots se définissent par les, ou mieux - s'attachent aux – objets.

Le langage métaphorique s'oppose à ce qui est sans saveur, que ce soit en mots ou en idées. Tout bon langage conceptuel est métaphorique, qu'il s'agisse de mathématique ou de philosophie. Mais seule la poésie pure peut se permettre le luxe des métaphores refusant toute mutation en concepts.

Le trope, et non pas le concept, est la notion, qui aurait dû être au centre de la réflexion philosophique sur le langage. Les concepts sont la chasse gardée de la science. Le philosophe devrait être plus profond que le linguiste et plus haut que le savant ; au lieu de cela, il patauge dans des platitudes pseudo-conceptuelles.

Pour les Grecs et pour Heidegger, une affirmation devient vraie, lorsqu'elle se débarrasse de *voiles*, qui la cachaient, d'où le *dévoilement* (*aléthéia - Unverborgenheit*) ; l'un des contraires populaires de *caché* (*renfermé*), c'est l'*ouvert*, d'où la perplexité d'un mathématicien, qui découvre l'Ouvert heideggérien, se détournant des limites et convergeant facilement aussi bien vers l'apophatique vérité que vers l'arrogant *Être*

(partant de *offen – ouvert* et tombant sur *Offenbarung – révélation* ou *dévoilement*). Cet Ouvert promet une sortie des ténèbres vers la lumière, tandis que celui de Rilke, au contraire, nous conduit d'une lumière facile au bord de la nuit et du rêve. Le mot *dé-claration* aurait pu signifier un mouvement, opposé à *aléthéia* : priver une chose de sa clarté.

Quelle belle science aurait pu être l'astro-*nomie*, si l'on se souvenait, que *nomos* signifiait non seulement *loi*, mais aussi *chant* ! Et l'on apprendrait non seulement à regarder une physio-*nomie*, mais aussi à l'entendre. L'éco-*nomie*, cette morne *gestion domestique*, nous éloigna du chant, et la loi fit de nous - des robots.

Avant d'être action, tout écrit est réaction ; rebondir de la chose elle-même devint trop ordinaire, puisque tous les angles de vue furent déjà explorés ; plus prometteur est de rebondir non pas de la chose même, mais, déjà, du regard d'autrui sur elle : questionnement des questions, géographie avant paysage, paysage avant climat, se servir d'autrui comme miroir, contrainte ou panneau indicateur - tel est l'intérêt principal de mes citations. Stendhal pensait, qu'il fallait *faire son entrée dans ce monde par un duel* ; je m'en prépare la sortie en affrontant toute une coalition de meilleurs escrimeurs. Mais je compte sur l'amitié inespérée de certains de mes adversaires aînés, pour que nos épées tirées se redirigent vers des ennemis de nos princes ou de nos maîtresses.

La mathématique : les mots *étant* des choses ; la poésie : les mots *devenant* des choses. S'abstraire du temps, s'abstraire de l'espace.

L'être substantivé, l'être substantif (l'étant), l'être substance (l'essence) sont des charabias, de mornes idiomes, dont se repaissent les idiots de villages philosophiques, à écart égal des cités affairées et des cimes

dépeuplées, faisant honte et à la vie et à l'intelligence. Car tout s'y réduit au mystère du temps, et aucune représentation philosophique du temps *absolu* ne peut compléter ou rivaliser avec la *relativité* physique ; depuis St-Augustin, la perplexité reste la même.

Les résultats en algèbre ou en analyse auraient gardé exactement la même valeur, si nous n'avions pas adoptés les notations de Newton, Leibniz ou Gauss. De même, notre connaissance du monde ne perdrait rien, si l'on renonçait à l'emploi d'une langue quelconque. Donc, parler comme Heidegger ou Wittgenstein, que les limites de notre univers coïncident avec celles de notre langue, est une sottise.

Le discours, ou la pensée, se forme en deux étapes, la pré-langagière et la langagière. La première : désirer, se focaliser, se tendre – et comme résultat : voir les objets et les relations. La seconde : référencer les objets et les relations, formuler la proposition et comme résultat : montrer l'arbre conceptuel. L'échelle expressive du référencer va du nommer au chanter. L'échelle intellectuelle du formuler comprend les structures et les logiques, une simulation temporelle des tableaux spatiaux.

Le langage : en amont – une représentation, des vérités déclaratives, inconditionnelles, apodictiques, en aval – des requêtes, leur vérité déductible ; le langage est à mi-chemin entre les mystères du désir (libre arbitre) et du sens (liberté), avec la logique au centre.

La modeste métaphore de *point zéro* (de la réflexion, de l'écriture, de la volonté) couvre totalement tous ces avortons de concept : le *non* (des non-rebelles), la *négativité* (des non-cogniticiens), la *négation* (des non-logiciens), le *néant* (des non-poètes), le *vide* (des non-mathématiciens).

L'inextricable confusion des acceptions du mot *vide* : le vide physique des Chinois (ne pas s'encombrer), le vide psychique des bouddhistes (ne pas s'attacher), le vide (pseudo-)mathématique des ontologues (la passerelle entre l'être et l'étant). Toutes ces mesquineries ne valent rien à côté d'un vide sacré, censé ne recevoir qu'une voix divine (la musique, au-dessus du Verbe et de la Relation). C'est dans le vide que se croisent trois voies mystiques de Plotin – la purgative, l'illuminative, l'unitive.

Grothendieck vient de mourir. Le contact avec lui me fut fort utile : ses quinze mille pages (autant que chez le délicat H.-F.Amiel), griffonnées dans la fébrilité des idées, sans le souci du mot, m'aidèrent à ériger d'excellentes contraintes : me méfier des idées, me réduire à l'ascétisme laconique, caresser le mot – merci, pauvre Alexandre. Un nom me lie à ton souvenir, celui de Cartan : les articles du père, Élie (ami de Valéry), me familiarisèrent avec le français, la perspicacité du fils, Henri, mit Alexandre sur la voie de la mathématique. Je n'aurais peut-être jamais parlé de lui, si ce n'étaient pas quelques parallèles : l'enfance au bagne ou dans un camp de concentration ; orphelins de père, la mort de nos mères joua le même rôle dans le réveil des plumes. Et le français n'était pas notre langue MATERNELLE !

M.Burgin, mon camarade de promotion universitaire, un excellent mathématicien et que je croisais souvent dans les couloirs de la Bibliothèque des Littératures étrangères, est mort. Juste avant de mourir, dans sa villa californienne, il chercha à me joindre, pour parler de notre jeunesse et pour discuter de son pavé de mille pages, *The Theory of Knowledge* (150$!). Trop tard. Son ouvrage se disqualifie par l'incompréhension de la place du langage dans notre arsenal intellectuel. Les linguistes ignorent la représentation, les logiciens ignorent le langage – d'où leurs logorrhées réciproques lacunaires.

Le langage n'est rien dans la pensée mathématique, pas grand-chose - dans la pensée sensorielle, presque tout - dans la pensée métaphysique.

D'étranges trajectoires suivirent, dans l'Antiquité et au Moyen-Âge, les termes – *philosophe, astrologue, mathématicien, géomètre*. On appelait le philosophe – géomètre, l'astrologue – mathématicien, le mathématicien – philosophe et le géomètre – astrologue ! *Homère fut un astrologue* - Héraclite !

Tant de fronts froncés au-dessus du savoir ou de l'esprit *absolus*, tandis que, pour les Germaniques, écrasés par l'érudition hégélienne, ce mot signifierait tout bêtement *absous, résolu, réconcilié*, suite à la brumeuse résolution dialectique, débouchant, Dieu sait pourquoi, sur une *perfection*. La même fortune (pour)suivit les mots *universel, aliéné, essentiel*. D'ailleurs, la dialectique, qui ne se rend pas compte, que la plupart des contradictions se réduisent au choix de langages et non pas à la logique, est bancale, comme le sont des concepts qui lui sont attachés.

Il n'existe pas de concepts philosophiques, il n'en existe que des métaphores. Toute prétention des Professeurs au contenu indépendant du langage est vaine : *Tout contenu qui est lié à la forme verbale d'un discours n'est pas un contenu philosophique* - Kojève. Mais la valeur des métaphores dépend de la représentation sous-jacente, dans laquelle se retrouvent des concepts, dictés, dans la plupart des cas, par le bon sens et non pas par une science quelconque ; ces *concepts* sont donc plus près des fantômes intuitifs que des espèces maîtrisées.

Les philosophes titulaires, chez qui on n'a jamais vu de bons linguistes, de bons logiciens ou de bons mathématiciens, introduisirent un chaos dans

l'interprétation des notions limpides de ceux-ci : *verbe, sujet, objet* - chez les premiers ; *vérité, négation, prédicat* - chez les deuxièmes ; *infini, vide, ouvert* - chez les troisièmes.

Dans le langage, il n'y a ni idées ni images, il n'y a que des mots ; il faut aller au-delà des mots, pour trouver de bons ancrages ; et dans cette région se trouvent l'âme et l'esprit ; seul le talent est capable de construire des ponts au-dessus de ce gouffre. Quand l'esprit seul agit, je suis dans la science ; quand l'âme seule m'exprime, je suis dans l'art ; la cohabitation heureuse de l'âme et de l'esprit engendre les plus beaux genres - la poésie et la philosophie.

Dieu le juste, ou la Nature maligne, munirent l'homme de bons outils, pour affronter le monde, aussi bien en représentation - les notions aprioriques d'espace-temps, qu'en interprétation - la logique. Je soupçonne, que les seuls éléments grammaticaux, présents dans toutes les langues du monde, soient de nature logique : connecteurs, déterminants, négations, quantificateurs. Ces deux outils (que de savants jargonautes appellent, respectivement, grammaire de transcendance ou grammaire d'immanence) ne s'opposent absolument pas, mais se complètent.

Les éléments du langage qui préexistent, avant toute représentation : les noms d'objets uniques et consensuels dans les sciences, les connecteurs, la négation, les quantificateurs, l'interprète syntaxique transformant l'arbre temporel de la phrase en arbre spatial logique, les relations d'appartenance, d'inclusion, de composition, les relations spatio-temporelles, causales, la modalité, les variables pour désigner des objets ou relations elliptiques, le mécanisme rhétorique de tropes, le sujet concepteur ou percepteur. Et tout ceci - quelle que soit la famille linguistique.

La maîtrise des lois du monde ou la maîtrise des mots - laquelle est plus utile, pour évaluer ou goûter le monde ? Quand on lit la langue de bois des mathématiciens, des physiciens, des biologistes, des musiciens, leurs lourdes tentatives d'abstraction ou d'animation, on comprend, que la seconde maîtrise est plus essentielle. Le poète, et donc le philosophe, sans maîtriser le fait, ce nœud isolé, cette branche définitive, en peint, en devine et en recrée l'arbre ouvert et vivant.

Sur le terme de *philosophe* : celui qui *sait*, c'est le scientifique, atteignant la profondeur ; celui qui *aime*, c'est le poète, porté vers la hauteur ; le philosophe tente de combiner ces deux dons. Jadis, la poésie fut reine des arts et le savoir fut à portée de tout homme curieux – et le philosophe fut le poète du savoir ; mais depuis que la poésie est morte et le savoir – inaccessible au simple mortel, le philosophe professionnel est condamné à la platitude ou à la redite.

La mathématique n'est pas le langage principal de la nature, elle n'en est que l'ontologie, c'est à dire le casting des rôles. Mais son dramaturge avait également pensé au langage des décors et à celui du jeu des interprètes, au fond de la scène et à la hauteur du paradis. Le langage, c'est la forme ; quant au fond, c'est toujours la même clé - *Deus ex machina*.

Dans une langue, comme en mathématique, il y a très peu de constantes, notées toujours par les mêmes symboles (mots) ; c'est pourquoi tout bon et honnête philosophe devrait introduire ses écrits, comme le fait tout mathématicien (*Soit X désigne…*) : soit *Penser, Être, Idée désignent…* Toutes ces tentatives ayant lamentablement échoué, on est obligé de lire en toute philosophie, même dans la bonne, - des exercices poétiques, ratés ou réussis.

Les objets, qu'ils soient petits ou grands, s'égalisent dans cette infâme horizontalité, due à la même logorrhée, qui les dilue. *Peu de paroles suffisent au sage, même pour un vaste objet* - Pindare. Le mot laconique du sage fait deviner le sujet parlant, quel que soit son objet ; le mot, toujours trop long, du sot exhibe et l'objet et le projet, au sujet muet. C'est de la bêtise ou de la … science sans conscience : *Dans la pensée scientifique, la médiation de l'objet par le sujet prend toujours la forme du projet* - Bachelard.

Aucune *critique*, aucune *logique* chez Kant et Hegel, dans leurs *raisons pures* ou leur *Science* ; leur *Critique* se rapproche de la *crise*, situation-limite, et leur *Logique* vient tout droit du *Logos*.

Le poète qui brandit ses *idées*, que lui inspirent des faits, est plus terne que le scientifique qui crée ses mots, pour peindre des *faits*. Dans un fait, ce qui compte, c'est le langage de son énonciation. Les idées naissent auprès de Dieu, ne séjournent que dans le langage, elles effleurent les têtes et se moquent des faits.

La vraie création peut naître de trois efforts disjoints : imaginer de nouvelles représentations, soufflées par le réel ou par l'imaginaire, composer de nouvelles requêtes du monde dans un langage nouveau, formuler de nouvelles interprétations des réponses, que le monde livre à mes requêtes – scientifiques, poètes, philosophes.

À part les constantes morphologiques, les métaphores et les syllogismes, tout discours comprend deux types de référence : des objets et des relations. C'est la piètre qualité de l'élément principal qui pousse les bavards à s'étendre à l'infini : le romancier sent l'indigence intellectuelle de

ses objets et compte atteindre une somme respectable, en multipliant le nombre de termes ; le philosophe sent l'indigence logique de ses relations et espère atteindre les derniers chaînons des causalités, en s'accrochant aux abstractions de plus en plus bancales.

Les logorrhées pseudo-philosophiques sur le savoir, la réflexion, la vérité sont de l'enfantillage, qui fait sourire les scientifiques. Tandis que les deux seuls domaines proprement philosophiques, l'angoisse humaine et le langage, sont abandonnés par les philosophes au profit des charlatans-sociologues et des charlatans-linguistes.

Le but du dit philosophique est l'attouchement par l'indicible, tâche, où ni le montré pratique ni le démontré scientifique ne sont d'aucun secours (*l'inexprimable se montre* - *das Unaussprechliche zeigt sich* - en mélodie). Une étrange consonance avec les mots (qui sont aussi, comme les mots du *Tractatus* de Wittgenstein, la coda du livre !) de H.Broch : *Ce Verbe fut inexprimable, car il fut au-delà du langage* - *Das Wort war unaussprechbar denn es war jenseits der Sprache*. En deçà du langage il y a le corps et l'esprit, et au-delà - la musique : *Il m'arrive de penser que la langue, ce n'est encore rien* - Beethoven - *Es gibt Momente, wo ich finde, daß die Sprache noch gar nichts ist*.

L'usage de la langue comprend trois parties : la partie neutre ou plate - la phonétique, le vocabulaire, la grammaire ; la partie profonde, ou philosophique, - le modèle conceptuel, bâti par ses porteurs ; et la partie haute, ou poétique, la plus mystérieuse, informalisable - la nature de la rencontre entre le mot et la chose, entre les sons et le sens. Les plus beaux vers français, russes, allemands, anglais, traduits, mot-à-mot, dans une autre langue, ne sont jamais beaux. Mais les lois scientifiques ne perdent rien dans des traductions littérales.

Au-dessus de nos représentations, se forment deux langues : celle de la prose et celle de la poésie. La première est propre au savoir, à la science, à la vérité-finalité au sens scolastique du terme. La seconde se dédie à la beauté, à la philosophie, à la vérité-commencement. Au centre se trouveront soit une représentation validante, soit un langage qui chante. La précision mécanique ou l'imagination organique. Règne de la nécessité ou de la liberté.

Tout spécialiste en Intelligence Artificielle symbolique sait, qu'au-dessus d'une représentation il n'y a pas un seul, mais bien deux langages : langage d'une pure logique, proche des langages de programmation (prédicats déduisant des classes d'objets, des liens sémantiques, des valeurs d'attributs), et langage (pseudo-)naturel (tournures de phrases, associées aux relations). Tout n'est que rigueur dans le premier ; le second admet des tropes, des styles, des ambigüités. Mais toute grammaire naturelle s'inspire de la grammaire artificielle, pure, universelle et logique (structures profonde et surfacique de Chomsky).

Unités sémantiques : ce ne sont ni les mots ni les phrases ni les discours, mais les références d'objets et de relations (donc, nous renvoyant à la représentation sous-jacente), regroupées en formules logiques (donc, dans le langage lui-même, puisque la logique fait partie du langage).

Intuitivement, il est clair qu'on ne peut explorer ou exprimer la réalité qu'à travers des structures et des logiques. Mais quand les philosophes (surtout *analytiques*) sont assez aveugles, pour ne pas voir la place de la représentation dans une épistémologie, il ne leur reste, comme matériau, que la langue. D'où ces aberrations invraisemblables : *L'essence s'exprime dans la grammaire* - Wittgenstein - *Das Wesen ist in der Grammatik*

ausgesprochen. Cette misérable grammaire, qui n'est qu'un habillage structurel au-dessus d'une logique et qui n'entre en aucun contact avec l'essence des choses (que seul effleure le lexique) ! Le sens (et l'essence) d'une phrase résulte des substituions des mots par des concepts de la représentation.

Référencer un objet (par un nom, une variable), un lien (par une tournure ternaire), un chemin d'accès (par une phrase, une formule logique) – trois niveaux linguistiques hiérarchiques, à l'origine d'un vocabulaire, d'une syntaxe, d'une famille métaphorique.

Socrate, maître de Platon, l'Athénien ayant bu la cigüe, l'ami d'Aristote lui étant moins cher que la vérité – ce sont des références d'objets. *Dépendre de, reposer sur, se fier à* – ce sont des références de relations. Des combinaisons de ces deux types de référence, munies de connecteurs logiques et syntaxiquement correctes, forment des propositions. Tout y est limpide, à comparer avec des *groupes verbaux ou nominaux* des linguistes ou avec des *combinaisons de représentations et de concepts* (Hegel) des philosophes. Les premiers ne voient même pas les représentations, et les seconds placent celles-ci déjà, prématurément, dans le langage. Mais en projetant sur l'indo-européen le mécanisme universel de références : *La proposition (le logos) se forme, en entrelaçant les verbes avec les noms* - Platon rend bien la fonction première du langage.

Le langage, en tant que domaine, n'est pas plus énigmatique que la mécanique ; toutes leurs faces sont accessibles. En tant qu'instrument, il est une interface entre le modèle et l'homme, pour mieux appréhender la réalité. Les sommets et les gouffres, mathématiques ou poétiques, appartiennent au modèle ; le langage y apporte de la musique, qui ignore la profondeur et n'exprime que la hauteur. La partie commune et à la musique

et à l'algèbre ne peut être que de l'algèbre, c'est à dire de la grammaire. Le langage est un outil d'entretien de l'arbre, pour manier les paraboles du grain, les hyperboles des floraisons, les ellipses des ramages.

Maîtriser une langue, c'est d'en maîtriser les trois facettes : la musicale, la picturale et la logique. Dans un discours de maître, la musique naît avant les tableaux et les formules. Le gros des ratages de ce livre vient de la faiblesse de ce premier chaînon, qu'on ne conçoit à fond qu'au berceau.

L'aveu le plus difficile à arracher aux orgueilleux tenants de l'originalité de leurs passions, idées, actes : que ce fond est commun à l'humanité tout entière, qu'elle soit avancée ou attardée, servile ou libre, humble ou ambitieuse ; et que ce fond est constitué de pulsions, évidentes et fractales, de puissance ou de sexe. Seule la forme peut nous munir d'un semblant d'unicité, et encore, puisque la forme technico-scientifique tend à la même uniformité, ainsi que les arts plastiques et la musique. Il reste le dernier bastion de l'individualité - le mot, et même ici, de vastes brèches nous furent infligées par le fond médiocrisant et générique des hommes.

Notre conception du monde, c'est-à-dire la représentation, le langage, l'interprétation, se construit dans cette chronologie : **A**. les connaissances aprioriques se représentent ou s'implémentent ; 1. les relations spatio-temporelles (anthropomorphiques), 2. la hiérarchie (anthropomorphique) des classes, 3. la logique (universelle) ; **B**. la langue maternelle s'adapte aux représentations et se prête aux interprétations : 1. une grammaire de la langue maternelle se câble dans le cerveau, 2. son lexique s'enrichit et 3. la mémoire fixe se remplit. Mais si les grammaires nouvelles s'intériorisent, comme la première, dans une mémoire magique, les lexiques nouveaux restent hors de nous, sauf quelques cas invraisemblables de polyglottes surdoués, auxquels le Créateur ne pensa guère.

Quand on prend la nécessité éthique (le devoir, dans la réalité) pour nécessité logique (l'effet inévitable, dans la représentation), on est piètre logicien, piètre linguiste et piètre philosophe, en proclamant, docte : *la liberté est une nécessité consciente* (Hegel) ou *la nécessité est un fruit de la liberté* (Berdiaev).

La psychologie, aujourd'hui, c'est le règne de la banalité, mais elle aurait pu être reine des sciences, puisqu'elle est, morphologiquement, fusion de l'âme (psyché) et de l'esprit (logos).

Il n'existe aucun élément formalisable de la soi-disant *grammaire universelle* (Chomsky), dont la maîtrise prétendument innée accompagnerait l'apprentissage de n'importe quelle langue. Ce qui est vraiment inné, c'est le besoin *universel* des aspects (extra-langagiers !) suivants : références d'objets, références de relations, structures logiques (quantificateurs, connecteurs, négations), modalités (liées au sujet qui *veut, sait, peut, doit, suppose*). L'apprentissage consiste à établir les passerelles entre ces aspects (innés dans le personnage) et la grammaire (héritée par la nation).

Le terme de *sens*, par rapport à une phrase, s'emploie dans trois sens différents : dans le langage lui-même – l'arbre grammatical, la formule logique, fixant l'ordre des relations référencées ; dans la représentation sous-jacente – l'arbre conceptuel, les faits, résumant le succès de l'évaluation de la formule logique ; dans la réalité – l'arbre unifié, le degré de congruence des faits avec la matière objective et la logique.

Dans la vérité *philosophique*, définie comme une adéquation ou un accord d'une représentation avec la réalité, il y a autant de vérité *logique*

que dans les expressions – *vrai voyou* ou *vraie peste*. Ceci ressemble au traitement, par les philosophes diplômés, de l'ensemble vide, où le *vide* est compris dans le même sens que dans les expressions – *tête vide* ou *tiroir vide*.

Les références (d'objets et de relations) et les implémentations du paradigme logique (la négation, les connecteurs, les quantificateurs) constituent une méta-grammaire (que Chomsky appelle *grammaire universelle*), à laquelle sont soumises toutes les langues naturelles.

L'étymologie du mot vérité aide beaucoup à comprendre les mentalités nationales : le Grec la tire de l'*oubli* (*a-léthéia*), l'Allemand la met sous la *garde* (*Wache*), l'Anglais la confie à la *foi* (*faith*), le Russe la reconnaît dans la *justice* (*праведник*). Seuls les Latins la tirent de la logique.

La véritable *virilité de la logique* se manifeste non pas dans la mathématique (B.Russell), mais bien dans la langue. Toutes les langues naturelles comprennent (contiennent) une logique formelle, mais se définissent au-dessus des représentations de la réalité et s'y attachent. Matière et esprit constituent la réalité. La mathématique est la seule science qui puise ses représentations presque exclusivement dans l'esprit, mais la matière, négligée ou méprisée, se plie à la mathématique, ce qui permet de considérer celle-ci comme la vraie ontologie de la réalité.

Ce qui est inné, ce n'est pas ma prédisposition génétique de parler *ma* langue, mais la faculté de parler *une* langue. Les fonctions dénominative et logique, à la base de toute langue, sont innées !

Dans les expressions *De l'eau !, Va-t'en !, Au secours !, Magnifique !*, (*Wasser! Fort! Hilfe! Schön!*), Wittgenstein ne voit pas de références d'objets.

Pourtant, de toute évidence, elles y sont ; il suffit de comprendre, qu'entre le langage et la réalité existent des représentations, et qu'au-dessus de la grammaire existent des interprètes logiques, maîtrisant des références implicites d'objets de la représentation. Les représentations sont *individuelles*, tandis que les philosophes analytiques sont obsédés par le sens *universel* des mots et par le caractère *absolu* de la grammaire.

La qualité d'une pensée dépend fortement de la délicatesse des chemins d'accès aux objets qu'une langue permet. Mais la structure représentationnelle influe sur la structure de la pensée (comme sur notre image de la réalité) beaucoup plus que la structure langagière (totalement étrangère à la réalité). Et Chomsky, comme tous les philosophes analytiques, a tort : *La structure linguistique détermine non seulement la pensée, mais la réalité même* - *The structure of language determines not only thought, but reality itself*.

Aucun philosophe ne formula quelque chose de sensé au sujet de ces mots triviaux - *néant, vide, rien*. Le vide physique (l'absence de matière) ne présentant aucun intérêt en philosophie, on ne peut interpréter le terme de *vide* qu'au sens mathématique – l'absence d'existence ; il est donc un synonyme du mot *néant*. Quant au mot *rien*, dans un discours il n'est qu'une variable, signalant toujours la même absence d'existence. Bref, le terme net d'*ensemble vide* couvre ces trois mots vagues.

Une proposition en langue naturelle est définie par cinq éléments : l'émetteur-récepteur (sujets de représentation et d'interprétation), la formule logique sous-jacente (connecteurs, négations, quantificateurs), les mots auxiliaires (typologie de phrases, modalités, degrés de certitude), la mémoire du contexte (acteurs, objets courants), les références d'objets (formulées par l'émetteur, interprétées par le récepteur). La proposition est

une idée langagière, et le monde des idées est, évidemment, infiniment plus riche que le monde des objets. Pour ce lourdaud de Spinoza, ils sont équivalents.

Deux clans occultent la vision objective de la langue – les linguistes et les psychanalystes, réduisant la langue soit à une grammaire, soit à l'inconscient. La correction grammaticale d'une phrase est un sujet si banal, si mécanique, si empreint d'une seule communauté linguistique, qu'elle ne nous renseigne pas du tout sur les vraies fonctions de la langue, fonctions instrumentale, cognitive, épistémologique. Les psychanalystes (J.Lacan ou M.Foucault), c'est pire. Ils s'imaginent que l'inconscient reproduit les structures linguistiques, ce qui est une pure aberration, puisque ces structures sont propres à une langue particulière, tandis que l'inconscient est universel. Pour comprendre ce qu'est la langue, rien ne vaut l'Intelligence Artificielle symbolique qui commence par représenter les structures conceptuelles (concepts et relations entre eux), auxquelles s'attacheraient les structures langagières.

Chacun de nous dispose de deux couches de représentations : celles de surface (*la terre est ronde*) et celles de fond *(je suis capable de prouver que la terre est ronde*). Comment entendons-nous le discours d'autrui ? On a beau partager une même grammaire, nos représentations sont toujours différentes – en profondeur ! Le plus souvent, la compréhension n'est que superficielle.

Toute la bêtise de la philosophie analytique se bâtit au-dessus d'une vision naïve du mot, ou, plus précisément de son sens. Inconscients de la place de la représentation et imaginant que celle-ci se fabrique par le langage lui-même, ces philosophes croient que le sens du mot est connu d'après la définition d'un vocabulaire, et qu'il n'admette des variations que

diachroniquement. Ils ne comprennent pas que l'aspect synchronique est beaucoup plus important, et que les différences de sens, chez les acteurs différents, ont de multiples raisons : différences des représentations, des savoirs, des logiques. Aucune analyse du langage ne peut se substituer à la métaphysique représentative.

L'analyse d'une phrase débouche sur trois résultats : une formule logique (toute langue comprend les mécanismes de prise en compte de la logique formelle), une structure linguistique (générée par la grammaire), une signification (après l'interprétation, dans le contexte d'une représentation conceptuelle). Deux choses à en retirer : les structures linguistiques n'ont pas grand-chose à voir avec la représentation et encore moins avec la réalité ; en dehors de la représentation, la phrase n'a aucun sens. Ni linguistes ni structuralistes ne le comprirent. Ils s'imaginent que l'architecture d'une culture est similaire à celle du langage. Ce sont les structures conceptuelles, et non langagières, qui sont communes à toutes les sphères de connaissances.

L'ambigüité de la langue naturelle est compatible avec une bonne logique, qui doit pouvoir tirer plusieurs interprétations d'un même discours. Cette logique-là fait partie intégrante de la langue.

Même au stade pré-langagier, on peut dire, que la pensée est là, si les intentions suivantes sont spécifiées : type d'opération (requête ou ordre), objets et relations visés (même intuitivement), structure logique (connecteurs, négations, quantificateurs). L'appel au langage proprement dit consiste en : spécification des références langagières d'objets et relations, références trouvées dans la représentation ; traduction des éléments logiques en leurs implémentations langagières. Enfin, l'interprétation de la pensée relève de l'interprète langagier, s'appuyant

sur la représentation sous-jacente. Et Unamuno a tort : *La langue n'est pas une enveloppe de la pensée, elle est la pensée même* - *La lengua no es la envoltura del pensamiento, es el pensamiento mismo*.

Dieu nous fit présent de l'intelligence et de la liberté, pour que notre contemplation objective accompagne notre création subjective, les deux formant notre *regard*, ce juste homonyme de Dieu dans *théorie*.

La langue est un outil, qui ressemble étonnamment à la substance immatérielle, divine, de l'homme. Elle contient, nécessairement, une logique, ce qui correspond au travail de l'esprit. Elle permet une créativité individuelle, apportant du plaisir esthétique, ce que l'âme aspire à goûter ou à produire. Elle est particulièrement merveilleuse dans ses tentatives de rendre les humbles vibrations de la conscience morale, ce qui comble le besoin du cœur. Malheureusement, on n'a pas encore de nom, pour désigner cet organe, qui, d'ailleurs, peut se passer de langue, pour penser, créer ou aimer ; il reste unique, tout en disposant de ses trois hypostases. Les Chrétiens auraient dû se servir de cet argument, dans leurs théodicées.

Est intellectuel celui qui maîtrise *différents* langages, reflétant la *même* réalité (un scientifique, pour tester des hypothèses, ou un artiste, pour exprimer des intonations). Il ne change pas tant d'avis, il change, plutôt, de représentation et donc de langage.

Une tâche *linguistique* banale – la représentation du langage ; une tâche *cognitive* profonde – le langage des représentations.

Par ses représentations, l'Intelligence Artificielle symbolique crée une espèce de Langage Universel, auquel peuvent s'attacher des langues naturelles. Celles-ci n'ont rien à voir avec les lois de la Nature, tandis que

Celui-là les complète. C'est de Celui-là que parle Chomsky : *La langue est quelque chose du genre de flocon de neige, prenant sa forme selon les lois de la nature* - *Language is something like a snowflake, assuming its particular form by virtue of laws of nature*.

Chez l'homme, il n'existe pas de compétence linguistique innée. Deux choses sont innées : la volonté (de désigner les relations entre objets et de les évaluer) et la logique (connecteurs, négation, quantificateurs, temporalité). La communauté sociale linguistique ne fait que les projeter sur une grammaire, bâtie au-dessus de cette volonté individuée et de cette logique universelle.

Il y a le monde de la Loi et le monde de la Beauté ; la mathématique universelle aide à comprendre le premier et la littérature individuelle chante le second. Il y a une concordance merveilleuse entre le libre arbitre mathématique et l'objectivité du monde ; mais aucune alliance ne peut subsister entre la liberté du mot et la nécessité du monde. Dans ce dernier cas, on abandonna le chant au profit du récit ; mais dans le genre discursif le journaliste est en train de surclasser Homère ; tandis que les alliances avec des dieux se raréfient, et les voyages lointains n'apportent que des améliorations à la technique de tissage. Toute belle Hélène devint patiente Pénélope.

Les termes de *géométrie* ou de *psychologie*, auraient pu nous renvoyer à l'invention d'unités de mesure ou à l'écoute de l'âme – deux nobles activités. Mais si Spinoza ignore tout de cette lecture, Nietzsche l'accepte et l'applique.

Dans un discours, qu'il soit intellectuel, poétique ou philosophique, on peut substituer indéfiniment les mots par d'autres mots, sans aucune perte

fatale – fiduciaire, musicale ou rationnelle. Parler de l'impossibilité d'enlever un seul mot, sans détruire toute l'harmonie d'un texte, est de la niaiserie. Mais pour le comprendre, il faut voir dans le discours un arbre vivant, arbre à inconnues, et non pas une formule figée - logique ou sonore.

La représentation est un art que maîtrisent surtout les scientifiques et les philosophes ; ceux qui ne se rendent pas compte de la place capitale de cette activité, voient une coupure entre les mots et les choses, tandis que le mot passe toujours par une représentation, avant de s'attaquer aux choses, un passage harmonieux, avec deux étapes d'interprétation.

Ma rencontre terminologique amusante avec Valéry : lui, en apprenti-algébriste, il use trop (et en abuse toujours) du terme de *groupe* ; chez moi, déferle partout le terme de *représentation* (de connaissances). Et dire que moi, étudiant, je me spécialisais en *représentations de groupes* (au sens algébrique).

L'analyse de toute phrase correcte en langue naturelle aboutit à une formule logique. Dans les phrases suffisamment complexes on trouve presque toujours des variables implicites, aux valeurs indéterminées et donc, au départ, vagues. Aucun logicien, sans parler de linguistes, n'est capable de traiter rigoureusement la négation (syntaxique et sémantique), puisque même dans les cas simples la pré-existence d'une représentation conceptuelle est indispensable, ce qui échappe à ces scientifiques. Pourtant, l'un des plus célèbres affirme : *En logique, il ne peut pas y avoir quelque chose de vague* - Wittgenstein - *Eine Vagheit in der Logik kann es nicht geben*.

Si l'on ne disposait pas d'une représentation conceptuelle de la réalité, les mots n'auraient aucun sens et ne serviraient qu'à *nommer* les objets et

les relations réels ; avec une représentation sous-jacente, le *sens* des mots serait celui du concept associé (acteurs, structures, propriétés, logiques).

Le style journalistique existe non seulement dans la presse, mais aussi dans les sciences, en philosophie, en poésie ; plus que cela, il y domine, il devint une langue à part. Le public ne veut plus lire que dans cette vilaine langue ; je ne m'en doutais pas, lorsque je me mis au *français*. Personne n'entend – dans les deux sens du mot – ce que je dis ; et je ne dis pas ce que le public attend.

Les langages peuvent être naturels (les langues nationales) ou artificiels (les langages technico-scientifiques ou artistiques). Le langage artificiel de nos réflexions s'appelle représentation ; le langage artificiel de la création, adressée à l'esprit, c'est la technique rationnelle d'un art, avec une seule exception – la musique, adressée directement à l'âme, et qui est peut-être le langage artificiel de nos sensations.

Aucune mystique intéressante ne peut se trouver derrière ces mots trop banals de *rien, néant, non-être* ; ils devraient être réservés à la logique ou à la grammaire rudimentaires et nullement à la philosophie.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

Pour définir le sens d'une phrase, il faut se rendre compte de faits suivants : 1. la logique fait partie de toute langue naturelle ; 2. une phrase

consiste en références d'objets et de relations d'objets, références faisant appel aux moyens lexicaux et syntaxiques de la logique ; 3. on a toujours un locuteur et un destinataire, chacun avec ses moyens de représentation et d'interprétation ; 4. la phrase se réduit à une formule logique dans la représentation du personnage respectif ; 5. le sens de la phrase, c'est le réseau conceptuel, résultant de l'interprétation de cette formule (le mécanisme central y est la substitution de mots par des concepts) ; 6. donc, le sens (ou plutôt des sens) de la phrase n'est pas dans les mots, mais dans les réseaux ci-dessus.

La grammaire et ses mots se projettent sur la représentation et ses concepts, et donc le discours - sur la logique. Chaque phrase se convertit en formule logique, en arbre, dont l'évaluation consistera soit en beauté (des chemins d'accès aux objets - l'art), soit en vérité (de la requête – la science). *Les mots sont les pierres d'achoppement sur la voie de la vérité* - S.Butler - *Words are the stumbling-blocks in the way of truth* - les mots sont les panneaux-indicateurs, conduisant au but – la jouissance ou la vérité.

Le mot est gouverné par la grammaire et la musique, et le concept – par la représentation et la logique.

La représentation et l'interprétation sont pour le *langage* ce que le vocabulaire et la grammaire sont pour la *langue*. Le langage conduit à la rigueur des vérités et la langue – à l'arbitraire des tropes. Un outil de compréhension logique du monde et un outil d'expression poétique de l'homme.

La chronologie de notre interprétation d'un discours : on y fait référence à la réalité, au langage, à la représentation, à la part métaphorique. Les médiocres s'arrêtent à l'une de ces étapes ; les

pénétrants en maîtrisent la synchronie. *On n'est jamais sûr si nous visons le monde tel qu'il est ou le monde tel que nous le voyons* - G.Bateson - *We can never be quite clear whether we are referring to the world as it is or to the world as we see it* - nous voyons le monde surtout à travers la représentation.

Une langue est un compromis entre la nécessité logique et la liberté d'expression. La rigueur grammaticale et l'expressivité des écarts. Les besoins logique et poétique sont communs à toutes les langues, mais la technique lexicale et syntaxique, ainsi que la psychologie imaginative sont toujours différentes. Toute langue est une merveille.

Toutes les sciences se dégagent, de plus en plus, du langage commun et forment leurs langages spécifiques. Dans leur contexte, tout discours peut être réduit par des concepts scientifiques, se substituant aux termes langagiers, à des formules purement logiques. Mais la philosophie, qui n'est qu'un art, se remet entièrement, au langage commun ; il n'existe aucun concept proprement philosophique ; la philosophie est là où aucun consensus n'est possible, elle ne manipule que des notions.

La hauteur musicale, contrairement à la profondeur cervicale, n'a pas besoin de références au réel ; celle-ci est tributaire de la logique et celle-là se fie aux mélodies ; celle-ci développe la genèse des idées et celle-là enveloppe les mots de caresses stylistiques. Les idées finissent toujours dans la platitude du réel ; les mots idéels peuvent garder la hauteur de leur origine. Oui, il faut reconnaître que, pour être messager céleste, il faut placer au commencement - le verbe.

L'étude de la logique ne rend pas plus rigoureuses tes pensées ; cette étude aide à comprendre que la logique fait partie de la langue (ce qui

n'est pas le cas de la mathématique), et cette merveille rehausse l'image que tu as de ton outil verbal. L'insertion de la logique dans une langue est un procédé d'une rare élégance et d'une stupéfiante diversité.

Dans les débats intellectuels, la compétence la plus rare, c'est la compréhension de la place du langage (l'intermédiaire entre la réalité et la représentation). Le seul à l'avoir bien compris, c'est Valéry. N'ayant rien compris à la philosophie, à la logique, à la mathématique, il eut quelques illuminations intuitives, en évoquant la place des définitions, l'unification d'arbres, les substitutions de mots par des concepts, les implexes.

Dans un discours, tout mot comporte une partie langagière et une partie conceptuelle. La philosophie aurait dû s'inspirer des sciences, pour ne pas se contenter d'un pur verbiage détaché et d'introduire aussi de rigoureux ajustages attachés. L'élimination (par substitutions) de l'aspect purement langagier ne devrait pas aboutir au néant conceptuel.

Deux sortes d'intelligence : l'une fondée sur les concepts (l'intelligence scientifique) et l'autre - sur les notions (l'intelligence intuitive). Dans les deux cas – la place modeste, voire négligeable, du langage, qui disparaît suite aux substitutions par des concepts/notions. Un contraste saisissant avec le verbiage philosophique, où l'on s'embourbe dans les mots, non-transformables en concepts/notions. L'élégance des mots, refusant toute rationalisation, est réservée aux poètes.

Une phrase, syntaxiquement correcte, s'appelle proposition. Une proposition se convertit en formule logique. À part des éléments lexicaux relevant de la logique, une formule logique comprend des références d'objets et de relations entre objets. Ces références sont analysées, procédant par substitutions des mots par des concepts d'une

représentation, propre à l'interprète (humain ou artificiel). L'échec de ces substitutions (tenant compte d'éventuelles négations) signifie la fausseté de la proposition dont le sens est - l'impossibilité (contextuelle) de la satisfaire. Le succès de ces substitutions résulte en réseaux d'objets (de la représentation). Ces réseaux sont le véritable sens de la proposition. Le sens n'est donc pas dans le langage mais dans la représentation, donc – il n'est pas universel mais particulier, propre à un sujet. Pour certains sujets, les phrases *Dieu existe* ou *J'ai vu un carré rond* peuvent avoir un sens. Remarquez que la réalité ne figure même pas dans ce discours.

Tout discours respecte la grammaire de sa langue et tente de référencer le monde ; les choses de deux sortes constituent le monde - la matière et les esprits ; le discours référence donc des choses ; l'ensemble des connaissances préalables du locuteur sur ces choses s'appelle représentation ; les choses, reflétées dans cette représentation, s'appellent objets. Les choses matérielles sont des conglomérats d'atomes dans l'espace et sont traversées par le temps. Les choses spirituelles, soumises au temps, sont de plusieurs sortes : les sujets (propriétaires des représentations) ; les propriétés des autres choses (matérielles ou spirituelles) ; les états dans l'espace et les processus dans le temps ; les mécanismes de traduction grammaticale des concepts logiques (connecteurs, quantificateurs, négations, implications). Ce schéma est propre de toutes les langues naturelles ; ici commence l'interprétation – la synthèse grammaticale, la substitution d'éléments langagiers par concepts, la réduction aux formules logiques, la démonstration, la donation de sens.

L'arbre syntaxique des *grammairiens génératifs* est une grosse bêtise ; les structures grammaticales n'apportant pas grand-chose à la compréhension du discours. Prenons la phrase de Chomsky : *Colourless green ideas sleep furiously*. Il en dégage un arbre avec des groupes

nominaux ou verbaux, avec des substantifs, adjectifs et verbes – ce qui n'aurait aucun sens dans les langues non-indo-européennes ! Seul la correction syntaxique compte et non pas une structure langagière. L'analyse cognitive y trouverait une référence d'objet (R1 = *X ideas*), avec propriétés (X = *colourless, green*), et une relation unaire de cette référence (R2 = *R1 sleep Y*), avec propriété (Y = *furiously*). Ce schéma est valable pour toutes les langues naturelles. Par substitution des mots (*ideas, sleep*) par concepts (non-langagiers) d'une représentation, on arriverait à un réseau, convertissable en formule logique à démontrer, en substituant les concepts par des objets de la représentation. Ce réseau représenterait *un* sens de la phrase.

Quelle que soit la langue, l'élément essentiel d'un discours y est le syntagme (référence de choses/objets ou de relations). Ces syntagmes renvoient soit à la réalité (donc aux choses, aux vagues notions, non formalisables en représentation), soit à la représentation (donc aux objets, aux concepts rigoureux). Le meilleur emploi de la première approche appartient au talent artistique, celui de la seconde – au talent scientifique. Sans aucun talent, tout discours est platitude, bavardage ou délire.

Un système de conception (en informatique, dans la science ou en philosophie) relève de l'intelligence (artificielle ou naturelle) s'il dispose de trois volets logiques permettant : l'acquisition de connaissances (création de représentations rigoureuses), l'attachement de structures linguistiques à la représentation, le dialogue en langage naturel (interprétation - passage des éléments du langage aux concepts de la représentation et aux formules logiques, démonstration des formules, dégagement de leur sens, justifications abductives). Par exemple, ChatGPT et DeepSeek ignorent le premier volet, figent le deuxième, cachent tous les mécanismes du troisième.

L'entité élémentaire d'une phrase, c'est la référence d'objets, mais on n'y accède qu'après avoir reconstitué l'ossature logique de cette phrase à partir des règles grammaticales, tenant compte des aspects phonétiques, lexicaux, syntaxiques et associées aux concepts logiques extra-langagiers – les connecteurs, les quantificateurs, les négations, les implications. Cette dernière démarche est propre de toutes les langues, ce qui échappe à tous les linguistes et à tous les philosophes, incapables de percevoir les rapports entre la langue (le mot ou un équivalent), la représentation (l'objet) et la réalité (la chose).

La syntaxe d'une langue est surtout universelle ; la syntaxe d'une représentation est souvent individuée. Logique ou ontologie. Merveille instrumentale ou merveille conceptuelle.

Depuis un demi-siècle, on savait que le sens d'une phrase devait être formulé en termes extra-langagiers : *La linguistique est une théorie de conversion sens ↔ texte* - Manine - *Лингвистика есть теория перевода смысл ↔ текст*, mais il a fallu attendre une Intelligence Artificielle mure du XXI-ème siècle, pour rendre opératoire ce vœu pieux.

Une langue doit disposer de deux grammaires – l'interne (générative ou autre) et l'externe (représentative). D'une phrase, c'est-à-dire d'une suite de sons (peut-être accompagnée de gestes), la première grammaire extrait une suite chronologique d'entités élémentaires (équivalents de nos *mots*) et en établit la correction. Dans cette suite correcte, la seconde grammaire (une méta-grammaire) reconnaît des références d'objets (noms, relations, qualificatifs, négations, connecteurs et quantificateurs logiques, coordonnées spatio-temporelles). Le sens de la phrase est un concept subjectif, dépendant de représentations que tout individu possède ; ce sens

est établi par un interprète universel extra-langagier (une méta-grammaire, un démonstrateur), grâce aux substitutions des références par des objets de la représentation, débouchant à un réseau. Rien d'universel (propre à toutes les langues) dans les grammaires ; tout est universel dans le démonstrateur. La logique est innée, tout le reste est acquis.

Le langage dispose de signes (mots) ; la représentation propose des sens (structures et raisonnements). La poésie est dans le signe, et la philosophie – dans le sens.

Un discours se réduit aux phrases ; les phrases – aux propositions ; les propositions – aux syntagmes ; les syntagmes – aux faits. Ce travail grammatical s'achève par un travail conceptuel - démontrer les faits. Deux cas de figure se présentent : soit le fait est câblé en tant que postulat (*la Terre est plate*, chez l'un, ou la *la Terre est ronde*, chez l'autre), soit il se déduit (le fait *la Terre est ronde* est prouvé par une démonstration logique, s'appuyant sur des faits plus élémentaires, jusqu'aux faits câblés, tandis que *la Terre est plate* reste un axiome gratuit). La vraie conscience et le vrai savoir se reconnaissent dans la prédominance des faits déduits sur les faits câblés. Tout ce qui est câblé n'est que croyance.

Le simple fait d'être musicien, peintre ou scientifique ne te discerne pas le titre d'intellectuel. Tu es intellectuel si tu comprends la place du langage parmi tous les moyens d'expression. Si tu en appréhendes la puissance, l'élégance, l'harmonie. Si tu sais en retirer l'intensité, la noblesse, la hauteur et l'originalité, dont tu muniras ton propre discours, communicable à tes pairs.

Les idées naissent de la représentation ; la logique de celle-ci est traduite en musique des mots, rendant possible la formulation des idées et

leur transmission aux hommes. Donc, en fin de compte, les idées naissent des mots et non pas l'inverse. *La langue est la mère et non pas la fille de la pensée* - K.Kraus - *Die Sprache ist die Mutter, nicht die Tochter des Gedankens*.

Une phrase comprend des constantes explicites (noms d'entités, mécanismes logiques, valeurs d'attributs, qualificatifs, ponctuations) et des inconnues (variables) implicites. Pour arriver à la signification et au sens de la phrase, l'interprète logico-langagier doit en constater la correction syntaxique, noter les inconnues dégagées, former une proposition associée, procéder à l'unification des inconnues par un chaînage-arrière, constater la véracité/fausseté de chaque résultat, exhiber des réseaux obtenus en tant que des sens de la phrase.

La langue n'a pas de frontières, elle est infinie, même si sa phonétique, son lexique, ses règles, son modèle logique sont finis. En revanche, la représentation, à laquelle s'accroche la langue, est finie. Et *mon monde* (Wittgenstein) et mon savoir sont délimités par mes représentations.

Tout langage, muni de la notion de substitution (équivalence, synonymie, syntagmes), est constitué de formules. En logique, on substitue des concepts à d'autres concepts, pour avancer vers des preuves, vers la vérité. En philosophie académique, on substitue des mots à d'autres mots, pour propager un verbiage, sans but formulable - leurs formules sont nulles.

La facilité époustouflante, avec laquelle l'homme comprend le discours d'un autre, n'est due ni au câblage de la grammaire ni à la projection des mots sur les concepts, mais à la … statistique. Tel est le constat, décourageant pour les cogniticiens, avec leurs modèles savants, mais

traduisant une irréfutable réalité. L'apprentissage, à travers l'usage quotidien, forme la vague notion de proximité entre les mots (syntagmes) ; les réseaux neuronaux (chatbots) suivent exactement la même démarche, et c'est seulement au stade du raisonnement abductif (*qui, quoi, pourquoi, comment*) qu'interviennent, aussi bien chez l'homme que chez les robots, quelques mécanismes logiques.

Tout ouvrage philosophique doit faire appel à la chimie des réactions entre les *concepts* à valences connues et à l'alchimie des rencontres inattendues entre les *mots* à valeurs imprévisibles.

Les contraintes, que la logique exige de la mathématique, sont de la même nature, que ce que le langage impose à la poésie. Et leur résultat commun – une liberté intérieure, défiant l'inertie et le hasard extérieurs.

Il y a deux sortes de vérité : musicale et verbale. L'art et la science, c'est le dosage, la bonne entente entre les deux. L'artisanat et la technique, c'est l'ignorance de l'une des deux.

Spinoza : un délirant se donnant l'air savant ; Heidegger : un savant cherchant l'air délirant. Le premier prétend, naïvement, *prouver* des vérités éternelles ; le second, lucide, *invente* sa propre notion de vérité, valable dans une seule maison de l'être, son langage. Le sérieux d'un jargon mal maîtrisé ou les jeux d'un langage à créer.

Les philosophes sont de grands pollueurs du débat sur la vérité ; les seuls, qui y ont leur mot à dire, sont les logiciens, les linguistes et, surtout, - les cogniticiens ; c'est la qualité des représentations qui, pour dégager des vérités, compte plus que la correction du langage ou la rigueur de la logique.

Deux attitudes, face à la vérité : son attouchement (uniquement par la mathématique et par des sciences, qui s'en servent) et l'étonnement (uniquement à travers la poésie et la philosophie, la dernière étant servante de la première).

La science a deux objets de recherche : traquer la vérité dans un modèle monotone ou briser la monotonie en améliorant le modèle. L'art ne peut avoir que la seconde de ces ambitions ; mais la plupart des artistes s'imaginent naïvement poursuivre la première.

Aucune passerelle rationnelle en vue entre la vérité formelle (la logique), la vérité expérimentale (les sens) et la vérité ontologique (le sens) ; mais les bavards continuent leurs mornes solennités sur l'*unité du vrai*.

L'accord du discours avec la réalité - telle est la vision de la vérité du naïf et du savant ; mais le sujet, éliminé ici du débat, a sa réalité et surtout son modèle ; le même discours peut se bâtir au-dessus des modèles incompatibles et être confronté aux réalités différentes. Il vaut mieux oublier la réalité (qui ne doit pas apparaître avant la recherche du sens d'un discours interprété) et laisser l'interprète conceptuel juger de la vérité du discours dans le contexte du modèle.

Ils *ont la mauvaise habitude de nommer Vérité - ce qui devrait se nommer Conformité, Identité, Accord* - ceci est vrai pour tous, sauf pour les logiciens, auxquels, pourtant, étrangement, Valéry attribue cette méprise.

Toute requête est un jugement d'un sujet, celui-ci ayant sa représentation du contexte. Cette requête est transformée en proposition

par le sujet-interprète, ayant lui aussi une représentation du même contexte. Si les sujets mêmes figurent dans les représentations, l'acte de croyance devient acte de vérité ; on n'a besoin d'aucune *théorie du jugement*, la logique suffit. Le sujet est une constellation de mondes hypothétiques, absorbant des arbres apophantiques.

Ni le logicien ni le poète n'ont rien à dire sur la vérité en tant que savoir des essences (réservé aux scientifiques) ; ni le philosophe ni le linguiste n'ont rien à dire sur la vérité des discours (réservée aux logiciens) ; ni le savant ni le logicien n'ont rien à dire sur la vérité de l'homme (réservée aux philosophes et poètes).

La philosophie devrait apprendre à l'homme de rester désarmé face au mystère du monde, pour s'en étonner, mieux et plus. Toutes les vérités intéressantes y sont du fait des scientifiques ; aucune contribution des philosophes n'y est à noter ; aucune application notable des *méthodes de recherche de la vérité*, de Descartes, Kant ou Heidegger, censées nous armer, ne fut jamais signalée. Héraclite, Sénèque, St-Augustin leur restent supérieurs, puisque, n'étant pas intellectuels, ils cherchent surtout à nous séduire. *Le propos de l'intellectuel n'est pas de séduire, mais d'armer* - R.Debray – ces armuriers ne sont bons, aujourd'hui, que pour les combats de robots.

La même naïveté, chez les candides et chez les écolâtres : le sens de l'existence serait de rester fidèle à quelques convictions acquises de haute lutte : *Il faut trouver une Idée vraie et ne jamais céder sur ses conséquences* - Badiou. Ils ne comprennent pas que :

- les idées, en dehors de la science, ne valent rien sans métaphores ni élan (la chose n'y est vraie que si elle est belle ou bonne),
- l'opiniâtreté est ridicule là où l'on cède à la musique,

- le beau et le bon tirent non pas vers des déductions, mais vers des séductions.
Toutefois, sans la hauteur, le dogmatisme et le relativisme se valent.

B.Russell ne voit pas, que le raisonnement déductif se complète par le raisonnement abductif, ce qui permet d'évaluer à *faux* aussi bien *Le roi actuel de France est chauve*, que *Le Président actuel de France est chauve*. La réponse au *pourquoi*, dans le premier cas, serait : il n'existe pas d'objet, référencé par *le roi actuel de France*, et dans le second cas : l'objet *le Président actuel de France* relève de la classe des *humains*, pour laquelle *chauve* est une valeur du domaine *pilosité*, où sa valeur complémentaire est *chevelu*, or la valeur de l'attribut *pilosité*, pour l'objet *le Président actuel de France*, est *chevelu*. La même valeur de vérité, deux sens différents.

Ils parlent de latence (*Verborgenheit*) des vérités, qu'il s'agit de dévoiler ; mais le nombre de vérités (d'idées ou de propositions vraies), même dans un système aussi pauvre que l'arithmétique, est infini. *Recherche* de vérités est une expression sotte. L'*étude* de vérités se réduit surtout à la création de bonnes représentations (postulats, axiomes) et à la formulation de bonnes requêtes (hypothèses, théorèmes).

Est scientifique ce qui est mathématisable ; est logique ce qui assigne, rigoureusement, des valeurs de vérité. La science *pure* de Hegel et la logique *pure* de Husserl sont de pures fumisteries, où ne perce aucune magie du nombre, ne s'érige aucun monument de la vérité.

L'être et le devenir dans les transcendantaux : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le bien se traduit en sacrifices, le beau est affaire de

création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent.

Il y a trois sortes de vérités : des dogmes, des preuves et des métaphores, et les reconnaître, c'est reconnaître leur portée. Le nihiliste évalue leurs rayons respectifs à - nul, jusqu'aux frontières du langage, l'infini. Il refuse de n'être que croyant, scientifique ou mystique, il aime se mettre à l'origine de toute mesure. *Les nihilistes dénient l'existence de toute vérité* - Benoît XVI - *Die Nihilisten leugnen die Existenz jeglicher Wahrheit* - ils ne nient que son existence hors tout langage.

Pour Heidegger, la Vérité, l'Être, l'Ouvert sont des synonymes ; leur source commune grecque veut opposer le voilement au dévoilement, tandis que dans leur acception moderne il n'y a rien d'apophatique. En plus, notre philosophe ne comprend pas grand-chose à la vérité logique, à l'être morphologique, à l'ouvert mathématique. Une bouillie conceptuelle, mais quelle créativité !

La vérité, qui ne se présenterait aujourd'hui que sous forme artistique, est prise de haut, par ce siècle arithmétique. Et dire, que jadis, présentée sous seule forme mathématique, même l'erreur étais abaissée au rang des platitudes.

Le savant, qui parvient à une vérité, prouve la force et l'intelligence de ses yeux ; le poète, qui s'en écarte, montre le goût et la créativité de son regard ; ni l'un ni l'autre ne se contentent d'y séjourner. Tous les deux sont créateurs de langages : de représentation et d'interprétation. Les chemins, qui conduisent à la vérité ou en partent, ce sont des langages, universels, pour le savant, individuels - pour le poète.

On a l'impression que les scientifiques épuisèrent le fond de vérités intéressantes et nous inondent désormais de vérités insignifiantes. L'artisanat devrait devenir le milieu propice aux savants et aux artistes sans envergure.

La beauté d'une formule en constitue la vérité esthétique. *Si je trouve une formule qui m'exprime, pour moi ce sera vrai* - Saint Exupéry. Pour être, également, logique, il manqueraient à cette vérité - une représentation conceptuelle, un analyseur linguistique, un démonstrateur logique, un interprète philosophique – le chemin est long.

Il se trouvent même des mathématiciens, qui cherchent la vérité dans une adéquation quelconque avec la réalité. La géométrie n'est ni vraie (car utile) ni fausse (car absente dans le réel). Elle n'est pas fausse, non plus. Elle est vraie dans le langage qu'elle crée elle-même. La poésie, elle, est fausse, mais elle est, heureusement, inutile.

Tout savoir s'inscrit dans un processus logique ; c'est le savoir-faire qui se passe souvent de représentation et nous renvoie aux obscures intuitions ; ce serait le *véritable* savoir vivant, aux prises avec les abstractions, et il est en dehors et non pas au-dessus du savoir le *vrai*. La négation - n'être vrai que par ce qu'on nie.

Dans les meilleures têtes philosophiques, le privilège des commencements exista de tous temps, mais il s'appuyait souvent sur de mauvaises prémisses : sur l'illusion de représentations univoques (idées ou substances) ou sur celle des interprétations aussi univoques (origines ou causes premières), la vaseuse vérité leur servant de point de mire. Ces démarches sont celles des sciences et non pas de la philosophie, qui

devrait se dédier à la beauté, à la liberté, au rêve, toute vérité collatérale n'y étant que métaphorique. Le vrai commencement, c'est une belle et profonde forme, tendue vers la hauteur et refusant toute étendue causale.

La négation constructive fait partie des buts ou des moyens en logique ou des contraintes en art, non-implication trop profonde dans ce qui est hors d'art. Mais si en logique le langage est routinier et non-contradictoire, aux cadences régulières, en art il est initiateur et paradoxal, sa mesure d'authenticité est sa musique.

Accepter une vérité, pour un philosophe, relève d'un 'profond' psychologisme (dont les fumeuses *adéquations*), et pour un logicien – d'un plat mécanisme (de banales règles déductives). Et puisque aucun philosophe ne fut bon logicien et aucun logicien ne fut bon philosophe, entre les deux se déroule un dialogue de sourds.

Le cycle de la connaissance est toujours le même, pour tout le monde. Mais l'étape, où surgit la notion de vérité, est différente, pour les experts de culture différente. Pour les logiciens, la seule vérité rigoureuse loge dans le langage, au milieu de la chaîne gnoséologique ; pour les philosophes, leur vaseuse vérité-adéquation se trouve au début et à la fin de cette chaîne, qu'on pourrait schématiser ainsi : la réalité – *la vérité de l'être* – la représentation – le langage – l'interprétation de requêtes – *la vérité des requêtes* – la donation de sens – *la vérité de l'étant* la réalité. Le langage se bâtit sur les connaissances (et non pas l'inverse), et la vérité (et non pas l'être) l'a pour demeure.

La vérité métaphorique, vérité-adéquation entre une proposition et la réalité, s'établit en deux étapes interprétatives, la rigoureuse et l'intuitive : la démonstration dans le contexte d'une représentation et la donation de

sens dans la confrontation entre la proposition *vraie* (dans la représentation) et la réalité représentée. La rigueur est relative au langage (langue plus modèle plus interprète) et l'intuition est relative à notre intelligence pure, pré-conceptuelle.

Vérité des relations mathématiques, vérité des propriétés physiques, chimiques, biologiques, vérité des faits du passé - tout y est sensé, sérieux et exclut toute polémique terminologique. Mais vérité philosophique - ou poétique ! - est chose si impensable, incongrue, n'offrant pas un seul spécimen crédible, qu'il est effarant de voir le gros de la troupe professionnelle continuer à le professer. Il faut choisir entre sophiste et copiste. Et Platon, tout en maugréant contre les mœurs des sophistes et des poètes, est, lui-même, dans le sophisme et la poésie.

Que la vérité soit l'objectif et le produit du discours philosophique est un immense malentendu, semé par les charlatans. En dehors de la science, la vérité sérieuse n'existe pas, puisque les empreintes photographiques de la réalité ne méritent pas ce titre. *La métaphysique plaît à l'esprit, parce qu'il y trouve de l'espace ; il ne trouve ailleurs que du plein* - J.Joubert.

L'ambigüité du terme de *vérité* tient au fait, qu'on l'emploie dans trois sphères, aux règles drastiquement différentes : le mystère (de la matière, de la vie, de la création), le problème (la représentation, le langage, le libre arbitre), la solution (la logique, l'interprétation, la liberté). Techniquement, seul le dernier domaine, tout en s'inspirant du premier et en s'appuyant sur le deuxième, devrait s'en prévaloir.

La représentation n'est validée que par une logique des apparences (la *Scheinlogik* kantienne) : la non-contradiction, les contraintes des liens syntaxiques. L'interprétation, en revanche, n'est qu'une application de la

logique formelle au monde fermé d'une représentation fixe : l'analyseur linguistique, l'accès aux objets et relations par substitutions, la démonstration de la véracité, la formulation du sens.

La logique ne connaît pas d'objets, tandis que la mathématique crée ses objets et analyse des relations entre ces objets. La logique n'est qu'un langage interprétatif, dont se sert la souveraine mathématique. B.Russell a tort : *La logique est l'enfance de la mathématique, la mathématique est la maturité de la logique* - *Logic is the youth of mathematics, mathematics is the manhood of logic* - la mathématique exista bien avant que la logique ne fût formalisée ; le moteur logique, lui, est inné, il est câblé dans notre cerveau à notre naissance.

On ne devrait employer le terme de *vérité* qu'au sujet des propositions, auxquelles on puisse appliquer la triade *pascalienne* : savoir les *formuler, démontrer, maîtriser*.

Quand un niais dit : *la Terre est ronde* ou *l'équation d'Einstein est juste*, dit-il la vérité ? Le sujet doit être présent dans la définition de la vérité ; plus je suis ignare, plus les faits avérés sont pour moi des hypothèses gratuites plutôt que des vérités universelles.

Sans le don poétique, tourner autour de la vérité, comme autour d'une machine à vapeur ou du Code de la route, est condamné à l'ennui et à la routine. Aristote, Spinoza, Kant, Hegel – tout ce qu'ils exposent, lourdement, sur la vérité, et que leurs acolytes remâchent infiniment, ne présente plus aucun intérêt et doit être oublié. Nietzsche et Valéry, deux poètes, si éloignés du clan professoresque, émettent la-dessus des avis autrement plus rafraîchissants. Quant aux avis en marbre, c'est auprès des logiciens et des linguistes, comme Chomsky, qu'il faut les chercher.

La beauté du vrai se fonde sur sa rigueur, et celle du poétique – sur son déchaînement, - elles sont incompatibles. Le mathématicien crée une représentation subtile et formule la-dessus une hypothèse profonde, qu'il prouve élégamment – d'où la beauté mathématique. Le poète suggère, implicitement, une représentation mystérieuse et bâtit un chemin excitant vers des objets de celle-ci – d'où sa beauté vertigineuse. Et il est aberrant d'entendre parler d'*identité de beauté entre la vérité du poème et le nihilisme du mathème* (Badiou).

La représentation, implicite en poésie et explicite en philosophie, est leur pivot commun : la poésie le survole avec un langage original et individuel, la philosophie projette sur lui la réalité objective. L'appareil purement logique y est presque absent, aussi bien en représentation conceptuelle qu'en interprétation déductive. La vérité est, donc, exclue des champs poétique et philosophique, elle est réservée à la logique. *La vérité n'est pas l'accord entre le concept et son objet, mais l'adéquation entre ce concept et le raisonnement* - Schiller - *Wahrheit ist nicht die Ähnlichkeit des Begriffs mit dem Gegenstand, sondern die Übereinstimmung dieses Begriffs mit den Gesetzen der Denkkraft*.

Le seul point commun de toutes les langues naturelles est la présence lexico-syntaxique de la logique formelle, ce qui confirme l'intérêt du Créateur pour la vérité. Hélas, la saine vision aristotélicienne fut abandonnée par ses successeurs au profit du *discours*, c'est à dire du bavardage : *Les vérités éternelles sont vraies parce que Dieu les connaît comme vraies* - Descartes.

Deux vérificateurs des constructions scientifiques ou philosophiques : les yeux, c'est à dire la rigueur et la profondeur, ou le regard – la noblesse

et la hauteur. La réponse des yeux dit – vrai ou faux ; la réponse du regard – séduisant ou décevant. L'erreur des philosophes est de vouloir être jugés par les yeux, dont le verdict ne peut être que cinglant. Pas de vérité au milieu des seules *notions*, sans *concepts* ni *objets*.

Qui devine où mène et que cèle la vérité ? - le mathématicien, le cocu, le commissaire de police, certainement pas un romancier. *J'ai trouvé probe et délicat de ne pas annoncer que je partais à la recherche de la Vérité, ni en quoi elle consistait* - Proust – la probité des imbéciles est leur délicatesse ; quant à leurs trouvailles, avec l'*annonce* on rirait de meilleur cœur.

En passant du monde apparent au monde vrai, je ne gagne ni en ampleur ni en profondeur ni en précision. Seul compte le monde qu'inventent mon regard et mon verbe, c'est à dire la hauteur et la musique. Les vérités, comme les apparences, sont réparties également parmi sots et sages, parmi savants et ignares.

L'enquête, la requête, la conquête - la représentation (mentale), l'interprétation (langagière), la donation de sens (réel) - l'intuition, la logique, le bon sens - le libre arbitre, la rigueur, la liberté - le savoir, la vérité, la science - trois sphères, où comptent, respectivement, l'ampleur, la profondeur, la hauteur.

Les trois catégories d'hommes, en fonction du milieu, dans lequel ils placent la vérité : dans la réalité (les hommes d'action et les naïfs), dans la représentation (les logiciens et les scientifiques), dans le langage (les fanatiques et les poètes). Et ils placent le critère de vérité, respectivement, dans la monstration (*adaequatio*), dans la démonstration (preuve), dans la création (musique). On a de bonnes chances d'être philosophe, quand on sait accompagner la vérité dans le franchissement de ces frontières, sans

trop de dégâts, mais en en changeant d'identité, les frontières gardées par le douanier, qui est le bon sens.

Pour un nul en astronomie, la vérité de la proposition *la Terre tourne autour du Soleil* est une misérable vérité, établie misérablement dans une représentation misérable. La vérité appartient donc au langage : à la profondeur des représentations et à la rigueur des interprétations. Et la référence à la réalité ne se justifie que chez les compétents.

Tout énoncé vit trois stades : la question (mots, références), la réponse (valeurs de vérité, substitutions), le sens (confrontations avec la réalité). Si la vraie signification réside dans le premier, le discours est poétique, si elle est dans le deuxième - le discours est scientifique, et si c'est le troisième - applicatif. Et ce qui les traverse, leur invariant, est proprement l'idée, qui n'est donc ni exclusivement dans le mot (les idéationnistes), ni dans le contenu (les phénoménologues), ni dans le sens (les pragmatiques).

Si l'intuition (l'usage des connaissances aprioriques ou câblées) vise des objets *justes*, c'est à dire se trouvant bien dans une représentation et vérifiant les propriétés pressenties, elle ne génère pas pour autant une vérité, elle en prépare des prémisses. Pas de vérités sans références langagières d'objets, sans formes prédicatives de relations.

La notion (et pas nécessairement concept) de vérité est évoquée dans des contextes, qui peuvent impliquer cinq domaines : la réalité (R), la représentation (P), le langage (L), l'interprétation du langage au sein de la représentation (ILP), la projection de ILP sur R (ILPR). La vérité présuppose l'usage de L ; quand on se contente de la confrontation directe entre R et P, on ne peut pas parler de vérité, mais seulement d'adéquation (de représentation). L'adéquation d'interprétation ressortirait de ILPR - de la

donation du sens. Ces deux adéquations n'admettent aucun modèle logique de validation et ne se fondent que sur l'intuition. Et le seul véritable concept de vérité n'apparaît que dans ILP.

La *vérité* philosophique est une chimère creuse, dont la *recherche* n'est qu'un prétexte pour entretenir la gravité d'un bavardage pseudo-savant. Hors la mathématique, les sciences ne cherchent pas la vérité, mais des lois, c'est à dire des *bases de faits* axiomatiques, *nécessaires*, que le *libre arbitre* de l'intellect complète par des *bases de connaissances*. Tout, dans ces bases, est *vrai*, par définition. Ensuite, dans le contexte de ces bases, on formule des hypothèses, des requêtes logico-langagières, dont la démonstration réussie produit des vérités *non-axiomatiques*, les plus intéressantes.

L'art aphoristique est semblable à la science mathématique : une fois qu'on a défini des objets intéressants, inspirés par la nature et l'intuition, des propositions portant sur leurs propriétés viennent à l'esprit tout seules. En mathématique, on complète le tableau par la démonstration, le développement explicite par la logique, et dans l'art – par la monstration implicite, l'enveloppement par le mot. En ressortent une vérité ou une beauté.

Les hommes vivent de preuves : de vraies, de pipées, de sottes ; cette densité de platitudes en fait un poison, et la poésie, hélas, n'y joue plus le rôle d'antidote, comme, jadis, aux âges obscurs, les preuves elles-mêmes. *Les preuves sont un antidote contre le poison des témoignages* - F.Bacon - *Proofs are an antidote for the poison of witnesses*. L'enthousiasme et la science jouant à la mort et s'en riant (A.Smith).

Les modèles scientifiques sont satisfaisants, et donc consensuels, dans 99 % des cas. Le reste est réservé à quelques audacieux, pour chatouiller

Euclide, Newton ou Lamarck. En philosophie, la proportion est inverse, d'où la création permanente de nouveaux langages, ces réceptacles de vérités. Le scientifique peut se permettre cette approximation : *la vérité est une*, ce qui est interdit au philosophe.

À fouiller dans la nature humaine, ce qui me laisse optimiste, c'est que les détenteurs de vérités savantes sont rarement experts en beautés, et que les artistes s'avèrent insensibles aux affres du bien. Et le robot, qui règne aujourd'hui dans les têtes, est un phénomène passager ; des poètes ou des saints réapparaîtront encore certainement sur nos scènes profanées.

Le langage, c'est une langue, attachée à une représentation, plus un interprète logique des propositions. Tant d'hommes, tant de langages : les différences des cultures langagières, conceptuelles, scientifiques font de chaque homme une source de vérités, puisque toute vérité surgit des propositions, toute vérité est relative au langage du requêteur. Les vérités *absolues* n'existent pas, bien que le consensus grandissant dans les représentations élargisse le corpus de vérités *communes*. Donc, c'est bien Protagoras qui a raison contre Aristote (qui ne voit ni la langue ni la représentation) et Wittgenstein (qui ne voit pas la représentation).

La vérité est une réponse (l'interprétation logique) à une requête, et le sens – une conclusion (l'interprétation empirique) de cette réponse. Les pauvres en outillages langagier, logique ou intellectuel parlent de *dévoilement* comme d'un synonyme de vérité et de sens – mauvais usage de l'étymologie du mot grec *aléthéia*.

À une même proposition vraie, peuvent correspondre une vérité *câblée* chez le profane et une vérité *déduite* chez le spécialiste. *La Terre est la troisième planète* – combien sont ceux qui sont capables de le déduire et

pas seulement de l'affirmer ? - une infime minorité – la même assertion, mais autant de vérités profondément distinctes.

Trois types de vérité des propositions : la mécanique (sans besoin d'accès aux objets de la représentation, la rarissime), la factuelle (l'accès direct aux faits *câblés* de la représentation, la plus simple), l'inférée (la déduction à partir des faits, la plus subtile). Les faits câblés sont l'œuvre du libre arbitre du concepteur, ils sont à son effigie. Donc, comme toujours, Hegel est à côté de la plaque : *La vérité n'est pas une monnaie frappée, qui peut être donnée et empochée telle quelle* - *Die Wahrheit ist nicht eine ausgeprägte Münze, die fertig gegeben und so eingestrichen werden kann*.

Tout sujet humain a son stock (base) de faits et ses logiques (en représentation ou en interprétation). Ses vérités peuvent avoir trois origines : les faits, les déductions à partir des faits, de pures déductions logiques (sans accès aux faits). Mais dans tous les cas, une requête préliminaire langagière (technique, naturelle ou logique) est indispensable. Sans requête pas de vérités.

La proposition *il est faux que le roi actuel de France est chauve* s'évalue à *vrai* ; la proposition *le roi actuel de France n'est pas chauve* – à *faux* – la différence entre la négation syntaxique (par échec) et la négation sémantique (par preuve).

Les valeurs de vérité possibles de la proposition *les hommes sont mortels* : 1. *faux*, car la phrase serait syntaxiquement incorrecte (faute de l'émetteur ou de l'interprète réceptionniste) ; 2. *faux*, car un homme, nommé *Jésus*, est immortel, dans la représentation du récepteur ; 3. *faux*, car l'attribut *mortalité* de la classe *hommes* ne vaut pas nécessairement *mortel* ; 4. *faux*, car la classe *hommes* est vide ; 5. *vrai*, car l'attribut *mortalité* de tous

les éléments représentés de la classe *hommes* vaut *mortel* ; 6. *vrai*, car l'attribut *mortalité* de la classe *hommes* vaut nécessairement *mortel* ; 7. *vrai* ou *faux*, car la représentation est contradictoire (défaut des méta-concepts) ou l'interprétation n'est pas rigoureuse. Et aucun cas n'y est absurde.

La vérité d'une proposition ne peut être univoque ne serait-ce qu'à cause de deux sujets, qui y sont impliqués – l'émetteur et le récepteur, avec leurs cultures linguistiques, logiques et pragmatiques différentes. Et la vérité n'est ni dans la langue ni dans la réalité ni dans le rapport entre la langue et la réalité, mais dans la représentation et l'interprétation que manipule le récepteur.

Adæquatio rei et intellectus ne mérite pas le nom de vérité, c'est un constat intuitif, résultant de cette chaîne rigoureuse : une proposition, sa correction syntaxique, sa démonstration, les substitutions en réseau, la signification de ce réseau, et d'une confrontation du sens dégagé avec la réalité modélisée. Et cette confrontation échappe à toute formalisation ; notre liberté s'y réduit à la contemplation jugementale extra-conceptuelle. La satisfaction confirme (elle est là, la vérité du sens accepté) et l'insatisfaction infirme (la vérité inacceptable de la proposition) notre représentation.

Pour parler de l'existence, nous pouvons porter en nous trois mondes : celui du vrai, celui du beau, celui du Bien, dans lesquels nous plongent nos trois interprètes – l'esprit, l'âme, le cœur, et qui font de nous un intellectuel, un artiste, un saint. D'où trois cas extrêmes : si je ne reconnais que le monde du vrai, je devrais affronter, dans une lutte féroce, un désespoir noir ; si je ne vis que du beau, je vivrais une espérance dans l'inexistant ; si je me laisse emporter par l'émoi du Bien, je porterais l'amour ou la caresse à ce monde immatériel. L'existence est placée par l'esprit dans une représentation, par

l'âme – dans un langage, par le cœur – dans la réalité. L'union des trois paraît être impossible ; il faudrait être un ange, ou celui qui n'affronte que les anges.

La vérité est impensable sans une représentation ; la représentation est impensable sans concepts ; le concept est impensable sans une rigueur ; donc, tant de sciences tant de genres de vérité, mais la vérité, recherchée par les philosophes ou les sages professionnels, est impensable, car ils nagent dans un pur verbalisme, suspendu au-dessus d'un vide et non pas attaché à une représentation.

Tant qu'on parle de cette fumeuse *adéquation des choses et de l'intellect*, on peut se permettre la grandiloquence gratuite sur l'*universalité* de la vérité et sur le particularisme des erreurs. Quand on touche à la vérité sérieuse, celle des logiciens, on voit tout de suite, qu'elle est on ne peut plus *particulière* (car dépendant de la rigueur de la représentation et du langage associé, de la maîtrise de ce langage, de la rigueur interprétative – bref, tout ce qu'il y a d'individuel). C'est l'erreur qui est universelle, car il est rare qu'on soit en conformité parfaite avec les systèmes des autres, et toute non-conformité y serait jugée comme une erreur.

La Vérité est une propriété d'une proposition langagière (transformée en formule logique et démontrée dans le contexte d'une représentation), et le Sens est un résumé intuitif (ni langagier ni conceptuel) des substitutions effectuées dans la proposition (formule) démontrée (et donc débarrassée complètement du langage) et visant à confirmer (la *vérité* des scolastiques et charlatans) ou à infirmer la représentation sous-jacente. Comment les tenants de la philosophie analytique ou de la *French theory* américanisée peuvent-ils partir du seul langage (et oublier la représentation), pour aboutir au sens ?

La tâche représentative s'avère être plus prometteuse que la tâche interprétative, tel est le constat le plus profond, fait par l'Intelligence Artificielle symbolique : à partir des faits (d'une base de connaissances) on bâtit plus de *vrai* qu'on ne prouve de *démontrable* à partir des requêtes (dans un langage réductible aux formules logiques). Une illustration métaphorique (finie) du théorème de Gödel (dans l'infini).

En Intelligence Artificielle symbolique n'est vrai que ce qu'on prouve, mais Gödel nous confirme, que, des trois tâches intellectuelles – la représentation, l'expression, l'interprétation -, l'expression est la plus prolifique, puisqu'on ne prouve que des requêtes exprimées dans un langage. Et tant que l'homme gardera ses cordes poétiques et créatrices, malgré sa robotisation insonore, il restera supérieur à la machine.

On n'a pas de définition satisfaisante du *faux*. Le vrai se *prouve* par une démonstration, mais le faux se *constate* par l'impossibilité d'une démonstration. Les définitions apophatiques sont toujours louches. Prouver l'impossibilité d'une proposition est une élégance ; constater l'impossibilité d'une démonstration est une carence.

Le scientifique : il maîtrise les faits avérés (les vérités premières) de sa discipline ; il maîtrise le langage de formulation de requêtes ; dans ce langage il formule des hypothèses, dont la démonstration (par l'expérience ou la logique) crée des vérités finales, qui seraient, éventuellement, ajoutées (câblées) aux vérités premières. Le philosophe titulaire ne maîtrise ni le langage de conception (pour créer des vérités premières) ni le langage d'interrogation (présupposant une représentation) ni le langage d'interprétation (bâti sur une logique) ni le langage de cognition (permettant de donner un sens à une nouvelle connaissance), et il prétend

chercher des vérités… Le philosophe n'a besoin que du seul langage poétique, mais pour cela il faut être né poète.

Tout fait nouveau, qui réussit à s'insérer dans une représentation, s'ajoute aux vérités *premières* (celles qui n'ont pas besoin de requêtes, pour être établies) ; seule la rigueur du concepteur en est la garantie. Les vérités *finales* hégéliennes se prouvent par l'interprète et se munissent de sens par le sujet.

Aucune trace d'une vraie science ou d'une vraie logique dans la *Science de la Logique*. Et la *logique transcendantale* kantienne (ou husserlienne) brille par le même creux alogique, facilement comblé par des logiques modales ou *floues*, au-dessus des réseaux sémantiques, ces généralisations de l'arbre syntaxique.

On emploie le même terme de *vérité* pour désigner deux notions totalement différentes : être vrai *dans* le modèle ou le vrai *du* modèle. La première vérité est démontrable dans le contexte d'une représentation, bâtie par le libre arbitre ; la seconde est indémontrable, s'appuie sur l'intuition et l'expérience et résulte de l'interprétation libre du sens exhibé par le modèle. Le cogniticien ne s'intéresse qu'à la première, et le philosophe s'amuse dans l'irresponsabilité complaisante de la seconde.

La recherche de la vérité est soit une tâche routinière (pour les scientifiques) soit vulgaire (pour les apprentis-philosophes). L'enthousiasme ou le désespoir ne peuvent en provenir que si le beau ou le Bien s'en mêle.

L'arrogance du bavardage académique autour de la vérité est due à la licence, léguée par les scolastes, distinguant la vérité des choses et celle

des discours (*veritas rei, veritas praedicationis*). Or, non seulement la première se réduit toujours à la seconde, mais la seconde est impensable sans une représentation conceptuelle, dont sont incapables les bavards, sans parler de leur ignorance de la logique la plus élémentaire.

Mes yeux fermés, mon esprit crée, constate ou évalue la vérité muette ; mon cœur la soupèse et l'anime, et mon âme la colore ou la fait parler. Mais elle ne se voit pas, comme, non plus, les objets mathématiques. Seules sont visibles, pour mon âme, ses métaphores : *On ne peut voir la vérité qu'avec les yeux de l'âme* - Platon.

Les philosophes définissent la vérité comme conformité de la pensée avec l'objet ; cette opération se réduit à la non-contradiction avec les faits avérés et ne peut donc pas être complètement formalisée. Tandis que la vérité sérieuse s'établit rigoureusement dans l'enchaînement logique : la représentation, le discours, la formule logique, la démonstration. Descartes est avec les ignares : *On ne peut donner aucune définition de logique, qui aide à connaître sa [vérité] nature*.

La vérité est impensable sans preuves logiques ; aucune preuve ne fut jamais apportée par les philosophes. Et ils continuent leurs incantations à cette Arlésienne, totalement absente de tous les ouvrages philosophiques. Le deuxième spectre, à bannir de la philosophie, est le fantomatique savoir, dont seraient pleins leurs traités de bavards et d'ignares.

Ce qui décide du vrai ou du faux, ce sont les outils – la logique, la poésie, l'éthique. De même, pour voir la lumière ou les ténèbres, on fait appel aux outils – aux yeux, à l'imagination, à l'âme. Les mal outillés se contentent de platitudes ampoulées et insensées : *Comme la lumière se montre et montre les ténèbres, la vérité se détermine et détermine la fausseté*

- Spinoza - *Sicut lux se ipsam et tenebras manifestat, sic veritas norma sui et falsi est*.

Le discours philosophique ne peut porter que sur les thèmes, où le consensus est impensable. Donc, par une simple modification du langage, une proposition vraie y peut être transformée en fausse. Et ils continuent à traquer la *vérité* dans leurs discours abscons. La vérité, en philosophie, est un attribut, un qualificatif local, sans aucune portée globale ; on devrait y rester avec les objets intelligibles, ou, mieux, avec le sujet sensible.

La vérité guide la science, l'action, les droits de l'homme ; elle n'a rien à dire sur le devoir de l'homme, sur l'art, la foi, l'amour.

La vérité scientifique est une vérité logique, validée par son sens dans la réalité, mais cette validation ne s'appuie que sur le bon sens et l'expérience ; le paradoxe : une métaphore, personnelle, idéelle et rigoureuse, devenant une vérité, collective, pragmatique et improuvable.

Le physicien *étudie* la matière dans notre espace tridimensionnel et notre temps irréversible. Le mathématicien, par son intuition spatio-temporelle, *imagine* des objets artificiels (grandeurs, structures, transformations), obéissant aux concepts de métrique, d'ordre, de limite. Le physicien *doit constater* (et non pas *prouver*, car aucune théorie de validation n'existe) l'adéquation de sa représentation avec la réalité. Le mathématicien *peut ignorer* cette adéquation, puisque même si la réalité est conforme (non-contradictoire) avec ses résultats, cela ne prouve pas que la mathématique est la véritable ontologie du monde. Mais la théorie de la représentation (avec le langage, y compris la logique) est la même en physique et en mathématique ; le terme de *vérité* doit donc être réservé au langage et interdit aux intuitions de l'*adéquation*.

Entre une représentation scientifique et celle d'amateurs, il y a trois différences : la première a plus de cohérence interne, ses interprétations s'appuient davantage sur la logique que sur l'intuition, et enfin les résultats de ses requêtes sont plus compatibles avec la réalité. Mais la notion de *vérité* (toujours interne à une représentation) a le même sens dans les deux.

Le vrai est une prérogative de la science ; l'art lyrique, et donc la poésie et donc la philosophie, ne naissent que des apparences. Dès que cet art se mêle du vrai, il devient artisanal, décoratif, didactique ; il foulera la terre, visera les horizons, mais perdra l'appel des firmaments.

La vérité *concerne* le réel (objectif, ou l'être), mais ne loge ni ne *se prouve* que sur le fond d'une représentation de ce réel. En dehors de la mathématique, toute représentation porte l'impact subjectif de son auteur. Donc, les vérités *objectives*, dont bavardent Hegel et Kierkegaard, ne peuvent pas exister.

Pour porter aux nues Spinoza et Hegel, il faut être : ignare en logique, obsédé par le mot savoir, insensible au style, entraîné vers le bavardage ou la graphomanie. Pour aimer Nietzsche et Valéry, il faut tenir à la noblesse, à l'intelligence, à la poésie. Poursuite, hors langage, des occultes vérités pseudo-universelles ; ou création de langages, pour exprimer des vérités lumineuses individuelles.

L'apparence s'oppose au savoir ou la dissimulation – à la découverte ; les deux n'ont rien à voir avec la vérité (la manie de tous les philosophes) ; la vérité n'est qu'une étiquette au-dessus d'une proposition et dont la valeur opposée vaut *faux*. Ce faux peut être syntaxique (phrase syntaxiquement incorrecte), sémantique (l'affirmation, syntaxiquement

correcte, ne peut pas être prouvée), pragmatique (le bon sens refuse d'accepter la véracité et exige une révision de la représentation).

On a déjà calculé la véritable fin de l'univers : l'extinction des étoiles, l'effondrement de la matière, l'arrêt du temps. Mais les rats de bibliothèques continuent à nous inonder de vérités *éternelles, immanentes, absolues*…

La vérité (d'une requête, interprétée dans une représentation) se *prouve*, et la concordance (entre la représentation et la réalité) se *juge* ; la seconde ne pourra jamais se substituer à la première, comme le font tous les philosophes.

Ce que, dans l'interprétation d'un discours, les hégéliens ou phénoménologues appellent *apparaître*, correspond à substituer aux références langagières - des objets ou des relations de la représentation. La réussite (l'échec) finale de ces substitutions est marquée par un symbole abstrait, extra-langagier, extra-représentationnel, de *vérité* (*fausseté*). Mais ils répètent cette bêtise : *Toute vérité, pour ne pas rester abstraction pure, doit apparaître* - Hegel - *Alle Wahrheit muß erscheinen, um nicht eine leere Abstraktion zu sein*.

La réalité est soit spirituelle soit matérielle ; la mathématique est la représentation de la première, toutes les autres sciences – plutôt de la seconde ; mais c'est l'esprit qui valide les deux. Les objets mathématiques étant de pures abstractions, la mathématique se valide par la seule logique, elle n'a pas besoin de validation par comparaison avec la réalité matérielle. Pour les autres sciences, cette validation est nécessaire, et les philosophes appellent une validation *satisfaisante* – vérité ou adéquation, ce qui est un abus de langage.

Le terme d'*adéquation* devrait être exclu de la définition de la vérité et réservé à la validation d'une représentation. Les propositions *Socrate est immortel* ou *la licorne est belle* peuvent être vraies dans certaines représentations non-contradictoires, mais celles-ci, inadéquates à la réalité, ne sauraient pas être validées.

L'Intelligence Artificielle symbolique permet facilement le transfert dans l'ordinateur des connaissances et des raisonnements d'un scientifique. En revanche, elle resterait perplexe, démunie et impuissante devant les élucubrations d'un sot. Pourtant, celui-ci a exactement les mêmes droits, pour parler de *sa* vérité que celui-là – de la *sienne*.*La vérité se compose de certitudes obscures plus encore que de raisonnements clairs* - Rivarol.

Toute connaissance, transférée dans une représentation, devient un fait, une vérité câblée, atomique ; c'est la vérité qui se prouve, en s'appuyant sur les connaissances et non pas l'inverse : *Les connaissances doivent être définies en termes de la vérité et non vice versa* - B.Russell - *Knowledge must be defined in terms of truth, not vice versa*. - ni les logiciens ni les linguistes n'arrivent jamais à la hauteur des cogniticiens.

Dans les réflexions sur le sens et la vérité, les pires des bavards sont ceux qui ne maîtrisent pas la logique (de Hegel à Heidegger) ; mais les logiciens, qui ne maîtrisent ni le langage ni la représentation (de B.Russell à Wittgenstein), sont étrangement aussi bêtes.

La représentation est une source de lumière, et un interprète logique s'en sert pour projeter cette lumière sur la proposition langagière, soumise à cette représentation pour être évaluée. La proposition est un objet composite, une structure, dont tous les nœuds doivent être éclairés, pour

que la proposition soit évaluée à *vrai*. *Ce qui est vrai à la lampe n'est pas toujours vrai au soleil* - J.Joubert.

La vérité part non pas de la non-vérité (les Grecs, Hegel, Heidegger), mais de l'ignorance ; elle ne s'en *arrache* pas, elle s'y *substitue*, paisiblement, monotonement (comme dirait un logicien).

On a un esprit d'autant plus scientifique qu'on place les vérités davantage dans une représentation que dans un langage.

Chez les sages, toute nouvelle vérité scientifique intensifie leurs chaudes sensations des mystères du monde. Aux sots, surtout aux philosophes sots, elle inspire la méfiance, l'horreur, la pétrification, le froid.

La vie s'identifie, de plus en plus, avec le Vrai et se détache du Beau, d'où le prestige de la technique et le dépérissement de l'art.

Pour partager une même vérité, un groupement humain doit, au préalable, partager beaucoup d'autres choses : la même représentation conceptuelle, le même langage interrogatif, le même interprète logico-linguistique, la même interprétation-sens. Koyré a raison : *La vérité est toujours ésotérique*.

La vérité et la liberté sont deux sujets privilégiés des professeurs de philosophie, avec une stérilité totale ; un scientifique se moque des vérités philosophiques, et un anachorète, un kamikaze, un Werther sont beaucoup plus compétents dans le domaine de la liberté.

Moi, non-astronome, je n'ignore pas la distance entre la Terre et la Lune, mais ce n'est pas une connaissance, ce n'est qu'une croyance, puisque

je suis incapable de le prouver. La connaissance sort des preuves et non pas de l'ignorance, comme la lumière ne sort pas des ténèbres, mais des propriétés universelles de la matière.

Même si l'on classe souvent les statistiques parmi les sacrés mensonges, on y trouve beaucoup plus de vérités que dans les *sciences de la logique* des professeurs de philosophie. Le culte de la vérité philosophique, cette Arlésienne des innombrables savantes logorrhées, est risible à titres multiples : par l'absence de vérités intéressantes, par les définitions abracadabrantes de la vérité (*adéquation*…), par l'incapacité d'indiquer des antonymes de la vérité, par l'inculture en logique et en linguistique.

La vérité s'anoblit par la profondeur dans la maîtrise du langage, par la rigueur des problèmes et par la virtuosité des solutions ; la croyance – par la hauteur du regard sur la vie, par la ferveur du mystère ressenti. L'une ne peut pas se passer de l'autre ; et quand elles le font, elles deviennent robotique ou fanatique.

La vérité s'établit par un interprète logique neutre, appliquant les mêmes règles aux objets réels ou éphémères, aux relations sentimentales ou mécaniques. C'est en cherchant à donner un sens aux hypothèses démontrées que nous réintroduisons le travail de l'âme dans le domaine de l'esprit.

La philosophie dogmatique *proclame* des *vérités éternelles*, en dehors des représentations et des langages ; la philosophie critique les *appuie* sur de vagues représentations et se désintéresse du langage ; la philosophie sérieuse se moque de l'*éternité* et attache ou déduit toute vérité à l'intérieur d'un langage, bâti par-dessus une représentation scientifique.

Des vérités universelles (consensuelles) n'existent qu'en mathématique, puisqu'on peut s'y entendre sur la représentation, sur le langage et sur les moyens de preuve ; dans aucun autre domaine ces trois conditions ne peuvent être satisfaites ; partout ailleurs, le consensus n'est qu'une blague, sans aucun rapport avec la véracité des affirmations.

La science engendre des concepts et l'intuition – des notions, qui peuvent, parfois, aboutir aux concepts. La tête bornée ne suit que des notions ; la tête éclairée accumule des concepts. La première est bourrée de vérités éternelles ; la seconde ne maîtrise ni ne produit que des vérités, relatives à l'état de nos représentations. On voit dans quel camp se place Descartes : *Par vérités éternelles j'entends des notions communes*.

L'assertion et sa négation : en poésie et dans les sciences, la première exclut la seconde, par le diktat de la musique ou de la logique ; dans la littérature médiocre, elles se valent ; dans la grande, la première domine la seconde, tout en acceptant qu'avec une autre expression trouvée, la seconde prenne sa revanche sur la première.

L'outillage logique s'incruste dans la grammaire de toute langue naturelle. La merveille – ou la misère ? - de la mathématique, c'est qu'elle n'ait besoin que de cette incrustation, pour exprimer les propriétés de ses objets. Ces tournures logiques, d'ailleurs, sont, essentiellement, incorporées dans la mathématique elle-même.

Qu'est-ce que le *vrai* monde ? Certainement pas la réalité, puisque la vérité ne peut exister que là où il y a des langages et donc des représentations, logés dans notre cerveau et non pas dans la réalité. Le vrai monde serait alors le résumé de l'interprétation de nos perceptions

sensorielles. Autrement dit, le vrai monde ne s'appuie que sur les apparences individuelles ; il est subjectif et s'oppose aux choses en soi, ce contenu de la réalité. Paradoxal mais irréfutable.

Comment naissent les vérités ? - de la certitude dans ses jugements ou dans ses sensations – vérités verbales (logiques) et vérités sensorielles (appuyées par l'expérience, hors langage).

La pensée d'un objet, ou, dans le jargon des charlatans (non-grecs), la *noèse* d'un *noème*, c'est ainsi que ceux-ci voient la naissance d'une vérité, sans évoquer ni un langage ni une logique ni une représentation. Un objet, pris séparément, ne peut être interrogé que sur son existence ; seules de bien piètres vérités peuvent en sortir. La pensée est une requête langagière (assertion ou interrogation), portant sur les relations entre objets, dans le contexte d'une représentation ; la pensée est donc un arbre cherchant des unifications et aboutissant au sens.

La hauteur naît dans le langage et non dans la représentation (qui prend en compte l'ampleur et la profondeur). La vérité s'exprime dans la *rigueur* langagière, s'appuie sur la représentation et se valide par la logique ; elle n'a aucun rapport avec la hauteur. Mais toute la gent professoresque répète, avec Hegel : *La vérité est dans la hauteur du verbe et dans la hauteur encore plus grande de la cause* - *Wahrheit ist ein hohes Wort und die noch höhere Sache*.

Que de bavardages pseudo-philosophiques, pour savoir si la question de la vérité est de nature *généalogique, ontologique* ou *axiologique* ! Cette question appartient entièrement au langage (avec la représentation associée) et à son interprète logique. Toute l'Antiquité le comprenait, et c'est par l'élimination de la représentation (et donc du langage, au profit de

la langue) que le *tournant*, appelé, paradoxalement, *linguistique*, occulta un problème limpide.

Les logorrhées spinozistes, hégéliennes, phénoménologiques, proférées pourtant par des personnages érudits, s'expliquent par le non-usage de la contrainte la plus importante qu'aurait dû appliquer tout auteur de discours intellectuels – avant de retenir une assertion, la confronter à ses contraires. S'il se trouve un couple d'opposés, admettant des justifications intellectuelles ou esthétiques comparables, - biffer l'assertion, elle est due au hasard, au caprice, à l'arbitraire ; c'est l'antithèse du bon goût.

Dans le réel, juge la raison ana-logique, guidée par le regard créateur ; dans la représentation, due essentiellement aux yeux contemplateurs, juge un interprète logique. Dans le premier s'incarne le savoir et le goût ; dans la seconde se désincarnent le langage et la vérité. Mais sans la puissance, profonde et prouvée, dans celle-ci – pas de hautes jouissances, éprouvées dans celui-là.

On peut cacher un objet, un fait, une action – on ne peut pas cacher une vérité, à moins qu'on en escamote la preuve (donc, une action ou un fait). *Les Anglais rabaissent toujours les vérités au rang des faits* - Wilde - *The English are always degrading truths into facts*. On mêle la morale de ce qui ne relève que d'une impassible logique. Et tous ces cachottiers ignorent que la vérité n'est qu'une banale propriété d'une requête langagière et ne surgit qu'au sein de ce langage.

Dans la science, on ne cherche pas la vérité, on cherche la bonne question, dont l'examen peut aboutir à une vérité. Il y a plus de vérités (a priori, indubitables) que de propositions vraies (a posteriori, démontrables) – principe d'incertitude.

Il n'existe pas de vérités immuables ; même à l'intérieur d'un langage, une assertion peut être vraie ou fausse, en fonction des locuteurs ou de l'échelle temporelle. Quant au mensonge, il est une notion extra-langagière, morale ou fantaisiste, avec peu d'intérêt pour le problème de la vérité rigoureuse.

Dans toute évaluation d'un discours s'affrontent le locuteur et l'entendeur, avec leurs langages (et donc leurs représentations). Si ce n'est pas le même personnage, les contradictions constatées sont dues à la différence des langages (sans qu'ils soient nécessairement défectueux) ; une adaptation mutuelle de ces langages pourrait éliminer ces contradictions. Mais si l'entendeur est le locuteur lui-même, les contradictions sont dues aux défauts de ses représentations. Un travail sur les représentations – l'ontologie, la cognitique, la linguistique. Rien à voir avec la fumisterie hégélienne : *La contradiction est l'élévation de la raison au-dessus des contraintes de l'entendement* - *Der Widerspruch ist das Erheben der Vernunft über die Beschränkungen des Verstandes*. Il n'y a pas de dimension verticale dans le travail sur les représentations.

On ne peut pas *dire* une vérité (à moins que le choix soit entre un mensonge et un fait réel, mais ce serait une question de morale et non pas de logique) ; un locuteur formule, dans le contexte de ses représentations, une requête que le récepteur examine, grâce à ses représentations et moyens interprétatifs. Des malentendus entre locuteur et récepteur sont toujours possibles, et la vérité qui surgit de l'interprétation réceptrice ne peut pas coïncider en tout point avec l'interprétation émettrice.

La mathématique n'est pas un tripatouillage monotone des grandeurs ; elle est, en dernier recours, une véritable ontologie des univers

microscopique et macrocsopique. Elle commence par la découverte de certaines propriétés des nombres et des relations entre eux ; la curieuse harmonie de ces trouvailles amène à imaginer des abstractions autrement plus complexes, mais partageant les mêmes propriétés. Et l'on finit par la magie de la soumission inexplicable de la matière aux combinaisons de ces abstractions. Notre univers spatio-temporel se décrit grâce à cette mathématique, pour laquelle l'espace et le temps ont pourtant un sens totalement différent, hors de toute réalité. Le vrai réel obéit au vrai idéel, sans aucune raison crédible.

N'est vrai que ce qui se prouve (on n'est pas dans l'infini gödélien) ; l'outil des preuves est un interprète, correspondant au genre de logique disponible ; l'action de l'interprète consiste à appliquer au fond cognitif (la représentation) la forme langagière (la proposition, un arbre interrogatif à variables) ; le résultat – la véracité/fausseté, à laquelle est associé un réseau d'objets (de la représentation), résultant des substitutions des variables de l'arbre.

Toute science se repose sur des représentations (abstractions : concepts et relations) ; toute abstraction se trouve hors de la réalité, donc elle est toujours *pure* et rend la vague notion d'*être* (Kant, Hegel, Heidegger, Sartre) superflue. La mathématique est la seule science, dont les abstractions n'ont aucun correspondant dans la réalité ; elle ne manipule donc que des vérités internes, contrairement aux autres sciences, qui passent, nécessairement, par la vérification d'une adéquation avec la réalité (*res intellecta*) et dénomment, abusivement, cette adéquation in-formalisable – *vérité*.

Pour *éprouver* le néant, comme disent les écolâtres, il faut passer par la négation. Pour définir la négation, il faut être, à la fois, logicien (la négation

syntaxique) et linguiste (qui y ajoute la négation sémantique). Or aucun philosophe académique ne fut l'un ou l'autre. De Hegel à Sartre (en y incluant leurs critiques, tout aussi universitaires) – qu'un galimatias balbutiant. Même leur fichu *être*, pourtant une notion intuitivement plus abordable et sensée servir de point de départ de la négation (ce qui est totalement absurde), est un SDF, fourré quelque part entre la réalité et la représentation.

La Terre est ronde - c'est une vérité aussi bien pour le concierge que pour le scientifique ; pour le premier elle est un axiome gratuit, et pour le second – une déduction ; le premier exprime une croyance, et le second – une conviction. Et Cioran : *J'appelle simple d'esprit qui parle de la vérité avec conviction* - confond ces deux personnages.

La vérité est une propriété formelle d'une phrase (partie élémentaire d'un discours), la signification (d'une référence d'objet et de relation entre objets, à l'intérieur de la phrase) et le sens (de la phrase entière, démontrée ou réfutée) en étant des propriétés significatives. La vérité et le sens portent donc sur le tout, et les significations – sur les parties.

Pour justifier ses représentations et preuves, la mathématique n'a pas de comptes à rendre à la réalité ; les objets qu'elle manipule n'ont pas de modèles dans la réalité ; elle les fabrique elle-même, dans un esprit universel, peu anthropomorphique. Toutes les vérités mathématiques sont éternelles.

L'emploi courant de la *notion* de vérité se rapporte soit à une représentation (alors la notion devient *concept*) soit à la réalité (la *vérité* n'y serait qu'intuitive). Les *concepts* de nécessité et de contradiction n'ont de sens que dans le contexte d'une représentation. D'où il faut conclure que la

vérité de raison est un concept logique, et la vérité de fait est une notion s'appuyant uniquement sur l'intuition.

Une assertion mathématique est vérifiée par la non-contradiction de ses prémisses et par sa preuve logique ; dans d'autres sciences, la vérification, c'est la confirmation par la réalité (répétabilité d'expériences).

On enrichit une représentation en essayant d'y insérer de nouveaux faits abstraits - arbitraires, aléatoires ou rigoureux - mais inspirés par la réalité. Mais une fois l'essai réussi, ces faits non-contradictoires deviennent nécessairement vrais. La nécessité est toujours liée à une représentation ; l'absolue nécessité n'existe pas.

Il existe bien des vérités inaccessibles (indémontrables), mais Gödel nous montra qu'elles ne pussent résider que dans l'infini, c'est-à-dire en mathématique ou en rêves. Et puisque nous sommes condamnés à *vivre* dans le fini, il faut abandonner toute tentative de les y chercher. D'ailleurs, personne n'en trouva, puisque sa requête aurait dû être infinie.

La *vérité contraire* est une expression impossible ; seul une négation syntaxique (découlant d'une grammaire et ne remontant pas jusqu'à la représentation) peut être formulée. Avec une représentation donnée, la négation d'une expression vraie ne peut être que fausse. Le philosophe (qui serait, en même temps, un logicien) est celui qui sait passer d'une représentation à l'autre, pour modifier la véracité des mêmes expressions langagières.

La logique mathématique est universelle et les représentations sont individuelles. Ces dernières (munies d'un mécanisme interprétatif) ne sont qu'un pâle reflet de la première, mais leurs *notions* centrales (et non pas les

concepts) y sont les mêmes : les faits axiomatiques, les formules langagières, les déductions. Dans le premier cas, toute modification de la base axiomatique est contrôlée par la logique même ; tandis que dans le second, domine le libre arbitre. Dans les deux cas, on parle de *vérités* (axiomatiques ou déduites). L'usage de ce terme, pour signifier un accord (*adaequatio*) avec la réalité est abusif.

Si tu maîtrises le savoir consensuel d'une civilisation, tu possèdes des représentations *dures*, non-contradictoires et partant de ce savoir essentiel ; chez les autres, dans la plupart des cas, elles sont *molles*, sans noyau, logiquement sain. L'évolution de tes représentations sera soumise à un contrôle logique ; elle sera arbitraire chez les autres. Tes vérités seront abductivement justifiées ; celles des autres auront le statut des dogmes individués.

En Intelligence Artificielle symbolique, le terme de logique est utilisé dans deux sens : une logique cognitive – pour assurer que la représentation reste non-contradictoire, et une vraie logique (mathématique) – pour prouver la véracité (ou la fausseté) d'une proposition.

Les philosophes attribuent à la *vérité* un sens moral ou psychologique, ils combattent les menteurs ou les imbéciles, qui se moquent de l'existence même des philosophes. Ceux-ci auraient dû consulter des logiciens, des linguistes, des cogniticiens, qui se moquent des logorrhées philosophiques.

Toutes les sciences (sauf la Mathématique) se réduisent aux représentations (théories, modèles, systèmes) d'une réalité (la matière et les esprits, au passé, au présent, au futur) et aux interprétations (langages, logiques, faits). Les faits scientifiques (formulés dans un langage, réductible aux formules logiques) ne sont vrais que s'ils sont démontrables dans le

contexte d'une représentation. Donc, une vérité ne peut jamais être une adéquation de la pensée et de la réalité. La chose en soi (la réalité) gardera toujours une part du mystère ; l'inconnaissable sera toujours présent dans l'inconnu.

Tout homme possède un système implicite de validation de ses connaissances ; peu d'hommes procèdent à la vérification de la non-contradiction des représentations, nées de cette validation. C'est la part du savoir, logiquement cohérent, qui désigne une intelligence représentative. La valeur de la vérité d'une même proposition n'est donc pas la même chez un savant ou chez un ignare. Toutes les vérités sont personnelles, découlent des représentations personnelles, même si leurs valeurs logiques sont nulles ; aucune vérité n'est objective ou universelle (sauf en mathématique).

Un philosophe qui *se bat* pour la vérité est aussi pitoyable qu'un concierge qui se battrait pour un théorème ; l'outil, la logique, leur est inaccessible au même niveau. Les deux sont incapables de désigner leur adversaire ; même Don Quichotte y fut plus explicite.

Tout produit de la science ou de l'art se formule dans un langage (naturel, pictural, musical, technique, mathématique). Même une composition musicale, un tableau, une sculpture tendent à nos oreilles, à nos yeux, à nos esprits et nos âmes des *propositions* à évaluer. Certaines de ces évaluations doivent être validées par l'affrontement avec la réalité ; d'autres – la musique, la poésie, la mathématique – ne vont pas plus loin qu'aux représentations. Dans les deux cas, on fait appel à la *notion* de vérité, dont la première étape se déroule dans la représentation (émotions ou démonstrations), mais dans le premier cas, la véracité doit, en plus, passer par une seconde étape, pour se confirmer par la réalité, par une satisfaction intuitive. Dans le premier cas, on peut *découvrir* les vérités ; dans le second,

on ne peut que les *prouver*. C'est pour cela que la musique et la mathématique sont les domaines les plus purs, les plus nobles et les plus divins ! Dieu est dans l'harmonie du son ou du nombre.

L'aphoristique est un défi à la logique – énoncer des conclusions-réponses, sans avoir formulé des prémisses-questions. Le travail logique est le développement, à partir des conditions ; la création aphoristique est l'enveloppement des effets, dont chacun est libre d'imaginer les causes. Le mode discursif est commun, sur des sentiers battus ; la fantaisie aphoristique est personnelle, même menant aux impasses.

Le terme de *vérité*, en fonction de la rigueur de son interprétation, admet des acceptions éthique, psychologique ou logique. Les uns (les plus naïfs) l'opposent au mensonge ou à l'ignorance ; les autres (les scientifiques) confrontent l'idéel au réel et en constatent l'adéquation (psychologique) ; enfin, les troisièmes (les logiciens) n'y voient qu'une propriété des propositions (où les valeurs *vrai/faux* auraient pu être remplacées par *1/0*), auxquelles se réduisent toutes les phrases d'une langue naturelle ou toutes les assertions d'un langage scientifique.

Pascal : *L'erreur n'est pas le contraire de la vérité. Elle est l'oubli de la vérité contraire*. Pour oublier, il faut avoir retenu. L'erreur est de trop retenir. La vérité est de ne pas y tenir. *La science la plus indispensable est celle de l'oubli de l'inutile* - Diogène Laërce. La seule négation opératoire de la vérité est la non-démontrabilité, et G.Braque se montre excellent logicien : *La vérité n'a pas de contraire*.

M.Proust : *La vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain posera le rapport des deux objets différents, dans le monde de l'art et dans celui de la science, et les enfermera dans une métaphore*. Comment l'auteur de telles

âneries peut-il passer pour l'un des plus grands ! - énigme du goût des Français moyens… Réduire le beau au vrai est la misère ou l'ennui des non-artistes, mais réduire le vrai au beau, sans maîtriser ni le vrai ni le beau, relève d'une imbécillité incurable.

La mathématique ensembliste se prête à merveille au travail de représentation du monde matériel ; pour trouver un parallèle pour le monde des valeurs métaphysiques, la musique semble en être le prolongement le plus évident : rien ne rend mieux nos rapports avec le Bien et le beau, rapports instantanés, que toute continuité condamne au Mal ou à l'inexpressivité.

Pour Nietzsche, au-dessus, ou mieux, au-delà de tous les axes, Bien - mal, puissance - maladie, nihilisme - acquiescement, surhomme - dernier homme, seigneur - esclave, ce qui compte, c'est la mesure dite intensité, la pose, véhémente et incohérente, et non pas une position, sobre et argumentée. Pour se permettre d'être impitoyable et éhonté, par combien de hontes et de pitiés avalées a-t-il dû passer ! Et de même, Platon, avec ses diatribes contre la démocratie et les poètes dans la cité. On ne connaît que trop les positions des philosophes ; on n'en connaît pas assez les poses. De Vinci ou Valéry, apportant à l'art davantage d'intensité, en incluant la science au même axe artistique. Héraclite, chantant l'harmonie d'opposés.

Toutes les idées (qu'elles soient scientifiques, esthétiques ou mystiques) peuvent se réduire soit à une abstraction dans une représentation, soit à une corporéité dans un acte. Une seule exception, et là je suis d'accord avec Platon, - l'idée du Bien, qui fuit le concept, mais fuit encore plus - la réalité de la matière, des esprits ou du temps. On sait où résident l'amour, la noblesse ou l'intelligence, on ignore tout de la demeure du Bien ; c'est un foyer sans portes, toits, murs ou fenêtres, d'où ne part

aucun chemin, aucune lumière, contrairement à la vision platonicienne : *L'idée du Bien donne l'être et l'essence aux autres idées* - (pour toi, est bien ce qui te *fait* du bien – pitoyable !) - toute la *splendeur du Bien* est tournée vers l'intérieur, vers notre âme. Ni l'intelligence ne peut procéder du Bien, ni l'âme ne peut émerger de l'intelligence.

Aujourd'hui, la valeur des personnes se calcule en surface. La même platitude mesure la science sans conscience et l'ignorance avec arrogance, en absence des âmes hautes et de hontes profondes. *La profondeur de ta honte détermine la hauteur de ta personne* - Iskander - *Глубина стыда определяет высоту человеческой личности*.

Pour atteindre le vrai, l'homme de science s'appuie sur les règles ; pour proclamer le beau, l'homme de goût érige des postulats ; mais pour adhérer au bon et passer à l'action, l'homme de cœur ne peut suivre aucune prescription. *Il ne peut pas y avoir de règles d'éthique* - Wittgenstein - *Es kann keine Sätze der Ethik geben*. Et l'adage chrétien - *nul n'est bon* - signifie, tout simplement, que nul ne peut *faire* le bien. On ne peut que le porter et en témoigner, les bras tombés.

L'intellectuel doit réunir un goût d'esthète, une conscience de moraliste, une rigueur de scientifique. Il est philosophe, s'il met le Bien au-dessus du beau et du vrai. Il est poète, s'il peut tout sacrifier au beau. Il est rat de bibliothèques, si son vrai s'érige en juge unique du bon et du beau. Il est bête, si, dans un discours concret, il n'établit pas la hiérarchie applicable de ses trois hypostases.

Pour mieux comprendre ce qu'est la liberté, compare la relation entre la masse et l'énergie, en physique, avec celle entre le corps et l'âme, en éthique, - tu verras tout de suite, que dans le second cas aucune fonction

continue, aucune causalité directe entre ces substances, ne sont possibles, contrairement au premier cas. La notion de saut, de rupture ou, mieux, de sacrifice, est indispensable, pour juger de ma liberté.

Le contenu du vrai découle de sa forme : un fond (la représentation), une proposition (le langage), un interprète (la logique), une donation de sens (la liberté). Comme le contenu du beau : une sensibilité (la noblesse), une création (le talent), une harmonie (la musique). Mais le Bien est un pur contenu, refusant toute mise en forme ; il n'est qu'un appel d'un fond, tout écho, en tant que tentative de s'ériger en forme, défigurant la voix originelle. Il est le contraire de la mathématique, cette pure forme sans contenu.

Puisque le Bien n'est traduisible ni en actes ni en théorie, tout artiste devrait se résigner à abandonner toutes les voies, censées mener au Bien, et leur préférer les impasses du Beau.

Que diriez-vous de celui qui *nie le libre arbitre, la finalité, l'ordre moral, l'altruisme, le mal* ? Comme moi, vous diriez, évidemment, que c'est un idiot de village, un étudiant renvoyé d'une faculté de logique, Bouvard ou Pécuchet. Pourtant, c'est ce qu'admirerait Nietzsche chez cette araignée qu'est Spinoza !

Platon : *Ce qui procure le bonheur, c'est de posséder la science du Bien et du mal*. Plus mes pensées, plutôt que les actes, s'occupent du Bien, plus malheureux je serai. Il faudrait assigner la bonté à sa résidence naturelle – le cœur (muni d'une créativité, il devient âme). Laisser la pensée - désincarnée. Ainsi j'éviterai d'être le mouton de chair ou le robot de chaire. Le cœur en proie au doute ne doit pas céder au cerveau en quête de certitudes. Le possessif cérébral évince le captatif cordial. La douce ou

amère faiblesse des rythmes ne doit pas se muer en force insipide des algorithmes. La science s'inculque et la pensée fuit. À moins qu'on ne fasse que viser sa cible, sans lâcher de flèches : *La philosophie devrait ne viser que la science du Bien et du mal* - Sénèque - *Scientia bonorum et malorum, quae sola philosophiae competit*. Une bonne gymnastique, pour se préparer aux chutes mal amorties et à la honte des pas trop sûrs.

Le savoir est presque tout dans le Vrai, n'est qu'un vocabulaire dans le Beau, n'est rien du tout dans le Bien. L'idée du vrai est la logique, l'idée du Beau est l'esthétique, l'Idée du Bien est la mystique (l'éthique n'en est que tentative d'application, toujours ratée). Platon : *L'Idée du Bien est la plus haute des connaissances* - confond la connaissance avec la conscience.

La seule manifestation indéniable de la liberté éthique est la sortie de la *prudence*, au sens aristotélicien du mot. Sortie de la poursuite inertielle de ses intérêts, celle-ci se situant hors toute éthique. Aristote a raison de placer cette notion capitale parmi les cinq principes : art, science, prudence, sagesse, intelligence – l'ordre descendant y est également très juste !

Montaigne : *À celui qui n'a pas acquis la science du Bien, toutes les autres sciences sont nuisibles*. C'est la gratuité de cette science qui en détourne les hommes, qui ne vivent que de transactions. Celui qui aurait pu n'être qu'écureuil, se mute en charognard.

B.Russell : *The elimination of ethical consideration from philosophy is scientifically necessary* - *L'élimination de toute considération éthique de la philosophie est scientifiquement nécessaire*. Et tu ajouteras peut-être, que c'est l'introduction de quantificateurs en philosophie, qui avait rendu celle-ci - scientifique… Quelles balivernes ! La philosophie s'occupe de tous les

domaines de la réflexion humaine, où la réponse unique n'est pas (encore) possible. Que l'éthique, aujourd'hui, dans les affaires des hommes, soit évincée par la mécanique, ne devrait pas en détourner la philosophie.

La science devint l'ennemi numéro un de la culture, dont le but fut jadis de nous relier au passé. La science, jadis Muse des stoïciens, devint mégère ou vache à lait. C'est pourquoi les USA sont à la tête de ce funeste progrès. La science unifia l'Univers et se sépara de la vie ; son univers unifié manque cruellement de variables libres et n'offre au regard que des constantes serviles.

La ruine des âmes est, aujourd'hui, si vaste, que même en ajoutant la haute conscience à la science profonde, on reste dans une platitude.

Dans les années soixante-dix, A.Sakharov prévoyait, que l'avancée scientifique à venir la plus significative serait la modélisation conceptuelle. Beau et faux présage, mais si audacieux, face à tous ces Nostradamus de pacotille. La bêtise naturelle (comme la pseudo-Intelligence pseudo-Artificielle neuronale) pèse toujours plus que l'Intelligence Artificielle (symbolique), dans les soucis des hommes.

La science est une charnière entre la civilisation (comment se fabriquent les choses) et la culture (au nom de quoi elles se fabriquent). Avec l'art, elle relève de la culture ; avec la technique - de la civilisation.

Dès qu'on oublie le souci du ventre, on se désintéresse du chantre. Le souci du beau ne concerne plus que ceux qui inventent leurs propres soifs inextinguibles. *Le savoir produisant le bien, qui produisait le beau, tandis que le sacré illuminait toute chose ; voici la nouvelle barbarie : l'explosion scientifique et la ruine de l'homme* - M.Henry. Quand le champ du possible

s'élargit, le chant de l'invisible s'assourdit. Jamais le besoin de l'inutile ne fut si moribond. *L'amphore, qui refuse d'aller à la fontaine, mérite la huée des cruches* - Hugo - vous comprenez maintenant l'orgueil de ce récipient exhibant les mêmes performances que la cruche.

L'insignifiance de notre époque n'est due ni à la tyrannie des sciences ni au dépérissement des arts, mais aux hommes en rupture de tout contact avec la noblesse, avec ses deux arbres unificateurs morts : la poésie et la passion. *L'homme n'est grand que guidé par la passion* - Disraeli - *Man is only great when he acts from passion*. L'horreur de ces hommes, c'est qu'ils crurent se connaître et maîtriser leur soi terrestre, tandis que les hommes célestes sont en difficulté à s'entendre avec eux-mêmes.

Les hommes sont comme les nombres ; ils peuvent être vus en tant qu'opérandes (notation géométrique), en tant qu'opération (notation algébrique), en tant que résultat (notation trigonométrique) - pro-jection, sou-mission, con-formisme - partout de l'esclavage, face aux ensembles abusant de fausses équivalences, car la réflexivité se brise sur la méconnaissance de soi, la transitivité faiblit, quand les extrêmes ne se touchent plus, la symétrie ne marche qu'avec des miroirs pipés.

Il est impossible d'être créateur, sans être interprète ; l'homme, sans se réduire à une machine, néanmoins en contient plusieurs. *Il y a de la géométrie dans la caresse des cordes ; il y a de la musique dans les sections coniques* - Pythagore.

La technique moderne est admirable en tant que moyen, acceptable en tant que but, passable en tant que contrainte, et franchement abominable en tant que contenu de la vie. L'invention de la roue ou de la machine à vapeur ne s'insinuait pas entre la raison et l'âme de l'homme de la rue, mais

l'ordinateur lui rend obsolète le conte de fées, obstrue le ciel et l'éloigne du frère.

Science sans conscience, technique et art sans beauté, homme vautré dans le seul vrai, c'est ainsi que s'annoncent les crépuscules du sacré.

L'extinction de l'âme, l'hypertrophie du cerveau - tel est l'homme moderne. Matière sans manière, dans le spirituel et dans le charnel. *Ce n'est point la chair corruptible, qui a rendu l'âme - pécheresse, mais l'âme pécheresse a rendu la chair - corruptible* - St-Augustin - *Nec caro corruptibilis animam peccatricem, sed anima peccatrix fecit esse corruptibilem carnem*.

À la pointe de la science, jadis, se trouvaient des poètes, philosophes, mathématiciens, physiciens, biologistes, qui furent, en même temps de véritables encyclopédistes et humanistes, pratiquant la science avec conscience ; quand j'entends l'élite savante de nos jours, les informaticiens, ces misérables robots sans âme, à la réflexion binaire, aux horizons de techniciens des platitudes, je plains leurs ancêtres, d'Homère à Einstein, pour une telle descendance indigne.

La vision populaire consiste à réduire l'abstrait au concret ; il existent donc l'histoire, la mathématique, la peinture populaires, mais il n'existe pas de philosophie populaire, puisque la consolation par la création et le langage par-dessus la représentation sont des abstractions irréductibles. Mais il existe la populace philosophique : raisonneuse, argotique, mécanique.

L'aristocratisme consiste à chasser la machine de la proximité d'avec notre âme. Hors de nous, tout machinisme est à saluer, y compris le

polytechnique : *L'aristocratie polytechnique est la plus inhumaine de toutes* - G.Bernanos. La goujaterie gestionnaire l'a rejointe.

Les mêmes têtes s'occupaient, jadis, de la représentation (la science), de l'interprétation (la technique) et de l'interrogation (la philosophie). Aujourd'hui, dans ces trois domaines, végètent trois sortes de robots : les premiers ignorent le sens et la forme, les deuxièmes – l'essence et le fond, les troisièmes – la logique et la vie.

Une triste et impardonnable crédulité de mon professeur de Mathématique, V.Arnold : *L'homme bien éduqué, consomme moins, se met à préférer Mozart, Shakespeare ou les théorèmes* - *Образованный человек меньше покупает, начинает предпочитать Моцарта, Шекспира или теоремы*. L'homme moderne fit de Mozart et de Shakespeare – les mêmes articles de consommation que les lessives ou les voitures, et les théorèmes seront bientôt traités par le robot plus efficacement que par l'homme.

La vie : soit elle est un combat vaudevillesque, et j'y étalerai mes idoles - des managers, des amuseurs publiques, des mâles ; soit elle est un miracle tragique, et je m'y agenouillerai devant le poète, le savant, la femelle.

L'esprit de la science est dans ses constantes, son âme - dans ses inconnues, son corps - dans ses unifications avec l'arbre philosophique. *L'âme de la science a besoin d'un corps* – D.Mendeleïev - *Душе науки нужно тело*. Tant que ce corps réclamait des caresses - par l'élégance, par l'amour, par la volupté - la science laissait son esprit se muer en âme. Mais depuis que la science se pratique sans conscience, non seulement elle perdit son âme, mais même son esprit devint une espèce de calculatrice dans un

corps électronique. Pourtant, on pensait jadis, que *rien ne nous est plus présent que notre âme* - St-Augustin - *nihil sibi ipsi praesentius quam anima*.

Le nombre, l'atome et l'ADN sont plus près du dessein divin que le prix, le matériau ou l'élevage ; c'est pourquoi la science, plus souvent que la technique, devrait interpeller l'âme. *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* - Rabelais. De nos jours, plus répandu est le vice inverse : quand la conscience ne s'appuie que sur la science, sur le progrès technique, l'âme, c'est-à-dire le soi particulier, finit par se fusionner avec l'esprit commun. L'extinction moderne des âmes y a son origine.

Jadis, la science était au service de la cruauté : *Nous, avec notre science sans cœur, voici que nous croupissons dans la chair et le sang* - St-Augustin - *Nos cum doctrinis nostris sine corde, ecce ubi volutamur in carne et sanguine* - aujourd'hui, elle apporte une paix d'âme et l'oubli de la chair. On ne sait plus où s'arrête la science et commence la conscience, ou bien comment elles se complètent : *La science n'est pas seulement le savoir, mais aussi la conscience, savoir comment s'en servir à bon escient* - Klioutchevsky - *Наука есть не только знание, но и сознание, уменье пользоваться знанием как следует*.

Le pathos ou le rêve n'apportent aucune lumière à notre vision de la matière, n'améliorent en rien notre efficacité de producteurs, n'augmentent jamais le niveau de vie, donc réduisons l'homme aux fonctions robotisables – telle est la devise, aujourd'hui, des techniciens, des juristes, des garagistes. Sous les coups du calculateur, même le danseur se mit à la marche.

La modernité : sans nous faire rêver, la philosophie nous endort avec ses litanies sur le savoir et la vérité ; la science ne nous rappelle plus que la

beauté et la vie finissent par s'éteindre. *Échec de la philosophie et de l'art tragique, échec au seul profit de la science-action* - R.Char.

De tous les dons, le don musical est le plus proche du don mathématique. Celui qui ne perce pas l'algorithme divin de l'univers (*mathesis universalis*) et n'en entend pas le rythme aura suivi le conseil de Lucrèce : *Renonce au nom même d'harmonie, que les musiciens descendirent des hauteurs de l'Hélicon* - *Redde harmoniai nomen, ad organicos alto delatum Heliconi*.

En Europe, les châteaux devaient éblouir par la magnificence et l'élégance, les librairies étaient censées promouvoir la noblesse et l'intelligence, les laboratoires témoignaient de la profondeur et de la grandeur. Une fierté en émanait. Aujourd'hui, ces sites sont au service exclusif du lucre, en compagnie des bourses, usines et music-halls. Plus aucun idéal à défendre ; un complexe d'infériorité face aux centres de recherches américains, aux usines chinoises. Et pas de grande politique, sans un grand idéal. L'horizontalité, collective et nette, adoptée par la société, humilie l'Européen, habitué de la verticalité, individuelle et vague.

Chronologiquement, la plume eut pour allié : l'épée, la cornue, le cahier des charges. Ce n'est plus ni l'aigle ni la chouette qui la jugent et soutiennent, mais la machine, la même qui classe comptables, chanteurs et cyclistes. Sur la place du marché et non pas sur un champ de bataille ou dans un laboratoire.

Jadis, la hauteur de l'art et la profondeur de la philosophie se projetaient sur les étoiles, ce qui enthousiasmait nos yeux et nos regards et faisait honte à nos bras. Depuis que ces projections se font exclusivement sur la platitude de notre existence terrestre, règne la raison technico-

scientifique. La disparition de la honte a pour conséquence l'inutilité de toute consolation. Le sobre calcul remplit les regards et les vide de leurs vertiges d'antan. Au lieu de Dieu, on aurait dû pleurer l'art et la philosophie.

Depuis que les programmes échiquéens battent l'humain, champion du monde, on sait ce qui attend le mathématicien : la machine le surclassera ; c'est la seule raison qui me fait croire, que le poète retrouvera, un jour, son prestige d'antan. *L'argent, le machinisme, l'algèbre, les trois monstres de la civilisation actuelle* - S.Weil - les trois robots qu'ils seront devenus, au milieu des robots humains pleurant les muses disparues.

Ce charlatanisme moderne, les sciences humaines, s'intéresse à l'homme en tant qu'animal social, où tout est trivial, transparent, banal. Cet engouement moutonnier nous éloigne de l'homme solitaire : *Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin* - Rousseau – ce lointain n'existe plus que dans la verticalité, disparue des dimensions modernes.

Au XVIII-me siècle, les concurrents du poète furent le prélat et le général ; au XIX-me – le général et le scientifique ; au XX-me – le scientifique et le politicien ; au XXI-me – le politicien et le manager. La hauteur du défi correspond à l'éclat de la riposte. Plus de bassesses ni de profondeurs ; et l'on attrape la platitude en la combattant.

La noblesse du regard sur le monde consiste en capacité de discerner les mystères de la vie, de voir avant tout la beauté de la matière divine et la bonté de la manière humaine. Les vérités, surtout les vérités non-scientifiques, n'y apportent pas grand-chose. Les goujats, hors la science, mais le front plissé, s'imaginent détenteurs de titres de noblesse ruminante : *L'attachement à la pensée, dans son opposition à la vie, est le propre*

d'hommes d'exception, disons d'une aristocratie - J.Benda. Le Verbe, qui ne se fait pas chair, est condamné à n'être que minéralogique ou grammatical.

La Culture consiste à décrire (par la science) ou à chanter (par la poésie) la Nature. Deux erreurs à éviter : un scientifique, sans belle voix, tentant de chanter ; un poète, sans bonnes connaissances, tentant de décrire.

Notre époque : la science ignorant la conscience (hypertrophie des esprits et déperdition des âmes), la disparition des commencements personnels au profit des enchaînements collectifs, les prises mécaniques de décisions vitales. *On touche au noir matin de la matière, au triomphe de l'automate, à la barbarie savante* - A.Suarès.

En quoi le poète et le mathématicien se distinguent des autres hommes ? Surtout, dans le fait, que les mots de ceux-ci visent directement la platitude des choses, tandis que les symboles de ceux-là s'attachent aux représentations, où règnent la séduction ou la déduction, la hauteur ou la profondeur, la liberté du particulier ou l'harmonie de l'universel, le rythme d'une âme ou la mélodie d'un esprit. L'éternité sidérale écoute les créateurs ; le présent banal accueille les producteurs.

La robotisation des âmes n'a rien à voir avec une *mathématisation* des savoirs. Peintres et géomètres sont frappés aujourd'hui par la même inculture et au même degré.

Quand, chez Dostoïevsky, on charcute une vieille, égorge son propre père ou se pend par caprice, ce sont des actes, qui ne devraient jamais aller au-delà d'un article d'un chroniqueur provincial, énumérant des faits divers d'un village. Mais on en fit des illustrations savantes d'une napoléonomanie,

de la mort de Dieu ou des pulsions psychanalytiques. L'auteur y est aussi ubuesque que ses commentateurs – charlatanesques.

Strictement parlant, tout homme est cohabitation d'un scientifique et d'un artiste. Le premier représente le monde et raisonne la-dessus ; le second s'exprime par le chant et la danse. La réalité et les rêves, la vérité et la beauté. L'essentiel : les pensées, et même les croyances, appartiennent aux représentations et non pas au réel ; le sens esthétique est un cadeau de Dieu. Seul le corps est dans le réel ; l'âme est toujours ailleurs.

Dans tout ce qui vient de l'espèce, chez l'homme, on peut trouver des merveilles divines. Quant aux genres, il faut les diviser, d'après Valéry, en *extrêmes* (pour la création) et en *moyens* (pour la maintenance). Chez les premiers – des poètes aux scientifiques – on trouve aussi des merveilles, en symbiose avec l'œuvre du Créateur ; chez les seconds on trouve la confirmation des lois d'inertie et d'entropie.

La masse rabaissa le prince, le prêtre, Dieu, le savant, le poète, l'intellectuel ; aujourd'hui, c'est l'heure du penseur qui sonna.

Aujourd'hui, les mathématiciens forment une espèce de secte ésotérique, pratiquant, au sein de leur compagnie, une rigueur de la forme logique et, en dehors, - des balbutiements sur le fond philosophique. Et dire que le grand Galilée portait le titre de philosophe, se lançait dans la critique de Pétrarque, du Tasse, de l'Arioste et présentait les résultats de ses calculs comme caprices mathématiques, telles poésies ou rêveries.

Les Normaliens et les notables de Sciences-Po tiennent des langages éminemment différents ; la culture littéraire ou scientifique écrase la nature du lucre ou du fonctionnariat. En revanche, le Hollywood et le Stanford

abordent les mêmes sujets, sous le même angle, avec les mêmes perspectives. La verticalité et l'horizontalité.

Sur la surface, nous effleurons, tous, les mêmes problèmes. L'homme de la rue en trace les limites dans l'horizontalité ; soit dans son environnement immédiat, soit dans la vaste et vague étendue. Le scientifique ou le poète leur apportent la dimension verticale ; le premier – dans une profondeur, sondant la beauté de la Création divine ; le second – dans la hauteur, chantant la beauté de la création humaine. Le sol, le sel, le ciel.

Manine, l'un de mes maîtres de la chaire d'algèbre à Moscou (et où brillait Chafarévitch), vient de mourir. Plus que de la géométrie algébrique, j'avais parlé avec lui de Rilke (que nous traduisions tous les deux), de O.Spengler ou de W.Schubart. Nous partagions aussi l'intérêt pour les langues. Sa vision de la mathématique comme d'une métaphore du réel était très profonde et belle. Il me fascinait avec l'image de l'homme naissant de lumière (l'ange) et non pas de matière (la bête), dans un Univers sans masse, juste après le Big-Bang. Et j'appris récemment, qu'il était l'un des premiers (avec R.Feynman, dont je connus bien la sœur) à suggérer l'idée du calcul quantique.

Jadis, le rêveur ou le savant poétisaient, respectivement, l'avenir ou le passé ; aujourd'hui, tous sont obsédés par la prosaïsation du présent, la seule époque qui compte à leurs yeux. La promiscuité du présent suffit désormais aux profondeurs scientifiques et aux hauteurs littéraires.

Depuis toujours, on reconnaît trois sphères où agissent les hommes : la profondeur des scientifiques, la hauteur des artistes, la platitude de la majorité. L'énorme poids de l'actuelle platitude met à rude épreuve les

deux autres catégories, en les attirant vers ses valeurs dominantes. Pour se défendre, la profondeur a ses écoles et ses utilités ; mais la hauteur n'héberge que des solitaires, dont la plupart, forcés ou consentants, rejoint la médiocrité, faute d'ailes.

K.Marx : *Ob die Ilias möglich wäre mit Pulver und Blei ?* - *L'Iliade serait-elle possible avec la poudre et le plomb ?* On verrait moins de rouerie et plus de doute, comme on le vit dans *Guerre et Paix*. Mais avec l'atome et l'ordinateur elle serait un concis compte rendu de mission. Homère compare souvent le trépas de ses héros avec la chute des arbres ; aujourd'hui, on penserait plutôt à l'abattoir.

S.Weil : *La science ne présente que trois intérêts : 1. les applications techniques ; 2. jeu d'échecs ; 3. chemin vers Dieu*. Les techniciens et les échéphiles finirent par usurper cette voie qui, devenue trop large, n'a plus de portes étroites qui, seules, mènent à Dieu.

Index des Auteurs

Amiel H.F. 164
Arioste 238
Aristote 15,16,36, 57,60,67,80,84,93, 95,102,103,118,131, 143,146,160,171,198, 199,203,229
Arnold V. 233
St-Augustin 7,129, 131,151,163,192, 232,234,234
Bach J.S. 97
Bachelard G. 11,121, 168
Bacon F. 80,202
Badiou A. 8,21,24, 47,99,118,121,123, 128,192,199
Bakounine M. 103
Bateson G. 151,183
Baudelaire Ch. 20,90
Baudrillard J. 112
Beckette S. 136
Beethoven L. 91,169
Benda J. 236
Benoît XVI 194
Berdiaev N. 173
Bernanos G. 233
Bergson H. 15,99
Biran P. 16
Blake W. 89
Bouddha 135
Braque G. 138,225
Broch H. 4,10,169
Burgin M. 164
Butler S. 182
Carroll L. 29
Cartan É. et H. 164
Chafarévitch I. 239
Char R. 128,235
Chestov L. 7,109, 137
Chomsky N. 144,170, 173,174,175,179,185, 198
Cioran E. 9,53,59, 94,96,221
Claudel P. 78
Connes A. 17,21,46
Copernik N. 75
Dante 23,80,159
Debray R. 141,192
Debussy C. 87
Deleuze G. 43
Démocrite 107
Derrida J. 13,23
Descartes R. 15,22, 24,26,33,35,42,89, 95,117,123,145,192, 199,209,216
Diogène Laërce 225
Diophante 23
Disraeli B. 231
Donne J. 127
Dostoïevsky F. 95,96, 98,107,127,237
Einstein A. 6,12,15, 47,58,90,97,102, 110,123,124,129,135, 198,232
Épictète 36
Épicure 100,101
Érasme 29
Euclide 4,75,135, 203
Euler L. 12
Feynman R. 25,127, 127,239
Fibonacci 23
Foucault M. 176
Frege G. 51,145
Freud S. 13
Galilée G. 21,238
Gauss W. 163
Gide A. 78
Gödel G. 116,207
Goethe J.W. 17,22, 29,81,84,141
Grothendieck A. 18, 25,125,164
Haendel G. 97
Hamann J.G. 139
Hegel J.G. 9,13,15, 19,27,29,31,37,41, 44,47,48,53,77,95, 97,99,105,119,120, 122,124,135,139,140, 142,160,165,168,171, 173,193,198,204,208, 211,212-214, 217-219-221
Heidegger M. 25,26, 29,31,37,44,46,52, 72,84,85,87,96,99, 111,113,119,122,139, 161,163,190,192,194, 213,214,220
Heisenberg W. 107
Henry M. 41,230
Héraclite 37,72,73, 165,192
Hérodote 126
Hilbert D. 5,23,134
Hölderlin F. 19

Homère 23,159, 165,232,240
Hugo V. 231
Hume D. 121
Husserl E. 9,12,23, 31,37,105,120,121, 139,193,208
Iskander F. 15,227
Jaspers K. 119
St-Jean 130
Joubert J. 197,214
Kant E. 12,23,37, 57,60,61,67,95,102, 118,124,134,140,143, 145,146,151,168,192, 197,198,208,220
Kierkegaard S. 48, 130,211
Kleist H. 85
Klioutchevsky V. 234
Kojève A. 141,165
Koyré A. 214
Kraus K. 189
La Bruyère J. 120
Lacan J. 134,176
Lamarck J.-B. 203
Leibniz W. 39,46, 47,75,89,139,163
Levinas E. 21
Lichtenberg G. 134
Lucrèce 123,160, 235
Machado A. 147
Mandelstam O. 159
Manine Iou. 187,239
Marx K. 9,25,53, 103,240
Matisse H. 58
Mendeleïev D. 66, 233
Merleau-Ponty M. 30
Michelet J. 126
Montaigne M. 229
Moravia A. 97
Mozart W. 19,233
Nabokov V. 87,90
Narcisse I
Newton I. 12,50,75, 135,139,163,203
Nicolas de C. 24,117
Nietzsche F. 4,9,13, 19,26,31,35,37,78, 81,87,89,95,96,114, 119,120,122,124,135, 138-140,143,144,146, 179,198,211,226,228
Nostradamus 230
Novalis 16,24,30, 77
Paracelse 136
Parménide 25,160
Pascal B. 6,46,47, 225
St-Paul 128
Paz O. 13
Péguy Ch. 159
Pétrarque 149,238
Pindare 168
Planck M. 57,109
Platon 12,23,25,31, 39,40,46,72,73,81, 86,112,119,122,135, 139,142,144,146,159, 160,171,197,209,226, 227,228,229
Plotin 47
Pouchkine A. 98
Prokofiev S. 88
Prométhée I
Protagoras 203
Proust M. 200,225
Ptolémée 75
Pythagore 21,23,75, 139,231
Rabelais F. 234
Riemann B. 117
Rilke R.M. 23,94,95, 119,162,239
Rimbaud A. 83
Rivarol A. 213
Rossini G. 19
Rostropovitch M. 93
Rousseau J.-J. 236
Russell B. 46,51,79, 79,79,79,174,193, 198,213,229
Saint Exupéry A. 195
Sakharov A. 230
Sartre J.-P. 23,90,99, 107,118,220,221
Schiller F. 199
Schlegel F. 9,37,59
Schopenhauer A. 16, 19,44,60,78,121, 151
Schubart W. 239
Searle J. 137
Sénèque 31,192, 229
Shakespeare W. 233
Sloterdijk P. 119
Smith A. 202
Socrate 39,40,49, 50,93,171
Spencer H. 34
Spengler O. 239
Spinoza B. 9,13,24, 27,31,47,48,50-52, 57,105,112,115,117, 122,123,140,146,176, 179,190,198,209,211, 218,228
Steiner G. 82,113
Stendhal 128,162
Strabon 103
Suarès A. 237
Tasse T. 238
Tchaïkovsky P. 91
Tchékhov A. 99,146
Thibon G. 96
Thomas d'Aquin 108
Tolstoï L. 98
Tsvétaeva M. 85
Unamuno M. 178

Valéry P. 9,11,15,17,18,26,48,52,56,57,63,65,65,68,71,80,86,89,95,96,114,123-125,132,140,144,148,160,164,180,184,191,198,211,226,238
Vauvenargues L. 3,139
Villani C. 156
de Vinci L. 226
Voltaire A. 25
Wagner R. 19,91
Weil S. 93,95,125,236,240
Wilde O. 156,218
Wittgenstein L. 11,15,44,79,86,90,123,132,141,155,163,169,170,174,180,189,203,213,227
Zénon d'Élée 133,138,139

Sommaire

Avant-Propos **I**

Valoir qualitatif 3

Devoir objectif 93

Vouloir passionnel 107

Pouvoir instrumental 159

Index des Auteurs **241**

Peu de mathématiciens brillent dans la vision de la place de leur discipline dans la constitution et l'interprétation du monde, aussi bien matériel que spirituel. Peu de non-mathématiciens sont capables d'apprécier la profondeur absolue des résultats mathématiques. Seuls les philosophes tentent de combler ces lacunes, mais les succès sont rares.

Cet ouvrage n'est qu'une collection d'aphorismes. Pour éviter une obscurité abusive, ce genre exige que la posture de l'auteur soit claire : celui-ci doit se présenter en tant que soit un artiste (le valoir), soit un citoyen (le devoir), soit un rêveur (le vouloir), soit un maître (le pouvoir).

www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/62_MatPhiMon.pdf